

PALLI

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Grande Sala Ost.

8-II-11



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

8

IV

11

III 8 IV 11

LES FEMMES
DU
D I A B L E

ŒUVRES D'ARSÈNE HOUSSAYE

MADemoiselle CLÉOPATRE

8^e édition. — 1 volume in-8^o cavalier.

LUCIANA MARIANI

6^e édition. — 1 volume grand in-18.

LA PÊCHERESSE

Nouvelle édition. — 1 volume grand in-18.

BLANCHE ET MARGUERITE

Nouvelle édition. — 1 volume grand in-18.

LES FILLES D'ÈVE

10^e édition. — 1 volume grand in-18.

LA VERTU DE ROSINE

12^e édition. — 1 volume grand in-18.

AVENTURES GALANTES DE MARGOT

Nouvelle édition. — 1 vol. grand in-18.

LE ROMAN DE LA DUCHESSE

6^e édition. — 1 vol. in-8^o cavalier.

HISTOIRE DU 41^e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE

7^e édition. — Portraits. — 1 volume in-8^o cavalier.

M^{lle} DE LA VALLIÈRE ET M^{lle} DE MONTESPAN

5^e édition. — Portraits. — 1 volume in-8^o cavalier.

LE ROI VOLTAIRE

5^e édition. — Gravures. — 1 volume in-8^o cavalier.

LES FEMMES COMME ELLES SONT

Nouvelle édition. — 1 volume grand in-18.

L'AMOUR COMME IL EST

Nouvelle édition. — 1 volume grand in-18.

NOTRE-DAME DE THERMIDOR

1 volume in-8^o cavalier. — Portraits et autographes

IMPRIMERIE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN.

19494

LES FEMMES
DU
D I A B L E

PAR
ARSÈNE HOUSSAYE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867
Tous droits réservés



1861



A

NESTOR ROQUEPLAN

SOUVENIR DE 1850

ARSÈNE HOUSSAYE

PRÉFACE

A quoi bon tailler sa plume pour dessiner ces silhouettes qui rient, pleurent ou grimacent ? Vous avez bien raison. Le ciel est si beau là-bas, vu des forêts où siffle le merle, du versant des montagnes où la vigne suspend ses mamelles pleines d'or et de pourpre, du sentier ombreux où la méditation vous prend par la main et vous entraîne au doux pays des songes ! Mais j'avais vingt ans, j'aimais le sentier qui mène aux coulisses, j'ai voulu juger la nature par son masque, j'ai secoué la poussière — la poudre de riz — qui dérobe toutes ces figures de comédie et d'opéra. Tout le monde alors écrivait son roman intime, j'ai écrit le roman de *la Camargo*. — Quoi ! elle avait un cœur ! s'est-on écrié. — Et j'ai répondu par le roman de *Sophie Arnould*, — des romans historiques ceux-là ! Et les directeurs de journaux m'ont dit : « Encore un conte que vous contez si

— Tu vois la Guimard ? Moi je reconnais Sophie Arnould qui cherche à placer un mot contre Adèle Dervieux. — Ah ! l'esprit du temps ! le temps de l'esprit ! — Ces mots d'outre-tombe sont plus vivants que les mots de Ceritto. — Et de nos Chamforts et de nos Rivarols de 1850 : combien de nos beaux-esprits qui vivent des miettes de la table de Sophie Arnould !

Et nous dévidâmes le chapelet de perles vraies ou fausses de toutes « ces femmes du diable. » Mais le fil se rompait à chaque instant dans nos mains. Il n'y a pas d'histoire de l'Opéra. On trouve à peine çà et là une page détachée, — et encore est-elle à moitié rongée par les rats. — Les rats de l'Opéra n'ont point intérêt à laisser vivre leurs annales.

J'ai donc écrit quelques pages de cette grave histoire dont l'origine se perd dans les mille et une nuits. Je compte que ce travail de bénédictin me conduira à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où je lirai un Mémoire pour expliquer ce titre : *les Femmes du Diable*.

LE ROMAN
DE
MADEMOISELLE DE CAMARGO

I

LA FILLE DU GENTILHOMME

En avril 1770, le bruit se répandit que mademoiselle Marie-Anne de Camargo venait de mourir en bonne catholique. Ce fut, dit un journal du temps, une grande surprise dans la république des lettres; car depuis vingt ans on la croyait

morte. Son dernier admirateur et son dernier ami, à qui elle avait légué ses chiens et ses chats, la fit enterrer avec une magnificence sans exemple à l'Opéra. « Tout le monde, dit Grimm, admirait cette tenture blanche, symbole de la candeur, dont les personnes non mariées sont en droit de se servir dans leur cérémonie funèbre. »

Mademoiselle de Camargo vint au monde presque en dansant. Elle était dans les bras de sa nourrice, quand les airs mariés d'un violon et d'un hautbois vinrent frapper son oreille. Elle bondit vivement, et, durant tout le temps de la musique, elle dansa, il n'y a pas d'autre mot, en mesure avec beaucoup de gaieté. Il faut dire qu'elle était d'origine espagnole. Elle est née à Bruxelles, le 15 avril 1710, d'une famille noble qui a donné plusieurs cardinaux au sacré-collège. Elle s'appelait Marie-Anne. Sa mère avait dansé, mais avec les dames de la cour, pour son plaisir et non pour celui des autres. Son père, Ferdinand de Cupis de Camargo, était un gentilhomme es-

pagnol, qui vivait à Bruxelles des miettes de la table du prince de Ligne, sans compter les dettes qu'il faisait. Sa famille, assez nombreuse, s'éleva par la grâce de Dieu. Le père courait les cabarets, se reposant sur cette vérité, qu'il y a un Dieu pour les enfants et pour les ivrognes.

Marianne était si jolie que la princesse de Ligne l'appelait la fille des fées. Légère comme un oiseau, on la voyait s'envoler dans les charmillles. Jamais biche en matinale gaieté n'eut des mouvements plus vifs et plus capricieux ; jamais daim blessé par le chasseur ne bondit avec plus de force et de grâce. La princesse de Ligne jugea que cette jolie merveille revenait de droit à Paris, la ville des merveilles. Il fut décidé que mademoiselle de Camargo serait danseuse à l'Opéra. Son père se récria beaucoup.

— Danseuse ! la fille d'un gentilhomme, d'un grand d'Espagne !

— Déesse de la danse, si vous voulez, dit pour l'apaiser la princesse de Ligne.

Il se résigna à faire le voyage de Paris dans un carrosse du prince ; il arriva en grand seigneur chez mademoiselle Prevost, que les poètes du temps chantaient sous le nom de Terpsichore. Elle consentit à donner des leçons à Marianne de Camargo. Trois mois après, M. de Camargo rentrait à Bruxelles avec l'air d'un conquérant ; mademoiselle Prevost lui avait prédit que sa fille serait sa gloire et sa fortune.

Après avoir dansé à une fête du prince de Ligne, Marianne de Camargo débuta au théâtre de Bruxelles, où, durant plus de trois années, elle régna comme première danseuse. Son vrai théâtre n'était pas là ; malgré son triomphe à Bruxelles, son imagination l'entraînait toujours à Paris : cependant elle ne quitta Bruxelles que pour Rouen. Enfin, il lui fut permis de débiter à l'Opéra, le 5 mai 1726, dans toute la magie de ses seize ans. Mademoiselle Prevost, jalouse déjà, peut-être par pressentiment, lui avait conseillé de débiter dans les *Caractères de la danse*, ce pas presque impos-

sible, que les virtuoses renommées osaient à peine aborder dans leurs plus beaux jours. Mademoiselle de Camargo, qui dansait comme une fée, surpassa toutes ses devancières ; son triomphe fut si éclatant que dès le lendemain toutes les modes prirent son nom : coiffures à la Camargo, robes à la Camargo, souliers à la Camargo. Combien de duchesses et de bourgeoises qui imitèrent ses grâces, ses poses de déesse et son air voltigeant !

Elle était faite par l'amour et pour l'amour. Rien de passionné comme ses yeux noirs, rien d'enchanteur comme son sourire. Lancret, Pater, Van Loo, tous les peintres alors célèbres, ont voulu reproduire cette tête charmante.

Le second jour où mademoiselle de Camargo parut sur la scène, il y eut deux duels et des luttes sans nombre aux portes de l'Opéra : tout le monde voulait entrer. Mademoiselle Prevost, effrayée d'un pareil triomphe, joua si bien sa comédie des coulisses, que mademoiselle de Ca-

margo fut bientôt contrainte au rôle de figurante. Elle eut beau s'indigner avec ses admirateurs, il fallut qu'elle se résignât. Mais elle ne tarda pas à se venger avec éclat : un jour qu'elle figurait dans une entrée de démons, Dumoulin, surnommé le Diable, ne parut pas pour danser son solo quand les musiciens attaquèrent son entrée. Une inspiration saisit mademoiselle de Camargo : elle quitte les figurantes, s'élance au milieu du théâtre et improvise le pas de Dumoulin, mais avec plus de verve et de caprice. Les applaudissements retentirent dans toute la salle. Mademoiselle Prevost jura de perdre sa jeune rivale; mais c'en était fait : Terpsichore était détrônée. Mademoiselle de Camargo fut ce jour-là couronnée pour longtemps reine de l'Opéra. Reine absolue, dont le pouvoir était sans bornes, elle osa la première trouver ses jupes trop longues. Ici je laisse parler Grimm : « Cette invention utile, qui met les amateurs en état de juger avec connaissance de cause les jambes des danseuses, pensa alors

occasionner un schisme très-dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies; les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive Église, qui répugnait à voir des gargouillades et des pirouettes embarrassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. »

M. Ferdinand de Camargo veillait avec une austère sollicitude sur la vertu et sur les appointements de sa fille : il ne savait que les appointements.

Enivrée par son triomphe, mademoiselle de Camargo écoutait trop volontiers tous les seigneurs de la cour qui envahissaient alors la scène de l'Opéra ; il aurait fallu que le roi nommât un historiographe pour raconter toutes les passions de la danseuse. Il fut un temps où tout le monde

était amoureux d'elle. On ne jurait que par la Camargo, on ne chantait que la Camargo, on ne rêvait qu'à la Camargo. On n'a pas oublié les madrigaux de Voltaire * et des poètes galants de cette époque galante.

Cependant la gloire de mademoiselle de Camargo s'éteignit peu à peu; comme la mode qui l'avait protégée, elle passa pour ne plus revenir. Quand elle demanda sa retraite, quoiqu'elle n'eût pas quarante ans, nul ne songeait à la retenir; à peine fut-elle regrettée. On ne se demanda même pas où elle s'était retirée, on ne parla plus d'elle que de loin en loin; et encore n'en parlait-on que comme d'un souvenir. Elle était devenue un peu dévote et très-charitable, connaissant par

* Voltaire lui consacra trois vers dans un sixain :

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!

Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante!

Que vos pas sont légers et que les siens sont doux!

Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle :

Les Nymphes sautent comme vous,

Mais les Grâces dansent comme elle.

leurs noms tous les pauvres de son quartier. Elle ne voyait plus guère que trois ou quatre célébrités d'un autre temps, oubliées comme elle.

Dans les *Amusements du cœur et de l'esprit*, mademoiselle de Camargo est accusée d'avoir eu mille et un amants. Sans m'inscrire en faux contre cette grave accusation, ne puis-je la combattre un peu en reproduisant dans sa simplicité cette histoire, qui dévoile une passion profonde ? On a beau danser à [l'Opéra, sourire à ses adorateurs sans nombre, vivre follement au jour le jour dans toutes les bruyantes agitations du monde, il est des heures bénies où le cœur, souvent dévasté, refleurit tout d'un coup. L'amour est comme le ciel, dont on voit l'azur jusque dans le ruisseau formé par l'orage. Ça et là l'amour se retrouve pur dans un cœur troublé. Mais, d'ailleurs, cette passion sérieuse de mademoiselle de Camargo lui est venue dans toute la fraîcheur de la jeunesse.

LES PHILOSOPHES DE L'AMOUR

Un matin, Pont-de-Veyle, Grimm, Duclos, Helvétius, se présentèrent gaiement à l'humble logis de la célèbre danseuse. Elle demeurait alors dans une vieille maison de la rue Saint-Thomas du Louvre.

Une servante centenaire vint ouvrir.

— Nous désirons parler à mademoiselle de

Camargo, dit Helvétius, qui avait beaucoup de peine à tenir son sérieux.

La gouvernante les fit tous entrer dans un salon d'un ameublement original et grotesque. Les boiserie étaient couvertes de pastels représentant mademoiselle de Camargo dans toutes ses grâces et dans tous ses rôles. Cependant elle n'ornait point à elle seule le salon : on y voyait un *Christ au mont des Oliviers*, une *Madeleine au tombeau*, une *Vierge au Voile*, une *Vénus à Cythère*, les *Trois Grâces*, des amours à demi cachés sous les cha-pelets et les buis bénits, des madones couvertes de trophées d'opéra.

La déesse du lieu ne se fit pas longtemps attendre : une porte s'ouvrit, une demi-douzaine de chiens se précipitèrent dans le salon ; il faut dire, à la louange de mademoiselle de Camargo, que ce n'étaient pas de petits chiens. Elle apparut à leur suite, portant dans ses bras, en guise de manchon, un chat angora de la plus belle venue. Comme elle ne suivait plus la mode depuis

dix ans, elle avait l'air de revenir de l'autre monde.

— Vous le voyez, messieurs, dit-elle en montrant ses chiens, voilà toute ma cour aujourd'hui ; mais, en vérité, ces courtisans-là en valent bien d'autres. Tout beau, Marquis ! A bas, Duc ! Couchez là, Chevalier ! Ne trouvez pas mauvais, messieurs, que je vous reçoive en cette compagnie ? Mais puis-je savoir... ?

Grimm prit la parole :

— Vous nous pardonnerez, mademoiselle, cette visite inattendue, quand vous saurez la raison sérieuse qui nous amène.

— Me voilà curieuse comme si j'avais vingt ans. Mais, hélas ! quand j'avais vingt ans, c'était mon cœur qui était curieux. Aujourd'hui que l'hiver est venu pour moi, je n'ai plus rien à apprendre de ce côté-là.

— Le cœur ne vieillit pas, dit Helvétius en s'inclinant.

— C'est une hérésie, monsieur ; il n'y a que

ceux qui n'ont point aimé qui osent avancer de pareilles maximes. C'est l'amour qui ne vieillit pas, il meurt enfant. Mais le cœur !

— Vous voyez bien, madame, reprit Helvétius, que votre cœur est encore jeune ; ce que vous venez de dire nous prouve assez que vous êtes encore toute pleine de feu et d'inspiration.

— Oui, oui, murmura mademoiselle de Camargo en soupirant, vous avez peut-être raison ; mais, quand on a des cheveux blancs et des rides profondes, le cœur est un trésor perdu, c'est une monnaie qui n'a plus cours.

Tout en disant ces mots, elle souleva Marquis par ses deux pattes et le baisa sur la tête. Marquis était un beau chien couchant, porteur d'une belle robe tigrée.

— Au moins ceux-là m'aimeront jusqu'à la fin. Mais, à ce qu'il me semble, nous commençons par déraisonner ; est-ce là tout ce que nous avons à dire ? Voyons, messieurs, je vous écoute.

Les visiteurs se regardèrent avec un peu d'em-

barras; ils semblèrent tous se demander qui d'entre eux prendrait la parole en cette grave circonstance. Pont-de-Veyle se recueillit et débuta par ces mots :

— Mademoiselle, tout à l'heure nous déjeunions; nous déjeunions gaiement, comme font des gens d'esprit; au lieu de faire passer devant nous, comme autrefois les Égyptiens, des momies, pour nous montrer que la chose du monde la plus précieuse est le temps, nous évoquions toutes les folles images qui ont enchanté notre jeunesse; ai-je besoin de vous dire que vous ne fûtes pas la moins charmante de ces apparitions? Qui ne vous a aimée? qui n'eût voulu vivre une heure avec vous, au prix d'un coup d'épée? Le bonheur ne se paye jamais trop cher.

Mademoiselle de Camargo interrompit l'orateur.

— Ah! de grâce, messieurs, ne m'aveuglez pas par le souvenir de mon temps, ne réveillez pas des passions ensevelies; laissez-moi mourir

en paix. Voyez, j'ai des larmes dans les yeux.

Les visiteurs, touchés, regardèrent tous avec une certaine émotion ce lendemain de l'amour.

— C'est étrange, dit Helvétius à son voisin, nous sommes venus ici pour rire, mais nous n'en prenons pas le chemin ; et pourtant rien ne serait plaisant comme cette caricature, s'il n'y avait pas une femme là-dessous.

— Continuez, monsieur, dit mademoiselle de Camargo à Pont-de-Veyle.

— Il faut bien vous le dire, mademoiselle, l'un de nous, la plus mauvaise tête de la compagnie, ou plutôt celui qui avait bu davantage, déclara que, de tous vos amants, il était celui que vous aviez le plus aimé.

— Propos d'homme « qui a trop bu ! » lui dit Grimm.

— Mais notre fat vida son verre et soutint son paradoxe. La discussion fut très-animée. On parlait, on buvait, on parlait encore. Quand on eut vidé la dernière bouteille, ne sachant plus ce qu'on

disait, sans doute, comme la dispute menaçait de finir par un duel, les plus raisonnables de la compagnie proposèrent de venir vous demander à vous-même lequel de vos amants vous aviez le plus aimé.

— Est-ce le comte de Melun ou le comte de Clermont?

— Est-ce le duc de Richelieu?

— Est-ce le marquis de Croismare, le baron de Viomesnil, le vicomte de Jumilhac?

— Est-ce M. de Beaumont ou M. d'Aubigny?

— Est-ce un poète? Est-ce un soldat? Est-ce un abbé?

— Chut! chut! dit en souriant mademoiselle de Camargo, ou plutôt prenez le calendrier de la cour.

— Ce qu'il nous importe de savoir n'est pas le nom de ceux qui vous ont aimée; mais, je vous le dis encore, le nom de celui que vous avez le plus aimé?...

— Vous êtes des fous, dit mademoiselle de Ca-

margo d'un air triste et d'une voix émue; je ne veux pas vous répondre. Laissons en paix dans leur tombeau nos passions éteintes. Pourquoi exhumer toutes ces charmantes folies qui ont eu leur jour de fête?

— Voyons, dit Grimm à Duclos, ne nous laissons pas attendrir, cela deviendrait un peu trop ridicule.

— Mademoiselle de Camargo, continua-t-il en caressant deux chiens à la fois, quelle est donc l'époque des jupes raccourcies? car c'est encore là un des points de notre dispute philosophique?

La vieille danseuse ne répondit pas. Tout à coup, prenant la main de Pont-de-Veyle :

— Monsieur, lui dit-elle en se levant, suivez-moi.

Il obéit avec quelque surprise. Elle le conduisit dans sa chambre à coucher; c'était une vraie chiffonnière qui ressemblait fort à la boutique d'une marchande à la toilette : tout y était en désordre; on voyait que les chiens y tenaient

beaucoup de place. Mademoiselle de Camargo s'arrêta devant une petite commode en bois de rose, couverte de porcelaines de Saxe plus ou moins ébréchées. Elle ouvrit un petit coffre d'ébène, tout en le présentant sous les yeux de Pont-de-Veyle.

— Voyez-vous, dit-elle avec un soupir. Pont-de-Veyle vit une lettre en lambeaux et un bouquet desséché depuis plus d'un demi-siècle; à peine si l'on pouvait reconnaître l'espèce de fleurs qui le composaient.

— Eh bien? demanda Pont-de-Veyle.

— Eh bien, vous ne comprenez pas?

— Pas du tout.

— Voyez ce portrait.

Elle indiqua du doigt un mauvais portrait à l'huile, couvert de poussière et de toiles d'araignée.

— Je commence à comprendre.

— Oui, dit-elle, c'est son portrait. Pour moi, je ne le regarde jamais. Il est là bien plus ressem-

blant, poursuivit-elle en se frappant le cœur. Un portrait! c'est bon pour ceux qui ne prennent pas le temps de se souvenir.

Pont-de-Veyle regardait tour à tour avec beaucoup d'intérêt la lettre, le bouquet fané et le mauvais portrait.

— Avez-vous jamais rencontré cette figure-là?

— Jamais.

— Mais retournons de l'autre côté.

— Non, de grâce, je vous écoute.

— N'est-ce pas assez de vous avoir montré le portrait? Vous pouvez maintenant d'un seul mot terminer la dispute, puisque vous avez vu si celui que j'ai le plus aimé ressemble à votre ami... qui avait bu.

— Il ne lui ressemble pas le moins du monde.

— Eh bien, tout est dit; je vous pardonne votre visite. Adieu; quand vous déjeunerez avec vos amis, vous prendrez un peu ma défense; vous leur direz, à tous ces libertins sans pitié, que je me suis

sauvée par le cœur, si l'on peut se sauver par là...
Oui, oui, c'est la planche de salut dans le naufrage.

Disant ces mots, mademoiselle de Camargo s'avança vers la porte du salon. Pont-de-Veyle la suivit, emportant le coffre d'ébène.

— Messieurs, dit-il à ses joyeux amis, notre buveur n'était qu'un fat ; j'ai vu le portrait du plus aimé de la déesse de céans ; maintenant vous allez joindre vos prières aux miennes pour décider mademoiselle de Camargo à nous raconter le roman de son cœur ; je n'en connais que la préface, qui est triste et charmante : j'ai vu une lettre, un bouquet et un portrait.

— Je ne dirai pas un mot, murmura-t-elle ; les femmes sont accusées de ne pouvoir garder un secret ; il en est pourtant plus d'un qu'elles ne confient jamais. Un secret amoureux c'est une rose qui vous embaume le cœur ; si on le confie, la rose perd son parfum. Moi qui vous parle, poursuivit mademoiselle de Camargo en s'ani-

mant, je n'ai gardé cet amour dans toute sa fraîcheur que parce que je n'en ai jamais rien dit. Il n'y a guère que la Carton et ce vieux malin de Fontenelle qui aient surpris mon secret. Fontenelle dînait souvent chez moi. Un jour, me voyant pleurer, il fut si étonné de mes larmes, lui qui ne pleurait jamais, par philosophie sans doute, qu'il me tourmenta durant plus d'une heure pour avoir le mot de l'énigme. C'était presque une femme; il m'arracha par ses chatteries l'histoire de cette passion. Le croiriez-vous? j'espérais le toucher au cœur, mais c'était parler à un sourd. Après m'avoir écoutée sans mot dire jusqu'à la fin, il murmura de sa petite voix éteinte : *C'est joli*. Au moins la Carton pleurait avec moi! C'est bien la peine d'être un poète et un philosophe, pour ne rien comprendre à ces histoires-là!

Mademoiselle de Camargo se tut. Un profond silence suivit ses paroles. Tous les regards s'arrêtaient sur elle.

— Parlez, parlez, nous écoutons, dit Helvétius;

nous sommes plus dignes de vous entendre que le vieux philosophe qui n'aima que lui-même.

— Après tout, reprit-elle, emportée par le charme de ses souvenirs, c'est une bonne heure à passer, je parle pour moi, et les heures bonnes ou mauvaises, il n'en sonnera plus beaucoup dans ma vie ; car je sens bien que je m'en vais. Mais je ne sais plus mon commencement ; il me passe du feu sous les yeux, je n'y vois plus, tant je suis éblouie. Voyons, j'avais vingt ans... Mais je n'oserai jamais lire à livre ouvert devant tant de monde.

— Figurez-vous, mademoiselle de Camargo, dit Helvétius, que vous lisez un roman.

— Eh bien, dit-elle, je commence sans plus de façons.

III

LE ROMAN DE MADEMOISELLE DE CAMARGO

« J'avais vingt ans. Vous savez tous, car cette aventure a été un grand scandale, vous savez comment le comte de Melun m'enleva un matin avec ma sœur Sophie. Cette petite folle, qui avait beaucoup d'imagination, m'ayant surprise lisant une lettre du comte où il parlait de son dessein, elle jura sur ses treize ans qu'il faudrait bien qu'on l'enlevât aussi. J'étais loin de croire à une pareille

prétention. On se figure toujours que les enfants ne comprennent rien ; mais à l'Opéra et en amour, il n'y a pas d'enfants. Le comte de Melun avait, à force d'argent, gagné notre femme de chambre. J'étais bien coupable ; je savais tout et je n'avais pas averti mon père. Mais mon père m'ennuyait un peu ; il prêchait dans le désert, c'est-à-dire qu'il me prêchait la vertu. Il me parlait sans cesse de notre gentilhommérie, de notre cousin qui était cardinal, de notre oncle qui était grand-inquisiteur. Vanité des vanités ! tout n'était que vanité chez lui, quand chez moi tout n'était qu'amour. Je me souciais bien d'être d'une famille illustre ! j'étais belle, on m'adorait, et ce qui vaut mieux peut-être, j'étais dans le beau cortège des vingt ans !

» Au milieu de la nuit, voilà que j'entends ma porte qui s'ouvre : c'était le comte de Melun ; je ne dormais pas, je l'attendais. N'est pas enlevée qui veut ; j'allais être enlevée !

» L'amour n'est pas seulement charmant par

lui-même, il l'est encore par ses extravagances romanesques. Une passion sans aventures, c'est une maîtresse sans caprices. J'étais assise sur mon lit.

» — Est-ce toi, Jacqueline ? dis-je en jouant l'effroi.

» — C'est moi, dit le comte en tombant à genoux.

» — Vous, monsieur ! Votre lettre n'était donc pas un jeu ?

» — Mes chevaux sont à deux pas ; il n'y a pas de temps à perdre : quittez cette triste prison ; mon hôtel, ma fortune, mon cœur, tout cela est à vous !

» A cet instant une lumière brilla à la porte.

» — Mon père ! m'écriai-je avec terreur en me cachant dans mes rideaux.

» — Tout est perdu ! murmura le comte.

» C'était Sophie. Je la reconnus bientôt à son pied léger. Elle s'avança la lumière à la main et en silence, devant le comte.

» — Ma sœur, me dit-elle avec un peu de trouble, mais sans trop se déconcerter, me voilà toute prête.

» Je ne comprenais pas; je la regardais avec surprise; elle était habillée des pieds à la tête. — Que veux-tu dire? tu es folle!

» — Pas du tout, ma sœur, je veux être enlevée comme vous.

» Le comte de Melun ne put s'empêcher de rire.

» — Mademoiselle, lui dit-il, vous oubliez vos poupées et vos polichinelles.

» — Monsieur, répondit-elle avec dignité, j'ai treize ans, ce n'est pas d'hier que j'ai débuté à l'Opéra; je joue mon rôle dans l'*Enlèvement de Psyché*.

» — A merveille, dit le comte, nous allons vous enlever. Aussi bien, me dit-il à l'oreille, il n'y a que ce moyen de nous délivrer d'elle.

» J'étais fort ennuyée de ce contre-temps qui compliquait trop l'aventure. Mon père pouvait

pardonner mon enlèvement, mais celui de Sophie ! J'essayai de la détourner de cette folle tentative : je lui offris mes parures ; elle ne voulut pas entendre raison : elle déclara que, si on ne l'enlevait pas avec moi, elle allait avertir mon père, et par là empêcher l'aventure.

» — Ne la contrariez pas, dit le comte ; avec ces dispositions-là, un peu plus tôt, un peu plus tard, elle sera enlevée.

» — Eh bien, partons tous ensemble.

» La femme de chambre, qui s'était avancée à pas de loup, nous dit de nous dépêcher, parce qu'elle craignait que le bruit des chevaux qui piaffaient dans le voisinage, ne réveillât M. de Camargo. Nous partîmes ; le carrosse nous conduisit à l'hôtel du comte, rue de la Culture-Saint-Gervais. Sophie riait et chantait. Le lendemain j'écrivis à l'Opéra que, par ordonnance du médecin, je ne pouvais danser avant trois semaines. Vous le dirai-je, messieurs ? huit jours après, j'allai moi-même avertir mon directeur que je

danserais le soir ! Ceci, vous le voyez, ne fait pas l'éloge du comte de Melun ; mais il est si peu d'hommes en ce monde qui soient amusants huit jours de suite ! J'aimais le comte, sans doute, mais j'avais besoin de respirer un peu sans lui. Mes yeux cherchaient l'éclat du théâtre ; j'ouvrais sans cesse les fenêtres, comme si je devais m'envoler par là.

» Dès que je reparus à l'Opéra, mon père me suivit à la piste et découvrit la retraite de ses filles. Un soir, dans les coulisses, il alla droit au comte et le provoqua. Le comte lui dit avec beaucoup de déférence qu'il n'avait garde de s'exposer à tuer le grand homme qui avait donné le jour à une fille comme moi. Mon pauvre père eut beau établir et prouver seize quartiers, le comte ne se voulut point battre. C'est de ce temps-là que date la fameuse requête que mon père adressa au cardinal de Fleury. Je n'ai point oublié la teneur de cette requête :

« Le suppliant expose à monseigneur le car-

dinal que le comte de Melun ayant enlevé ses deux filles la nuit du 10 au 11 de ce mois de mai 1728, il les tient emprisonnées en son hôtel, rue de la Culture-Saint-Gervais. Le suppliant ayant pour partie une personne de rang, est obligé de recourir aux législateurs ; il espère de la bonté du roi qu'il lui fera rendre justice, et qu'il ordonnera à monseigneur le comte de Melun d'épouser la fille aînée du suppliant et de doter la cadette. »

» Un père ne pouvait mieux parler. Le cardinal de Fleury s'amusa beaucoup de la requête, et me conseilla pour toute pénitence, un jour que nous soupions ensemble, d'abandonner à mon père mes appointements de l'Opéra. Mais je m'aperçois que je n'avance guère dans mon récit. Que voulez-vous ? le commencement est le chapitre où l'on revient toujours avec le plus de plaisir. Il y avait un an que j'habitais l'hôtel du comte de Melun. Sophie était retournée chez mon père pour n'y pas rester longtemps ; mais ce n'est pas son histoire que je raconte. Un matin,

un cousin du comte arriva à l'hôtel avec beaucoup de fracas : c'était M. de Martaille, qui était lieutenant aux armées du roi. Il venait de la guerre ; il s'était distingué à la campagne de Flandre par des actions d'éclat. Il devait passer une saison à Paris dans toutes les folies de son âge. Il nous surprit à déjeuner ; il se mit à table sans façon, sur la prière du comte.

» Au premier abord, il ne me séduisit pas ; je lui trouvai l'air un peu fanfaron. Il parlait de ses prouesses guerrières. Une visite nous ayant interrompus, le comte passa dans son cabinet et nous laissa en tête-à-tête. La voix de M. de Martaille, jusque-là haute et fière, s'adoucit un peu ; il m'avait regardée en soldat, il me regarda en écolier :

» — Pardonnez-moi, madame, me dit-il d'une voix troublée, mes allures cavalières ; je n'entends rien aux belles manières, je n'ai point passé à l'école de la galanterie. Ne vous offensez pas de tout ce que je puis dire.

» — Mais, monsieur, lui dis-je en souriant, vous ne me dites rien.

» — Ah ! si je savais parler ! mais, en vérité, je serais plus à mon aise en face de toute une armée que devant vos beaux yeux. Le comte est bien heureux d'avoir à combattre une si belle ennemie.

» Disant ces mots, il me regarda avec une tendresse suppliante qui contrastait singulièrement avec ses airs de héros. Je ne sais ce que mes yeux lui répondirent, car le comte rentra.

» M. de Martaille accepta, sur les instances de son cousin, un appartement à l'hôtel. Il sortit : je ne le revis que le soir à souper. Il ne savait pas qui j'étais ; le comte m'appelait Marianne, et, par hasard peut-être, il ne dit pas un mot à son cousin de l'Opéra ni de mes grâces à danser. Au souper, M. de Martaille n'avait plus sa franche gaieté du matin ; une légère inquiétude passait sur son front ; plus d'une fois je rencontrai son regard attristé.

» — Égayez donc votre cousin, dis-je au comte.

» — Je sais bien ce qu'il lui faut, me répondit M. de Melun; je veux demain le conduire à l'Opéra. Vous verrez que dans ce pays perdu il retrouvera sa belle humeur.

» Je me sentis jalouse sans chercher à me dire pourquoi.

» Le lendemain, on représentait le *Triomphe de Bacchus*. J'apparus sur la scène en Ariane, toute couverte de pampres et de fleurs. Je n'ai jamais si mal dansé : j'avais reconnu M. de Martelle parmi les gentilshommes de la maison du roi. Il me regardait avec une sombre attitude. J'espérais lui parler avant la fin du ballet, mais déjà il était parti. Je fus offensée de ce brusque départ.

» — Quoi! me disais-je, il me voit danser, et voilà de quelle façon il me fait ses compliments !

» Le lendemain matin, il déjeuna avec nous et ne me dit pas un mot de la veille; à la fin, ne pouvant réprimer mon impatience :

» — Eh bien, monsieur de Martelle, lui dis-je

d'une voix aigre-douce, vous êtes parti hier de bonne heure; ce n'était guère galant.

» — Ah ! si vous ne dansiez pas ! dit-il avec un soupir.

» C'était la première fois qu'on me parlait ainsi. Craignant d'en avoir trop dit, et pour donner le change à M. de Melun, qui le regardait d'un air étonné, il se mit à parler d'une petite chanteuse sans figure, dont la voix avait beaucoup de fraîcheur.

» Dans l'après-midi, le comte, retenu je ne sais pourquoi, pria son cousin de me conduire aux bois en carrosse : il devait nous rejoindre à cheval. L'idée de cette promenade me fit battre le cœur avec violence : c'était la première fois que j'écoutais battre mon cœur avec plaisir.

» Nous montâmes en carrosse par un beau soleil d'été ; tout me semblait en fête : le ciel, les maisons, les arbres, les chevaux et les passants. Un voile était tombé de mes yeux. Durant quelques minutes nous gardâmes le plus profond si-

lence : ne sachant quelle figure faire, je m'amusai à faire briller un diamant sous un rayon de soleil qui pénétrait dans le carrosse. M. de Martelle me saisit la main. Nous gardions toujours le silence, je voulus dégager ma main, il la pressa davantage; je rougis, il devint pâle. Un cahot vint à propos nous tirer d'embarras; le cahot m'avait soulevée; lui me fit tomber sur son cœur.

» — Monsieur ! lui dis-je en tressaillant.

» — Ah ! madame, si vous saviez comme je vous aime !

» Il me dit ces mots avec une tendresse inexprimable : c'était l'amour lui-même qui parlait. Je n'eus pas la force de me fâcher : il reprit ma main, il la couvrit de baisers et ne me dit plus rien. Je voulais parler, mais je ne savais que dire moi-même. De temps en temps nos regards se rencontraient : c'est alors que nous étions éloquents. Que de serments éternels ! que de promesses de bonheur !

» Cependant nous arrivâmes au bois; tout à

coup, comme saisi d'une idée soudaine, il mit la tête à la portière, et dit quelques mots au cocher. Je compris par la réponse de La Violette qu'il ne voulait pas obéir; mais M. de Martaille ayant parlé de coups de bâton et de cinquante pistoles, le cocher ne répliqua pas. Je ne comprenais guère où il en voulait venir. Après une demi-heure de course rapide, comme je regardais avec une certaine inquiétude de quel côté du bois nous étions, il chercha à me distraire en me parlant de quelques épisodes de sa vie. Quoique je n'écoutesse pas avec beaucoup de recueillement, je compris que jusque-là j'étais la seule femme qu'il eût aimée. Ils disent tous cela; mais lui disait la vérité, car il parlait avec ses yeux et avec son cœur. Je m'aperçus bientôt que nous n'étions plus dans notre chemin; mais voyez jusqu'où va la faiblesse d'une femme amoureuse : je n'eus point le courage de lui demander pourquoi nous avions changé de route. Nous traversâmes la Seine en bateau entre Sèvres et le Point-du-Jour; nous re-

sophe, remonta sur son siège et fit claquer son fouet; mais, à peine en route, il jugea à propos de rebrousser chemin.

» — Je ne retourne pas sans madame; car, si je retourne seul, je suis bien sûr d'être battu et chassé.

» — Ma foi! La Violette, comme il te plaira.

» A cet instant je vis revenir le comte.

» — Tout va pour le mieux, me cria-t-il de loin; mon frère n'a que deux jours à passer à Paris; il s'est arrêté ici pour donner des ordres; il veut à toute force voir la Camargo danser ses loures et ses musettes; j'en ai dit qu'elle dansait aujourd'hui : il va partir à l'instant. Vous allez attendre dans le parc le moment de son départ. Je retourne près de lui, car il faut que je l'embrasse et lui souhaite un bon voyage.

» Une heure après, nous étions installés au château, comme il y a cent ans Ninon et Villarsceaux. La Violette demeura à nos ordres avec son carrosse et ses chevaux. Le soir, grande rumeur à

l'Opéra. On annonça solennellement au public que mademoiselle de Camargo avait été enlevée. Le comte de Melun, surpris de ne pas nous rencontrer au bois, était allé au théâtre. On le persifla, il jura de se venger. Il chercha partout, il ne trouva ni ses chevaux, ni son carrosse, ni sa maîtresse. Durant trois mois l'Opéra fut en deuil : on mit vingt huissiers sur mes traces ; mais nous faisons si peu de bruit dans ce petit château, perdu là-bas dans les bois, que nous n'y fûmes pas découverts. »

IV

PARENTHÈSE

Mademoiselle de Camargo était devenue pâle ; elle se tut et regarda ses auditeurs comme pour leur dire, par ses regards rallumés à cette flamme céleste qui avait passé sur sa vie :

— Ah ! comme nous nous sommes aimés pendant ces trois mois !

Elle reprit ainsi :

« Cette saison a tenu plus de place dans ma vie

que tout le reste du temps. Quand je songe au passé, c'est tout de suite là que je vais. Comment vous raconter tous les détails de notre bonheur ? Quand la destinée nous protège, le bonheur se compose de mille riens charmants que des cœurs étrangers ne peuvent comprendre. Durant ces trois mois, j'étais heureuse de tout, je voulais vivre à jamais dans cette retraite charmante pour celui que j'aimais mille fois plus que moi-même. Je voulais renoncer à l'Opéra, l'Opéra, que le comte de Melun n'avait pu me faire oublier pendant huit jours !

» M. de Martaille mettait en jeu, sans y penser, toutes les séductions de l'amour. Que de paroles tendres ! que de regards passionnés ! que de propos enchanteurs ! Chaque jour était une fête, chaque heure un ravissement. Je n'avais pas le temps de songer au lendemain.

» Nos journées se passaient en promenades au fond des bois, dans les mille détours du parc. Le soir, je jouais du clavecin et je chantais. Plu-

sieurs fois il m'arriva de danser, mais de danser pour lui. Au milieu d'un pas qui eût fait fureur à l'Opéra, je tombais tout éperdue à ses pieds ; il me relevait, m'appuyait sur son cœur et me pardonnait d'avoir dansé. J'entends toujours sa belle voix, qui était de la musique, mais de la musique comme j'en rêve et comme n'en fait pas Rameau..... Mais voilà que je ne sais plus ce que je dis. »

Mademoiselle de Camargo se tourna vers Pont-de-Veyle.

— Monsieur, lui dit-elle, ouvrez ce coffre, ou plutôt passez-le moi.

Elle prit le coffre, l'ouvrit et y prit le bouquet.

— Mais avant tout, messieurs, il faut que je vous explique pourquoi j'ai gardé ce bouquet.

Disant ces mots, elle chercha à respirer l'odeur évanouie du bouquet.

« Un matin, reprit-elle, M. de Martelle m'éveilla de bonne heure.

» — Adieu ! me dit-il, pâle et pleurant.

» — Que dites-vous ? m'écriai-je avec effroi.

» — Hélas ! reprit-il en m'embrassant, je n'ai pas voulu vous avertir plus tôt, mais, depuis quinze jours, j'ai reçu l'ordre du départ. On va reprendre les hostilités dans les Pays-Bas, je n'ai plus une heure pour moi ni pour vous : il faut que je fasse près de quarante lieues aujourd'hui.

» — Ah ! mon Dieu ! que deviendrai-je ? dis-je en pleurant. Je veux vous suivre.

» — Mais, ma chère Marianne, je reviendrai.

» — Vous reviendrez dans un siècle ! Allez, cruel, je serai morte quand vous reviendrez.

» Une heure se passa dans les adieux et dans les larmes ; il fallait partir : il partit.

» Je retournai à Paris. Deux jours après son départ, il m'écrivit une lettre bien tendre, où il me disait que le lendemain il aurait la consolation de se battre. Que vous dirai-je encore ? il m'écrivit une seconde fois.

Mademoiselle de Camargo déploya lentement

la lettre en lambeaux. Cette seconde lettre, la voici :

• Ce 17 octobre.

» Non, je ne reviendrai pas, ma chère maîtresse, je vais mourir, mais sans peur et sans reproche ! Ah ! si vous étiez là, Marianne ! Quelle folie ! dans un hôpital, où tous tant que nous sommes nous nous voyons défigurés et mourants ! Quelle idée aussi de m'élancer en avant, quand je ne songeais qu'à te revoir ! Aussi blessé, j'ai demandé au médecin si j'aurais le temps d'aller jusqu'à Paris : « Vous n'avez qu'une heure ! » m'a-t-il dit sans pitié. Je voulais partir, mais on m'a transporté ici avec les autres. Enfin, il faut savoir prendre tout ce qui vient d'en haut. Je meurs content de t'avoir aimée ; console-toi. Je ne suis pas jaloux de ceux qui viendront, car t'aimeront-ils comme moi ? Adieu, Marianne, la mort passe et n'attend pas ; je la remercie de m'avoir laissé le temps de te dire adieu. A présent, c'est moi qui vais t'attendre.

» Quand Champagne m'aura enterré, il te portera cet adieu.

» Adieu, adieu ! je te sens encore sur mon cœur qui cesse de battre.

» Je vois du sang sur ce papier... mais je n'ai pas le temps de recommencer ma lettre... je meurs... je...

» La mort l'avait empêché de signer !

» J'étais dans ma loge à l'Opéra quand Champagne m'apporta cette lettre : on m'habillait. Je tombai évanouie en disant que je ne danserais plus jamais. C'était un jour de belle représentation. Le bruit se répandit que j'étais à moitié morte, et que mademoiselle Aurore allait danser mon pas.

» O fragilité du cœur des femmes ! le rideau se leva... et que vit-on ?

» Mademoiselle de Camargo elle-même, avec son même sourire et ses mêmes pirouettes ! Mais si un des spectateurs avait mis la main sur son cœur !... »

V

LA MORALITÉ

Les philosophes qui avaient d'abord écouté en sceptiques eurent ici toutes les peines du monde à rester philosophes. Si mademoiselle de Camargo avait des larmes dans la voix, ils avaient presque des larmes dans les yeux.

Mademoiselle de Camargo poursuivit : « Vous dirai-je toute ma douleur, toutes mes larmes, toutes mes angoisses ? Je n'ai point oublié M. de

Marteille dans le tourbillon de mes folies. Les autres m'ont aimée, je n'ai aimé que M. de Marteille; son souvenir a passé sur mes années comme une bénédiction du ciel. On m'a vue aller à la messe; on s'est amusé de ma dévotion. Ils n'ont pas compris, les philosophes, que j'allais prier Dieu à cause de ce mot de M. de Marteille : « A présent, c'est moi qui vais t'attendre. »

Mademoiselle de Camargo acheva ainsi son histoire.

— Eh bien, mon cher philosophe, dit Helvétius à Duclos en descendant l'escalier, vous venez de lire un livre curieux.

— Un mauvais livre, répondit Duclos; mais ceux-là seuls sont les bons.

MADemoISELLE PREVOST

ou

LES COQUINERIES DE FANCHONNETTE

On est aimé à l'Opéra pour son argent. C'est imprimé. Il vient de s'y passer une histoire qui rappelle beaucoup celle de mademoiselle Prevost et du chevalier de Mesmes. Comme je ne puis compter l'histoire d'hier, je conte celle d'avant-hier, qui sera celle de demain.

Quand je dis je conte, je me trompe; je laisse parler mon grand-oncle, avocat au Parlement, qui

savait par cœur l'histoire familière de ces belles folies, et qui a écrit celle-ci dans les *Causes célèbres* :

Mademoiselle Prevost fut une des plus impérieuses déesses du ciel de l'Opéra. Elle mit tout à feu et à sang dans l'Olympe français, non pas moins terrible que celui des Grecs. Elle y abusa de son talent, mais surtout de sa beauté ; non pas que ce fût une vraie Diane ou une vraie Vénus ; mais quand elle était vêtue des robes d'or semées de rubis qui la déshabillaient galamment, elle prenait tous les cœurs du parterre.

On a d'elle un portrait par Toqué et quelques pastels à demi effacés. L'histoire de l'Opéra n'a pas recueilli les faits mémorables de cette existence tapageuse. A peine si on a imprimé çà et là ce nom digne de gloire. Sans son procès scandaleux avec le chevalier de Mesmes, nous n'aurions pas à cette heure le plaisir de vous présenter chez elle ; mais, grâce à cette cause célèbre, nous allons voir face à face — sans son masque — la femme dépouillée de la déesse :

« Le chevalier de Mesmes, qui était charmant et spirituel, vit un jour à l'Opéra mademoiselle Seize ans, que sa mère appelait l'anchonnette, et que l'Opéra connaissait sous le nom de la demoiselle Prevost, danser une gargouillade. Fanchonnette, jeune encore, aimait déjà les hommes qui pensent mûrement. Le chevalier la vit et lui plut ; mais elle était chez père et mère, et le ménage de cette famille indisposa d'abord le nouvel amant : il les trouva logés dans une chambre obscure, n'ayant d'autre ameublement qu'une bergame et quatre chaises de tapisserie. Fanchonnette, qui ne s'était point attendue à cette visite, fut surprise dans son état ordinaire ; ce ne fut point là une néréide de la cour de Neptune, chargée des richesses des mers ; c'était Fanchonnette vêtue de calmande rayée, coiffée en bonnet de nuit entortillé d'un ruban couleur de rose ; son visage était démasqué, son cou découvert ; on y distinguait librement tout le travail des muscles.

» Fanchonnette, en cet état, était au coin d'une petite cheminée, occupée à ranimer la cendre d'un cotret, vraie Cendrillon sans pantoufles.

» Le chevalier fut surpris et interdit; ce spectacle lui serra le cœur. La première visite fut bientôt faite : après quelques mauvais propos de la part du père, de la mère et de l'enfant, il se sauva confus de sa démarche, et se promit bien de ne s'exposer jamais à de pareilles aventures.

» Il ne connaissait pas encore l'enchantement du théâtre. Il retourna quelques jours après à l'Opéra, il y vit Fanchonnette métamorphosée en bergère amoureuse, dans un pas de deux qu'elle dansait avec Ballon. C'étaient des grâces timides, des regards brûlants, des attitudes nouvelles toujours plus voluptueuses. Fanchonnette sut lui donner tant d'illusions, les imprimer si profondément en lui, qu'il s'accoutuma à ne voir en elle que ce qu'elle représentait. Il l'aimait nymphe, il l'adorait bergère.

» Il demanda à revoir Fanchonnette, et cette

grâce lui fut refusée. L'amant qu'elle avait alors n'avait pas trouvé bon que le chevalier de Mesmes eût été s'asseoir sur ses chaises : il en craignit les suites, acheva dans l'intervalle de meubler la chambre, s'en rendit le maître et se fit obéir.

» Cette porte fermée fut un coup cruel ; le chevalier en fut agité, il chercha des expédients ; il fit si bien qu'il obtint un rendez-vous sur le soir, dans l'allée noire du Palais-Royal.

» Les transports du chevalier ne se croiraient pas, les récits n'en seraient pas vraisemblables : la conclusion fut, et le chevalier s'y soumit, qu'il aimerait en second, qu'il serait averti de l'heure du berger, et qu'il pourrait même prendre les heures indues où le premier ne se trouverait pas ; quant aux frais, on convint qu'il se chargerait seulement du détail de la vie et des mémoires du cabaretier.

» Dès le soir, Fanchonnette s'enivre, ainsi que madame sa mère. L'amant épris lui trouva les yeux tendres et les dents aiguës. Mademoiselle

ment doré, des meubles de toutes couleurs, des habits de toute saison, et bonne chère surtout ; à peine eut-elle l'embarras de désirer toutes ces choses. Son buffet fut garni de vaisselle, ses armoires de linge, sa garde-robe d'habits. M. l'ambassadeur glissait tous les jours dans ses tiroirs des bijoux de toutes sortes, et prenait même plaisir à embarrasser l'esprit de cette fille, qui n'en savait point encore l'usage.

» Cette maison devint bientôt célèbre ; ces deux amants se plaisaient à y rassembler leurs amis particuliers et à recevoir d'eux tout l'éloge qu'ils croyaient dû à un si tendre engagement. Les uns et les autres y étaient bien reçus et se confondaient dans la maison ; gens titrés, gens d'épée, gens de robe y venaient voir M. l'ambassadeur ; on voyait pêle-mêle des fleuristes, des couturières, des coiffeuses, anciennes amies ou parentes de la demoiselle Prevost, qui lui parlaient avec respect ; filles de chœur de l'Opéra qui n'avaient pas fait le même chemin s'y rendaient et

faisaient leur cour; on la nommait la reine, on cherchait ses regards, on multipliait les petits soins auprès d'elle, on ne s'entretenait que de ses grâces et de ses talents. C'est ainsi que M. l'ambassadeur jouissait de ses bienfaits; il bénissait son destin, il adorait une fidèle maîtresse.

» Une affaire l'obligea d'aller à la cour pour quelques jours; la demoiselle Prevost s'y opposa, alarmée de son absence, et il n'obtint son congé qu'en lui promettant d'écrire : c'est précisément ce que M. l'ambassadeur ne fit point. Il est si doux de donner de ces plaisirs de surprise aux gens que l'on aime et qui souhaitent vous voir! L'incertitude, il est vrai, fait plus souffrir que l'attente, mais elle prépare une sensibilité plus vive pour le moment où l'on se revoit.

» Ce fut dans cette pensée que M. l'ambassadeur revint à Paris en pleine nuit, et qu'il entra, sans se faire annoncer, dans la chambre de son amante.

Il la surprit avec un acteur de l'Opéra. Voilà trois *
personnes interdites et stupéfaites. M. l'ambassa-
deur fut longtemps sans croire ce qu'il voyait ; ses
sens lui revinrent à la fin, il s'alluma et devint
furieux. « Monsieur, dit-elle d'un ton modeste et
» pourtant assuré, je n'ai que deux mots à vous
» dire pour me justifier. Je suis accablée de vos
» bienfaits, ma reconnaissance est inexprimable ;
» mais, plus j'en reçois de vous, plus j'ai de re-
» proches à me faire. On m'a ouvert les yeux sur
» la vie que nous menons : elle est coupable en-
» vers le ciel, elle scandalise les gens de bien ;
» j'ai résolu de changer de conduite et d'embras-
» ser l'état de mariage pour parvenir à une fin :
» c'est un mari que vous voyez dans ma chambre,
» jamais autre n'y entrera que lui ; je sacrifie,
» parce que j'y suis contrainte, tout ce que je
» vous dois, sentiments d'amour et de respect, au
» repos de ma conscience : je vous demande en
» grâce de ne la jamais troubler. — Qu'entends-je,
» ingrate ? vous me quittez ? Méritais-je de vous

• » trouver, à mon retour, maîtresse infidèle ou
» femme sous la loi d'un mari? Puis-je vivre sans
» vous, cruelle? »

• Les plaintes et les reproches durèrent longtemps et donnèrent au rival tout le loisir de s'évader par la ruelle du lit, et la liberté d'aller ailleurs contracter et consommer de nouveau un mariage pareil; mais il n'eut rien de plus pressé, pour cette fois, que de se retirer chez lui par le plus court chemin. Il passa le reste de la nuit à rire de cette aventure et à considérer avec quelle adresse et quelle effronterie la demoiselle Prevost s'était tirée de ce pas-là.

• Ce ne fut pas tout : à force de larmes, de soupirs, de caresses, M. l'ambassadeur déterminait son amante à rompre ce mariage qu'il croyait fait; il n'y entra qu'une petite condition, savoir, que M. l'ambassadeur rembourserait à l'acteur de l'Opéra les frais qu'il avait faits par avance pour cet établissement : une tenture de serge bleue qu'on estima comme du brocart, et un lit peint

qu'on estima au poids de l'or... mais un lit destiné à l'amour conjugal !

» Les jours suivants ne se passèrent pas sans quelques reproches, et c'était M. l'ambassadeur qui les recevait.

» — Vous abusez, disait-elle, de mon innocence ; je voudrais ne me séparer jamais de vous, mais je passe ma vie à en former le dessein et à m'en repentir. Mille songes cruels viennent m'agiter tour à tour ; j'ai grande foi aux songes ; ma mère, une Espagnole qui avait beaucoup d'esprit, m'a appris que les songes nous étaient envoyés pour nous servir d'avertissements : j'y suis fort attentive. J'ai cru voir ma mère elle-même cette nuit, les yeux enflammés de colère, me reprocher l'amour que j'ai pour vous : *Fille indigne, m'a-t-elle dit, sont-ce là les leçons que je vous ai données ?*

» — C'en est trop, reprit M. l'ambassadeur, vos inquiétudes me déchirent. Ma chère amie, soyez à moi sans remords, reposez-vous de votre amour

sur le mien. Si j'avais les trésors des rois, je vous les offrirais, et ne croirais vous rien offrir; je m'en vais commencer par une rente annuelle de six mille livres.

» Ce fut alors que la demoiselle Prevost fit un libre usage de ses talents, qu'elle acquit des connaissances sérieuses, de nouveaux amis qui d'abord changeaient de nom. Elle se mit sur le pied de ne point paraître aux promenades; elle s'aperçut que l'éclat du grand jour découvrait en elle mille petites laideurs que le blanc, le rouge et les mouches ne réparaient pas assez; elle se tenait chez elle dans une tendre obscurité, et n'y était jamais sans compagnie. Là se faisait un homme qui se finissait en six tours. Ce qu'il y avait de plus singulier était la présence d'esprit de cette demoiselle, attentive à la fois à tenir son jeu et à occuper trois amants, ayant ses deux pieds, sous la table, posés sur ceux de ses voisins, et ses regards tournés languissamment vers le troisième; en sorte que tous jouissaient d'une préférence

qu'ils regardaient presque comme unique, et que chacun des trois riait des deux autres et les prenait pour dupes; ce qui ne l'empêchait point de prendre du tabac de quelqu'un près d'elle qui la conseillait, d'appuyer ses doigts sur sa tabatière, de demander à un autre à voir sa manchette de point, prétexte pour lui serrer la main : tout petits riens que la contrainte fait imaginer, que le sang-froid ne conçoit point, et dont les vrais amants connaissent seuls tout le prix.

» Elle avait de ces amants-là, de ces hommes de bon goût, amateurs de talents, mais avides d'illusions, et dont l'imagination faisait trop de progrès, d'après les impressions que donnait cette danseuse de l'Opéra, dans les molles attitudes d'une sarabande ou dans les positions lascives d'un tambourin. Elle était toujours la même pour ceux-là, tout était théâtre pour eux. Jouant au quadrille, ils se la représentaient dansant, naïade timide, amoureuse, flottant sur le cristal des eaux, y cherchant le dieu qu'elle aime, ou,

dryade insensible et légère, environnée de faunes, voltigeant sur la pointe des herbes au son de la flûte de Pan, et chacun se disait : « Cette nymphe est mon amante; elle charme tous les cœurs et ne veut que le mien. »

» M. l'ambassadeur trouva le cercle un peu nombreux; il prit garde à des présents anonymes, à des tabatières, à des diamants qui ne venaient point de lui; il parla d'un ton de courroux, et donna l'exclusion de la maison aux amants les plus généreux.

» Un de ceux-là entreprit de se venger : il enleva la demoiselle de son gré, et l'emmena hors de Paris; en sorte que M. l'ambassadeur, un matin, ne trouva qu'une servante qui lui conta l'histoire.

» Nouveau Roland dans la maison de sa maîtresse, tout y ressentit sa fureur : les tapisseries, les glaces, les tableaux, son portrait même, tout y fut renversé. Peu de jours se passèrent ainsi; le silence des bois ennuya bientôt Médor et Angé-

lique : il fallut revenir en cette ville où les nymphes font usage de l'argent. Le malheur était qu'ils n'en avaient ni l'un ni l'autre. Angélique alors fut pénétrée de repentir d'avoir abandonné Roland bienfaiteur, qui pouvait l'être encore ; son parti fut d'abord pris : ce fut d'imposer à Médor les mêmes conditions qu'avait acceptées le chevalier de Mesmes de Fanchonnette. Ils convinrent de ne se plus voir qu'en très-grand secret. La demoiselle Prevost n'eut pas de peine à faire le reste : on entend son accommodement. Elle reçut d'abord les reproches les plus vifs, mais ils firent bientôt place à d'autres sentiments. Tout fut apaisé, sous la promesse authentique de ne plus voir le Médor.

» Deux mois s'écoulèrent, la demoiselle eut tout le temps de faire sa paix et de ramener à elle un amant qui ne demandait qu'à l'aimer. Elle lui donna des preuves d'un retour sincère : soins, soupirs, caresses, tout y fut employé ; elle fut jusqu'au point de courir les risques d'une gros-

sesse, pour lui donner le gage d'un amour qui ne devait jamais finir. En effet, la demoiselle Prevost accoucha, au bout de sept mois, d'une fille qui fut présentée à M. l'ambassadeur, et qu'il reçut en ses bras avec des transports de joie qui ne s'expriment point. Aussi bon père que tendre amant, il entra dans tous les détails du berceau de cette enfant. Il vit croître sa fille, il la regardait, il y voyait sa mère. Elle, de son côté, soutenait que l'enfant ne ressemblait qu'à lui. C'étaient, des deux parts, des agaceries continues de sentiment sur ce sujet, de petites contradictions qui finissaient par des baisers : jamais ces amants ne furent plus unis. Il se trouva une maison de campagne à vendre à Pantin : elle fut achetée et destinée à la petite, qui déjà commençait à parler et à distinguer avec finesse M. l'ambassadeur des autres hommes.

» La famille, augmentée, demandait une plus grande maison : la demoiselle Prevost en prit une à son gré sur le jardin du Palais-Royal. Ce fut

alors qu'on étala les meubles de toutes saisons, les tableaux, les bronzes, les urnes du Japon; tous les jours il y paraissait de nouveaux meubles, jamais il ne s'en trouvait assez. Les anciens amis ne laissaient pas de soulager M. l'ambassadeur sans qu'il le sût, soit par une tenture de toile de Perse, par le tableau d'une Bacchante, par des pots à fleurs de la Chine, des pendules, des clavecins, que sais-je? tout y trouvait place, jusqu'aux médailles et aux colifichets. Il est vrai que la demoiselle savait sur cela distinguer son monde et distribuer secrètement les récompenses méritées. Il y avait, à cet effet, une petite porte qui donnait sur le jardin, et dont on faisait l'usage convenable pendant l'absence du maître. Cette petite porte n'appartenait qu'aux privilégiés, et ne leur était pas permise à toute heure. Le zèle quelquefois y entraînait qui avaient tout le temps de s'y morfondre et d'y essuyer la pluie, le froid ou le chaud. Mais à quoi ne s'expose-t-on pas pour parvenir à ce qu'on aime ! la peine qu'on

souffre en ce cas occupe bien moins que le prix qu'on en attend. Quel est l'amant qui ne s'enflamme? La fureur de l'amour le prend, il triomphe d'un rival dont la maîtresse n'est infidèle que pour lui; c'est toujours la même illusion.

» Un de ceux-là languissait depuis plusieurs années dans une contrainte continuelle. Les jours lui étaient interdits; les nuits, à la longue, lui devenaient impossibles. Il paya la permission d'entrer le jour et de courir les risques d'une rencontre de M. l'ambassadeur.

» Cependant M. l'ambassadeur, tout-puissant qu'il était, se ressentait de la conjoncture des temps. Les dettes qu'il avait contractées en partie pour élever si haut sa maîtresse; des montagnes de meubles, de bijoux, de vaisselle, emmagasinés dans sa maison, avaient consommé d'avance son plus clair revenu. Il lui fallait prendre haleine; la pension de six mille livres ne rendait pas les cinq cents livres par mois aussi régulièrement

que la demoiselle Prevost les demandait : quinze jours, trois semaines, un mois de retardement l'inquiétaient. M. l'ambassadeur s'en aperçut. L'excès de sa bonté lui fit faire de nouveaux efforts ; elle eut lieu d'en être contente. Il fit plus : ce fut un billet portant promesse de lui payer cette pension tant qu'il vivrait.

» La demoiselle, nantie de cette sûreté que lui avait acquise le nouveau serment d'une fidélité inviolable et d'un attachement éternel, se persuada bientôt que son amant premier n'était plus en droit de contraindre le second, ni les autres, ni celui par conséquent qu'elle avait déjà introduit de jour chez elle. En effet, il y revint et plus souvent. A force de courir un danger on n'y pense plus.

» Un jour qu'ils se croyaient dans la plus grande sécurité, M. l'ambassadeur entra brusquement et reconnut là le Médor dont il a été parlé et qu'elle avait juré de ne revoir jamais.

» — Monsieur, dit-elle, je consens à vous

désabuser. L'amant que vous voyez là n'a pas cessé de m'aimer depuis huit ans. J'étais convenue avec lui de vous éviter la peine de le voir ; j'y ai fait mon possible : le malheur vous guide ici quand je ne vous y attends pas. Vous me surprenez, ce n'est pas ma faute ; d'ailleurs je m'en moque : fille d'Opéra, je suis maîtresse de moi.

» — Et des autres, dit M. de Mesmes en s'en allant.

» Il revint.

» — Rendez-moi ma fille ! Mon bonheur et ma conscience veulent que j'en prenne soin, et que, pour la sauver de sa perte, je la retire de vos mains !

» — C'est sur quoi, repartit la demoiselle, je ne puis vous être agréable.

» — Vous me rendrez mon enfant !

» — Votre enfant, monsieur, n'est point à vous. S'il vous souvient que j'accouchai de sept mois pour vous, apprenez que j'accouchai de neuf mois pour un autre, et que cet autre est l'amant

que j'ai là ; il en est le père, et ma fille est à lui. »

Grand procès ; car M. l'ambassadeur refusa de payer ses billets annuels de six mille livres pour nourrir la fille d'un rival ! C'est abuser de l'or, qui est spirituel par sa nature.

Le chevalier de Mesmes redevint un homme d'esprit. Il était temps, après tant de sottises, comme disait mon grand-oncle. Il écrivit un livre curieux sous ce titre : *le Commerce de l'amour* ; mais il fut condamné à payer ses billets.



MADAME FAVART

I

Qui n'a vu, en passant sur les quais, cette belle gravure de Larmessin, d'après Carl Vanloo, représentant madame Favart dans *la Chercheuse d'esprit* ? Comme on voit bien que Nicette aura tout à l'heure beaucoup plus d'esprit que celui-là qui lui en donne ! Comme l'amour va la déniaiser, cette charmante ingénue assise sous l'arbre de la

science ! Elle n'attendra pas que les pommes soient mûres, et elle ne les trouvera pas amères, puisque l'amour parfume ses lèvres et aiguise ses dents.

Mais n'ayons pas d'esprit hors de propos sur madame Favart ; laissons parler le bonhomme Favart, qui était une bête. Il a lui-même raconté ainsi l'histoire de sa femme :

« Marie-Justine-Benoîte Duronceray naquit à
» Avignon, le 15 juin 1727, sur la paroisse Saint-
» Agricole. Elle était fille d'André-René Duronce-
» ray, ancien musicien de la chapelle de Sa Ma-
» jesté, et depuis musicien du feu roi Stanislas,
» et de Pierrette-Claudine Bied, aussi musicienne
» de la chapelle du roi de Pologne. Ce prince, qui
» s'intéressait au bonheur de tous ceux qui l'en-
» vironnaient, eut la bonté de contribuer lui-
» même à l'éducation de la petite Duronceray,
» qui s'annonçait déjà par des talents prématurés ;
» les plus habiles maîtres la formèrent pour la
» danse, la musique, les différents instruments et

» les éléments de la langue. En 1744, sa mère
» obtint un congé du roi Stanislas pour venir
» à Paris. Mademoiselle Duronceray parut à l'O-
» péra-Comique, à la foire Saint-Germain, sous
» le nom de mademoiselle Chantilly, première
» danseuse du roi de Pologne. Elle débuta
» par un rôle d'Agnès dans une pièce inti-
» tulée *les Fêtes publiques*, faite à l'occasion du
» premier mariage de feu monseigneur le
» Dauphin. Elle eut beaucoup de succès, tant
» dans la danse que dans le chant et le dia-
» logue.

» Cette même année, l'Opéra-Comique fut en-
» tièrement supprimé, parce que ses progrès alar-
» maient les autres spectacles. Le sieur Favart,
» qui était alors directeur général de l'Opéra-
» Comique pour le compte de l'Académie royale
» de musique, obtint une permission de donner
» un spectacle pantomime à la foire Saint-Lau-
» rent sous le nom de *Matheus*, danseur anglais,
» toujours pour le compte du Grand-Opéra, afin

» de remplir les engagements que l'on avait pris
» avec les acteurs de l'Opéra-Comique. Mademoi-
» selle Chantilly et mademoiselle Gobé en firent
» la réussite par la façon dont elles exécutèrent
» une pantomime en un acte, intitulée *les Ven-*
» *danges de Tempé*. Sur la fin de la même année,
» au mois de décembre, mademoiselle Chantilly
» épousa le sieur Favart, qu'elle suivit à Bruxel-
» les, parce qu'il était chargé de la direction du
» spectacle de cette ville. Ce fut là que ses talents
» se développèrent, talents dangereux qui lui atti-
» rèrent, ainsi qu'à son mari, les plus cruelles
» persécutions de la part de ceux qui devaient les
» protéger. Ils aimèrent mieux, pour s'y sous-
» traire, sacrifier toute leur fortune : ce qu'ils
» exécutèrent après avoir satisfait à tous les enga-
» gements et payé les dettes de la direction.

» Madame Favart vint donc à Paris, et débuta
» au Théâtre-Italien, le 5 août 1749. Il n'y a point
» eu d'exemple d'un plus grand succès; mais les
» persécutions se renouvelèrent et l'empêchèrent

» de continuer ses débuts ; enfin elle en triompha,
» et, l'année suivante, elle reparut sur le même
» théâtre, le 18 janvier, avec encore plus d'avant-
» tage ; elle fut reçue d'abord à part entière (fa-
» veur assez rare et qu'elle ne devait qu'à ses
» propres talents). Une gaieté franche et naturelle
» rendait son jeu agréable et piquant : elle n'eut
» point de modèles, et en servit. Propre à tous les
» caractères, elle les rendait avec une vérité sur-
» prenante. Soubrettes, amoureuses, paysannes,
» rôles naïfs, rôles de caractère, tout lui deve-
» nait propre ; en un mot, elle se multipliait à
» l'infini, et l'on était étonné de lui voir jouer, le
» même jour, dans quatre pièces différentes, des
» rôles entièrement opposés. *La Servante maî-*
» *tresse, Bastien et Bastienne, Ninette à la cour, les*
» *Sultanes, Annette et Lubin, la Fée Urgèle, les Mois-*
» *sonneurs, etc.*, ont prouvé qu'elle saisissait
» toutes les nuances, et que, n'étant jamais sem-
» blable à elle-même, elle se transformait et pa-
» raissait réellement tous les personnages qu'elle

» représentait; elle imitait si parfaitement les
» différents idiomes et les dialectes, que les per-
» sonnes dont elle empruntait l'accent la croyaient
» leur compatriote.

» Ce fut elle qui, la première, observa le cos-
» tume; elle osa sacrifier les agréments de la
» figure à la vérité des caractères. Avant elle, les
» actrices qui représentaient des soubrettes, des
» paysannes, paraissaient avec de grands paniers,
» la tête surchargée de diamants, et gantées jus-
» qu'au coude. Dans *Bastienne*, elle mit un habit
» de laine, tel que les villageoises le portent, une
» simple croix d'or, les bras nus et des sabots.
» Cette nouveauté déplut à quelques critiques du
» parterre; mais Voisenon les fit taire en disant :
» Messieurs, ces sabots-là donneront des souliers
» aux comédiens. »

» Dans la comédie des *Sultanes*, on vit, pour la
» première fois, les véritables habits des dames
» turques; ils avaient été fabriqués à Constanti-
» nople, avec les étoffes du pays. Cet habillement,

» tout à la fois décent et voluptueux, trouva en-
» core des contradicteurs.

« Lorsqu'on donna la parodie des *Indes galantes*
» à la cour, il fallut que madame Favart y parût
» sous le costume ridicule et fantastique que l'u-
» sage avait établi. Cependant, quelque temps
» après, on y représenta l'opéra de *Scanderbeg*, et
» l'on emprunta l'habit de sultane de madame
» Favart pour en faire sur ce modèle. Mademoi-
» selle Clairon, qui eut aussi le courage d'in-
» troduire le véritable costume à la Comé-
» die-Française, fit faire un habit à peu près
» sur le même patron, dont elle se servit au
» théâtre.

» Dans l'intermède intitulé *les Chinois*, repré-
» senté aux Italiens, elle parut, ainsi que les au-
» tres acteurs, vêtue exactement selon l'usage de
» la Chine : les habits qu'elle s'était procurés
» avaient été faits dans ce pays, de même que les
» accessoires et les décorations, qui avaient été
» dessinés sur les lieux. En un mot, elle n'épar-

» gnait et ne négligeait rien pour augmenter le
» prestige de l'illusion théâtrale.

» Au mois de juin 1771, la maladie dont elle
» est morte se déclara; sa fermeté n'en fut point
» ébranlée; et, quoiqu'elle connût que son état
» était désespéré, elle continua de jouer pour
» l'intérêt de ses camarades jusqu'à la fin de
» l'année 1771. Elle s'alita le jour des Rois, en-
» voya chercher des notaires pour son testament,
» qu'elle fit avec une présence d'esprit, une tran-
» quillité d'âme et un enjouement qui étonnèrent.
» Quelques jours après, elle eut une crise vio-
» lente; sa garde, qui la croyait expirante, se jeta
» à genoux en disant: « Courage! courage, ma-
» dame; ce n'est rien; je vais faire toucher des
» linges à la châsse de la bienheureuse sainte
» Geneviève. » Madame Favart, qui avait repris
» ses sens, lui répondit: « Je ne donne point dans
» les mômeries; mais je sais que telles et telles
» personnes sont dans le besoin: qu'on leur
» donne de ma part de quoi les soulager; les

» bonnes actions valent mieux que les prières. »
» Et tout de suite elle demanda les secours de
» l'Église, qui lui furent administrés; elle les
» reçut avec une entière résignation, mais sans
» rien perdre de son caractère. Elle fit elle-
» même son épitaphe, qu'elle mit en musique
» dans les intervalles des plus cruelles dou-
» leurs.

» Madame Favart a eu effectivement part aux
» pièces où l'on a mis son nom, pour les sujets,
» le choix des airs, les pensées, les couplets
» qu'elle composait, et différents vaudevilles dont
» elle faisait la musique; son mérite en ce genre
» était peu connu, parce que sa modestie l'empê-
» chait d'en tirer avantage. Isolée, retirée dans le
» sein de sa famille, elle ne cherchait point à faire
» sa cour, elle s'occupait de sa profession; sa harpe,
» son clavecin, la lecture, étaient ses seuls amu-
» sements : tout au plus cinq ou six personnes re-
» commandables par leurs mœurs formaient sa
» société. Telle fut madame Favart.

» Voici les vers que l'on a faits pour mettre au
» bas de son portrait :

- Nature un jour épousa l'Art;
- De leur amour naquit Favart,
- Qui semble tenir de son père
- Tout ce qu'elle doit à sa mère. •

II

Ainsi parle M. Favart sur madame Favart. Pourquoi ne pas ajouter foi à un brave homme de mari faisant l'apologie de sa femme, des grâces de sa femme, des vertus de sa femme? Cela n'est pas si commun; les maris se contentent, le plus souvent, de faire une épitaphe, laissant aux Bos-suets de leurs paroisses les soins de l'oraison funèbre. Si Favart ne fut pas toujours un mari content, il eut toujours les joies conjugales du cœur, soit en face du maréchal de Saxe, soit en compagnie de l'abbé de Voisenon, ce faiseur de contes qui passait pour faire les comédies et les

enfants de Favart. Mais au lieu de rapporter les opinions délicates de ceux qui ont sondé ce mystère, il faut lire l'histoire de Favart.

Favart lui-même avait commencé à l'écrire :

« Je suis originaire d'une des plus honnêtes
» familles bourgeoises de la ville de Reims ; mon
» aïeul était secrétaire de l'intendant de Soissons.
» Sa place et plusieurs charges et offices dont il
» était pourvu l'avaient mis à son aise. Le mieux
» est l'ennemi du bien : il voulut augmenter sa
» fortune, il la perdit. Des entreprises dans les-
» quelles il avait mis ses fonds réussirent mal, il
» essuya des banqueroutes ; le chagrin abrégé ses
» jours. Sa veuve, réduite avec deux enfants à un
» revenu très-modique, n'ayant plus le moyen de
» subvenir aux frais de leur éducation, fit appren-
» dre un métier à mon père.

» Dès qu'il fut en état de l'exercer, il épousa la
» fille d'un bon fermier de Goussainville, près
» Gonesse ; je fus le premier fruit de leur ma-
» riage.

» Je naquis à Paris, sur la paroisse de Saint-
» Jean en Grève, le 13 novembre 1710. Mon père
» et ma mère se chargèrent seuls du soin de mon
» instruction pendant les premières années de
» mon enfance. En très-peu de temps, sans le
» concours des livres d'alphabet, ils m'apprirent
» à lire et à former des caractères par un moyen
» ingénieux qu'ils avaient imaginé pour m'ins-
» truire en m'amusant. Mon père avait un esprit
» vif et une gaieté franche; il faisait des chansons
» avec facilité; il ajustait sur des airs de vaude-
» ville les principes de morale et les autres pré-
» ceptes qu'il voulait m'inculquer : je les retenais
» aisément en chantant avec lui. De son côté, ma
» mère, d'un caractère plus sérieux, et qui avait
» l'esprit plus orné, développait insensiblement
» mes idées et formait mon cœur en me racontant
» différents traits d'histoire ou de la fable mis à
» ma portée.

» A sept ans, je fus mis en pension chez un
» maître ès-arts : j'en sortis trois ans après pour

» entrer au collège Louis-le-Grand. J'eus le
» bonheur de m'y distinguer ; mais n'ayant pas
» de répétiteur, mon travail devenait plus pénible. Une application trop forcée déranger ma
» santé ; je tombai malade pendant les vacances.
» Mon père, alarmé, me fit quitter mes études
» pour embrasser sa profession. Le temps que
» mon obéissance lui sacrifia ne fut pas entièrement perdu pour moi : j'eus occasion de connaître le célèbre abbé Nolet, alors précepteur
» du fils d'un cordonnier nommé Péraut ; il me
» prit en amitié et se fit un plaisir de m'instruire
» lui-même.

» Tous les goûts à la fois entrèrent dans mon
» âme ; ma mère favorisait mon goût pour la littérature , elle me fournissait en secret les livres
» dont j'avais besoin ; je m'en procurais d'autres
» avec l'argent de mes menus plaisirs, et je me
» formai une petite bibliothèque composée des
» meilleurs auteurs.

» Mon père aimait le spectacle ; il me menait

» souvent à la comédie, mais de préférence à
» l'Opéra-Comique, dont le genre était plus ana-
» logue à sa gaieté. Je composai, pour lui faire ma
» cour, une pièce en vaudevilles, dont il fut si
» enchanté, qu'il ne me gêna plus dans mes occu-
» pations littéraires, et qu'il me permit de repren-
» dre mes études, à condition néanmoins que je
» ne renoncerais pas à sa profession, et que je
» serais à ses ordres toutes les fois qu'il aurait
» besoin de moi.

» Je retournai donc au collège de Louis-le-
» Grand, où je fis ma troisième. Je mettais en
» vers français la matière que l'on donnait pour
» les vers latins, jugeant, d'après Boileau, que,
» s'il était difficile de faire de bons vers en notre
» langue, on ne pouvait pas se flatter de mieux
» réussir dans la poésie latine. Mon régent m'ap-
» prouva. Après un intervalle de six mois, que
» j'employai à suivre les leçons de M. Rollin au
» collège Royal, j'entrai en rhétorique sous les
» PP. Porée et La Sante.

» Ils eurent des bontés particulières pour moi ;
» mais je n'en pus profiter longtemps. La mort
» de mon père mit fin à mes études classiques.

» Je devenais absolument nécessaire à ma mère ;
» je lui donnai tous les soins et tous les secours
» qu'elle attendait de mon devoir et de ma ten-
» dresse pour elle. Le système nous avait ruinés ;
» mon père laissait des dettes. Je brochai une
» douzaine d'opéras comiques.... »

III

Jusque-là, Favart faisait ses opéras comme ses brioches, avec les distractions et les hasards de la jeunesse. Le sel manquait quelquefois de part et d'autre ; mais le pâtissier-poète se faisait pardonner à force de bonne volonté et de belle humeur.

Il débuta par un petit poëme, *la France délivrée*

par la *Pucelle d'Orléans*, qui lui valut la violette à l'Académie des jeux floraux. C'était une œuvre pavée de bonnes intentions, mais écrite en mauvais vers. Favart eut le bon esprit, dans l'effervescence de la passion poétique où le poète n'était pas né encore, de ne pas abandonner le four paternel, devant lequel son père avait rimé lui-même des couplets sans nombre, tout en suivant des yeux les belles teintes dorées qui se répandaient sur les gâteaux. Favart s'imagina longtemps qu'en fin de compte ses opéras ne seraient bons qu'à allumer son four. Quand il avait écrit le dernier couplet, il ne manquait jamais d'ajouter au bas de la page : *Bon à mettre au four*.

Enfin il se décida à en appeler au public de tous ses auto-da-fé ; on donna la première représentation des *Deux Jumelles*.

Ce mauvais opéra eut un vrai succès. Favart, enthousiaste de lui-même, courut chez sa mère pour lui raconter son triomphe.

— C'est toujours cela, lui dit sa mère avec des

larmes dans les yeux ; mais, comme un bonheur n'arrive jamais seul, on est venu tout à l'heure de chez la duchesse me commander, pour ce soir même, tout un souper en pâtisserie. Allons, mon ami, il faut mettre la main à la pâte.

Favart passe la main sur son front, comme pour effeuiller la couronne idéale du poète ; sa mère lui apporte le bonnet de coton et le tablier blanc. Favart se met à l'œuvre : le voilà pétrissant le chaos de pur froment pour y créer tout un monde de pâtés, de meringues et de fanfreluches. On entend piaffer des chevaux ; c'est un carrosse qui s'arrête à la porte. Madame Favart fait trois révérences, et s'enfuit dans l'arrière-boutique pour s'attifer un peu ; Favart dégage ses mains, et s'avance bravement à la rencontre du nouveau-venu.

— Je viens, dit l'homme qui descendait de carrosse, pour parler à M. Favart, l'auteur de l'opéra comique que je viens d'applaudir au théâtre de la Foire.

Favart, pour la première fois de sa vie, ne fut pas un homme d'esprit. Quelle bonne fortune pour lui, en effet, que son équipage en face de celui du fermier-général ! Il aurait dû lui répondre bravement :

— Je suis M. Favart ; voulez-vous des couplets ou des brioches ? Est-ce au poète ou au pâtissier que vous voulez parler ?

Mais, au lieu de prendre bravement son parti, d'être un bon fils, travaillant pour sa mère avec tout le talent de son père, il se déroba à lui-même comme au bal masqué.

— Monseigneur, dit-il au fermier-général, je vais prévenir M. Favart, car je ne suis que son garçon de boutique.

Voilà Favart en pleine comédie. Il monte précipitamment dans sa chambre pour changer d'habit et de coiffure ; mais le fermier-général, qui s'ennuyait sur la scène, regarda ce qui se passait dans la coulisse. La chambre de Favart ne prenait son jour que par la boutique ; on le

voyait passer et repasser à travers les légers rideaux de la fenêtre. Favart redescend avec un certain air de marquis endimanché, secouant la farine, qu'ai-je dit ! le tabac répandu sur son jabot et ses manchettes.

— Monsieur (il avait supprimé le Monseigneur), je suis à vos ordres; je rentre à l'instant même du théâtre de la Foire.

Mais le fermier-général ne s'y méprit pas; il reconnut que le maître et le garçon ne faisaient qu'un.

— Monsieur, lui dit-il en lui prenant la main, vous avez voulu garder l'incognito...

Favart pâlit et pense à ses meringues interrompues.

Le fermier-général continua :

— Vous avez voulu garder l'incognito, mais le directeur du théâtre de la Foire m'a dit que l'auteur des *Deux Jumelles* n'avait pas d'argent; comme je suis l'argent en personne, je viens à vous : il faut bien que la fortune se trompe quel-

quefois de porte. J'ai été moi-même longtemps brouillé avec elle ; mais, depuis qu'elle est sous mes ordres, je m'amuse à lui montrer quelquefois son chemin.

Ainsi parla le fermier-général. Favart aurait pu lui dire :

— Peste! monsieur, vous avez de l'esprit comme si vous n'aviez pas d'argent! mais il n'était préoccupé que de son second incognito. Le fermier-général poursuivit :

— Rassurez-vous, monsieur, je ne viens pas vous offrir de l'argent à brûle-pourpoint; je respecte trop pour cela votre talent et votre personne. J'ai une fête à donner demain à ma femme ou à ma maîtresse, car c'est la fête de l'une ou de l'autre; je vais, si vous voulez, vous emmener dans mon carrosse pour que vous veniez diriger la fête; vous me ferez quelque parade, une bonne scène de comédie, beaucoup de couplets; en un mot, tout ce qu'il vous plaira.

— C'est impossible! dit Favart en pensant au

souper de la duchesse et en jetant à la dérobée un coup d'œil sur son four.

— C'est impossible, dites-vous ! Est-ce que vos garçons ne pourraient pas gouverner votre boutique ? Par exemple, celui qui était là tout à l'heure m'a l'air d'un gaillard bien entendu...

— Oh ! pour celui-là, s'écria Favart en jetant le masque, c'est encore moi.

— A la bonne heure donc ! voilà qui est bien parlé !

Et le fermier-général embrassa Favart avec l'effusion d'un père.

— J'avais tout vu, ajouta-t-il ; je vous conseille, mon ami, de faire des comédies ; mais je ne vous conseille pas de jouer la comédie, surtout si vous avez toujours la main à la pâte.

Favart monta en carrosse pour accompagner le fermier-général. Oublia-t-il, en soupant avec lui et ses convives habituels, le souper inachevé de la duchesse ? Qu'importe ? le sort en était jeté. Ainsi va le monde, ainsi va la destinée !

Favart était né pour faire des opéras comiques.

Il devint bientôt la providence du théâtre de la Foire. A la réouverture, il fut chargé d'un prologue qui obtint les applaudissements de la haute critique.

Mais son vrai génie était de chanter; témoin cette chanson :

AIR : *V'la ce que c'est que d'aller au bois.*

Ma mère aux vaignes m'envoyit;

Je n' sais comment ça se fit.

En partant, elle m'avait dit :

• Travaille, ma fille;

Vendange, grappille, •

Malgré moi, Colin m'amusit;

Je n' sais comment ça se fit.

Malgré moi, Colin m'amusit;

Je n' sais comment ça se fit.

Si drôlement il m'abordit :

Travaille, ma fille;

Vendange, grappille,

Que pour lui mon cœur s'attendrit;

Je n' sais comment ça se fit.

Il prit ma main et la baisit;

Je n' sais comment ça se fit.

Mais ma vertu le repoussit :

Travaille, ma fille;
Vendange, grappille;
Si rudement qu'il en tombit;
Je n' sais comment ça se fit.

Mais en tombant il m'entraînit;
Je n' sais comment ça se fit.

L'un ni l'autre ne se blessit :

Travaille, ma fille;
Vendange, grappille;
Stapendant le coup m'étourdit;
Je n' sais comment ça se fit.

Un bon trait de vin me remit;
Je n' sais comment ça se fit.

En même temps il m'endormit :

Travaille, ma fille;
Vendange, grappille;
Mon amant pour moi vendangit;
Je n' sais comment ça se fit.

Si bien de sa sarpe il agit,
Je n' sais comment ça se fit,

Qu'avant que l'on me réveillit :

Travaille, ma fille;
Vendange, grappille;
Mon pagnier se trouva rempli;
Je n' sais comment ça se fit.

Pourquoi ne le suivrait-on point pas à pas,
maintenant qu'il va tout seul à travers toutes les

belles folies et toutes les vertes passions de la jeunesse? Il fut bientôt surnommé le La Fontaine de l'opéra comique. En effet, il avait un peu de cette naïveté malicieuse, de cette gaieté gauloise, de ce naturel charmant qui nous séduit dans le bonhomme incomparable. Toutefois, de tous ces opéras, de tous ces vaudevilles, de toutes ces comédies de la Foire, rien n'est digne aujourd'hui d'être réimprimé, si ce n'est ce chef-d'œuvre qui a pour titre *la Chercheuse d'esprit*, si ce n'est cette comédie galante qui s'appelle *les Trois Sultanes*, où, sous le nom de Soliman et de Roxelane, Favart a osé mettre en scène Louis XV et madame de Pompadour.

On se rappelle les vers de Crébillon :

Il est un auteur en crédit,
Qui dans tous les temps saura plaire ;
Il fit la *Chercheuse d'esprit*,
Et n'en chercha pas pour la faire.

Il faut ajouter que Favart avait tout simplement pris l'esprit de La Fontaine. Avec cet esprit-

là, brouillé avec le sien, il pouvait se dispenser d'en chercher ailleurs.

Favart parodiait très-gaiement les tragédies de son temps. Ces parodies n'ont laissé d'autre souvenir que l'histoire de la perruque d'un financier. *Ma mie Babichon*, qui jouait Phèdre à tour de bras, écoutait, avant d'entrer en scène, le jargon d'un amoureux suranné, qui, dans l'effervescence de la passion (il n'avait que quatre-vingts ans), se jeta aux genoux de la comédienne, lui offrant sa bourse et sa vie : *Ma mie Babichon* manqua son entrée. Quand elle entendit sa réplique, elle repoussa le suppliant et se précipita sur la scène comme il convient à une Phèdre éperdue. Elle fut accueillie par un éclat de rire olympien : la perruque du financier était aussi entrée en scène.

D'opéra comique en opéra comique, Favart arriva, tout en chantant, jusqu'à sa quatre-vingt-deuxième année. On était en 1792 : il n'y avait plus que lui qui chantât en France. Il vivait en

grande amitié avec Goldoni et Laplace, qui étaient aussi vieux que lui. La guillotine respecta, selon une phrase du temps, les trois Nestors de la littérature.

Favart mourut le 12 mai— 1792— de cette année de la mort, dans sa petite maison de Belleville, qu'il habitait depuis un quart de siècle ; il fut enterré dans son jardin, où l'on peut lire encore cette épitaphe, dans le style du temps :

Sous le lilas et sous la rose,
Le successeur d'Anacréon,
Favart, digne fils d'Apollon,
En cet humble tombeau repose.

Ainsi soit-il !

Sa vie ne fut pas toujours, comme sa mort, couronnée de roses et de lilas : il porta, lui aussi, sa couronne d'épines. Sa femme, qu'il a adorée pendant cinquante ans, lui fut disputée par le maréchal de Saxe, qui avait à sa disposition toutes les armées du roi de France et de Navarre. Le héros de Fontenoy gagna-t-il cette bataille

galante? Qui le dira jamais? Le maréchal disait oui, madame Favart disait non; Favart disait comme les philosophes : « Que sais-je ? »

C'est toute une odyssee : madame Favart une autre Pénélope; Favart un autre Ulysse, qui a essuyé toutes les tempêtes avant de rentrer dans Ithaque.

* Voici comment écrivait le héros à celle dont il voulait faire son héroïne :

• Mademoiselle de Chantilly, je prends congé de vous; vous êtes une enchanteresse plus dangereuse que feu madame Armide. Tantôt en pierrot, tantôt travestie en Amour, et puis en simple bergère, vous faites si bien, que vous nous enchantez tous. Je me suis vu au moment de succomber aussi, moi dont l'art funeste effraye l'univers. Quel triomphe pour vous si vous aviez pu me soumettre à vos lois! Je vous rends grâces de n'avoir pas usé de tous vos avantages; vous ne l'entendez pas mal pour une jeune sorcière, avec votre houlette, qui n'est autre que la baguette dont fut frappé ce pauvre prince des Français que Renaud l'on nommait, je pense. Déjà je me suis vu entouré de fleurs et de fleurettes, équipage funeste pour tous les favoris de Mars. J'en frémis; et qu'aurait dit le roi de France et de Navarre si, au lieu du flambeau de sa vengeance, il m'avait trouvé une guirlande à la main ? •



L'ALPHABET DE L'OPÉRA

On ne veut pas ici publier le dictionnaire de l'Académie impériale de Musique, ni la langue des coulisses de l'Opéra. On veut tout simplement réunir par groupes quelques profils perdus.

Au théâtre les intermèdes viennent reposer de la grande pièce. Dans cette histoire des femmes de l'Opéra, les figurines apparaissent à côté des figures.

Nous égrènerons, comme un chapelet profane, les vingt-quatre lettres de l'alphabet, depuis les vingt-quatre violons de Lulli.

A. B. C.

MARIE ANTIER

En 1711, on vit venir dans la capitale la plus belle fille de la province. Marie Antier était son nom. La beauté de sa voix égalait presque la beauté de sa figure. Marie ne se contenta pas d'être belle, elle voulut chanter. « Comme si ce n'était pas assez d'être Vénus, on veut être une sirène. » Vénus Antier s'en alla demander des leçons à cette fameuse Marthe Le Rochois qui avait

élevé les opéras de Quinault à la hauteur des tragédies de Racine débitées par la Champmeslé.

Marthe Le Rochois résolut de faire de Marie Antier une Armide capable d'enlever tous les Renauds. Je ne sais si le vieux Lulli en tressaillit dans sa lyrique tombe, mais la belle et nouvelle Armide avait une voix admirable, une taille élevée et imposante, une physionomie fière et noble; tout ce qu'il faut pour être princesse, magicienne et divinité. C'était le beau temps des Armides !

Armide Antier épousa un Renaud qu'elle avait naturellement enchanté. A son mariage, en 1726, la reine de France, la femme de Louis XV le Bien-Aimé, qui aimait bien les beaux talents, gratifia Armide d'une tabatière enrichie de diamants, avec le portrait de Sa Majesté. Passe encore pour le portrait et les diamants : mais la tabatière ! Est-ce que les belles d'Opéra prisaient ? C'était beau genre.

Marie Antier éternua au théâtre pour la dernière fois en 1741. Les divinités la bénissent !

MADemoiselle AURORE

C'était l'Aurore aux doigts de rose, mais elle ouvrait les portes de la nuit. Elle chantait mal, mais on la regardait chanter, et comme elle était belle on disait qu'elle chantait bien. Ses doigts de rose étaient tachés d'encre : elle rimait à toute heure des vers philosophiques comme ceux-ci :

Ce monde est un sentier glissant
Où chacun tant soit peu chancelle;
Le sage aux sens rassis, l'étourdi sans cervelle,
De faux pas en faux pas, tous vont diversement.
Souvent même à plus d'un amant

Le pied glissa près de sa belle.

Nos auteurs sont les seuls, oui-dà!

Que nous ne parons pas de ces accidents-là;

Les aider à tomber est tout ce qu'on peut faire.

Les relèvera qui pourra;

Le public en fait son affaire.

Un jour, mademoiselle Aurore glissa sur les planches ; elle tomba si à propos qu'elle fut applaudie par tout un public enthousiaste. Cette chute fit dire au comte d'Artois que ce jour-là l'Aurore avait montré la nuit.

MARIE AUBRY

Marie Aubry avait deux rivales, la Hilaire et la Brigogne. C'était à qui chanterait le plus haut.

Le berger Pâris aurait fini par trouver trois pommes sur le mont Ida, pour leur en donner une à chacune. Mais il aurait eu quelquefois l'idée de leur jeter des pommes, comme on fait à la Gaité.

MADemoiselle ALLARD

C'est un poète qui parle :

Jamais nymphe des bois n'eut tant d'agilité!
Vénus, Vénus jamais n'eut tant de volupté!
Que tu mélanges bien, ô belle enchanteresse,
La force avec la grâce, et l'aisance et l'adresse!
Tu sais avec tant d'art entremêler tes pas,
Que l'œil ne peut les suivre et ne les confond pas!
Le papillon s'envole avec moins de vitesse,
Et pèse plus que toi sur les fleurs qu'il caresse.

Après cela, croirez-vous encore à l'histoire en vers ?

MADemoiselle Beauménard

Elle débuta à la foire Saint-Germain. Après la fermeture de ce théâtre comico-lyrique, elle passa aux Français, mais c'était aux Français de Versailles. Elle avait cependant de la beauté et du talent; en outre elle portait un nom déjà connu, le nom paternel de Beauménard, auteur de l'Opéra-Comique. Mais Beauménard n'était pas un prince, et sa fille ne fut pas une grande princesse. J'avertis mon lecteur que je n'ai pas

que des immortels dans mon dictionnaire ; il n'y a pas que des princesses à la cour : cela n'empêchera pas la Beauménard et bien d'autres d'y enir leur tabouret.

MADemoiselle BEAUMESNIL

« Mademoiselle Beaumesnil relève de couches ; elle avait déjà fait une fausse couche auparavant ; ainsi c'est une personne des plus formées pour son âge. Je crois que jamais actrice n'a débuté avec autant d'aisance. Si elle avait joué la comédie depuis plusieurs années, il ne lui serait pas possible d'avoir plus d'habitude du théâtre, ni de montrer plus d'intelligence. Elle a eu le plus grand succès. Si elle avait débuté dans un rôle moins mauvais, elle aurait tourné la tête à tout

Paris. Prévillè m'a assuré qu'à l'âge de sept ans cette fille jouait la comédie avec tout l'esprit et toute la finesse imaginables, et qu'elle aurait été la seule personne capable de remplacer mademoiselle Dangeville. En ce cas, je suis fâché que la Comédie-Française n'ait pas fait cette acquisition, car le caractère de la voix de mademoiselle Beaumesnil n'est pas agréable; et vu la nécessité et l'usage de crier à l'Opéra comme les possédés devant un crucifix, et le goût et la vocation que cette jeune actrice paraît avoir pour le plaisir, je ne lui donne pas dix-huit mois pour avoir perdu sa voix sans ressources. »

C'est Grimm qui constate ainsi que déjà il y a cent ans on criait fort à l'Opéra.

MADemoiselle BEAUPRÉ

C'était une Française belle comme une Française, qui chantait comme une Italienne. Elle élevait un canevas à la hauteur d'une comédie. Mademoiselle Beaupré était la plus jolie *Ninette à la cour* et la plus adroite servante maîtresse qui se soit jamais appelée *Zerbine*. Il y avait en elle presque une madame Favart et presque une Piccinelli. Aussi un soir qu'elle jouait *Ninette à la cour*, elle y resta jusqu'à la troisième aurore. On

disait déjà dans le public : — Où est Ninette? —
A la Cour.

Il y a eu trois Beaupré au théâtre, comme il y a eu trois Desbrosses et trois Maupin. Mais celle-ci est la Beaupré des Beaupré, comme la Maupin de Théophile Gautier est la Maupin des Maupin.

THÉRÈSE BIANCOLELLI

C'est dans ce charmant personnage de Lucile, par où avait triomphé mademoiselle de Mézières, que débuta et triompha Thérèse Biancolelli. Comme cette comédie s'appelait la *Surprise de la Haine*, on adressa tout de suite ce quatrain à la Biancolelli, qui était fort touchante, avec une taille superbe et une belle figure :

Par la surprise de la Haine,
En vain vous avez cru débiter en ce jour;
Non, non : pour qui vous voit débiter sur la scène,
C'est la surprise de l'Amour !

Je suis du parti de l'auteur, — sauf à refaire ses vers.

MADAME BELMONT

Les critiques du dix-huitième siècle n'avaient pas plus de peine à prouver le talent des actrices que leur beauté. Un seul mot et tout était dit. D'un seul mot on plaça madame Belmont au premier rang de la scène dramatique et du théâtre mondain : madame Belmont fut une des plus jolies femmes de son temps. Son caractère était aussi charmant que sa figure. Sa voix était un enchantement. Aussi aimait-elle à parler et à chanter.

« Donnez-moi la science à condition de ne pas la

montrer : je n'en veux pas, » disait Jean-Jacques Rousseau.

Madame Belmont naquit à Givet, dans la patrie même de Méhul. C'est en souvenir de son magistral compatriote que madame Belmont montra de royales manières. A huit ans, elle était engagée au Vaudeville pour jouer les rôles d'enfants dans les œuvres triviales et joviales de Piis et de Barré. Quand elle fut grande, elle épousa un acteur nommé Henri. Mais ce ne fut pas sans doute son plus grand triomphe. Là où elle eut le plus de succès, c'est dans *Fanchon la Vielleuse* qui s'est éternisée. Pièce et actrice enrichirent bien vite le théâtre naissant.

L'Opéra jalouosa le théâtre et voulut posséder l'actrice. Madame Belmont jouait alternativement au Vaudeville et à l'Opéra. Elle avait deux succès et deux appointements.

La province la demanda à grands cris. Fanchon était bonne fille : elle alla à Lyon et à Bordeaux. Mais Paris, qui est le maître toujours et toujours

le tyran, la rappela pour l'Opéra-Comique, où elle consacra définitivement son talent hors ligne. Alors aucune glorification ne lui manqua. Le peintre Cœuré fit son portrait, que Prudhon grava. Enfin cette Fanchon la Vielleuse et cette Françoise de Foix qu'avaient peinte Cœuré et Prudhon, cette belle compatriote de Méhul, fut l'amie intime à la vie et à la mort de cet autre Méhul léger qu'on appelait Dalayrac.

MADemoisELLE DE LA BARRE

Elle représentait toujours Vénus et Junon. Ces rôles étaient assez beaux pour n'en vouloir point d'autre ; mais mademoiselle de La Barre cumulait toutes les vertus théologiques du théâtre. Et l'Opéra était très-vertueux au dix-huitième siècle !

Mademoiselle de la Barre joua tant de rôles dans la vie comme au théâtre, qu'elle ne reconnaissait plus le vrai théâtre. Un jour qu'elle ne trouvait rien à dire à son amant, elle s'écria : — Où est donc le souffleur ?

LA CARTON

Elle braillait, elle n'a jamais chanté, mais elle gagnait les oreilles par les choses les plus douces. « C'était une fille, mais de bonne compagnie pour les hommes, distinguée par son esprit et par ses saillies. Elle comptait l'illustre comte de Saxe parmi ses conquêtes. Elle le suivit au fameux camp de Muhlberg, en Saxe, en 1730, où elle eut la gloire de souper avec les deux rois, Auguste II de Pologne et Frédéric-Guillaume de Prusse, et

les princes leurs fils et leurs successeurs au trône, dont l'un a un peu fait parler de lui depuis. Après cette brillante aventure, Carton n'en revint pas moins en France brailler sur le théâtre de l'Opéra comme auparavant. Elle s'est retirée du théâtre et du monde presque en même temps que Camargo. Elle a été remplacée, au département des bons mots, par l'illustre Sophie Arnould. »

C'est Grimm qui parle. Et Grimm avait ouï l'une et l'autre.

MADemoiselle Cléophile

Ce fut la dernière folie de La Harpe : l'avant-dernière, diront les incrédules en le voyant passer à la religion : j'oubliais la folie révolutionnaire.

Cléophile fut une des plus agréables sultanes du sérail. « Une maladie trop cruelle, dit la chronique, l'ayant réduite dans un état aussi déplorable que celui où se trouva la jolie servante de l'auguste Conégonde, grâce au cordelier son confesseur, elle fut obligée de renoncer au théâtre. Échappée enfin au plus affreux fléau du meilleur

des mondes, on ne saurait douter des charmes qui lui restent, en voyant M. de La Harpe s'enchaîner si publiquement à son char. Il en est épris comme pourrait l'être un jeune homme de quinze ans, et s'affiche partout avec elle aux promenades, à la Redoute, au spectacle, à l'Académie même, au grand scandale des lettres, de la philosophie, et surtout de tant d'honnêtes bourgeoises qui se croyaient jusqu'ici de véritables Aspasies en honorant ce grand homme de leurs bontés. Quelle humiliation en effet pour ces bonnes dames, d'apprendre que l'ingrat, en aimant une petite danseuse sans principes, sans métaphysique ni dans la tête ni dans le cœur, les oublie si parfaitement, qu'il croit n'avoir jamais aimé! Eh! Mesdames, ne l'avait-il pas dit lui-même dans son *Molière à la nouvelle salle?*

Après les goûts usés viennent les fantaisies;
On cherche les Laïs après les Aspasies;
Et de la nouveauté l'invincible désir
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir.

Mais voici la romance du *Saule* de La Harpe :

Cléophile, que j'encense,
C'est un prodige nouveau ;
Les Grâces, à sa naissance,
Entourèrent son berceau.
L'Amour dit : « Je suis tranquille,
Rien ne peut plus m'alarmer :
Quand ils verront Cléophile,
Ils voudront encor aimer. »

Quelle grâce enchanteresse
Dans ses traits, dans son esprit
Elle charme, elle intéresse,
Elle attache, elle ravit.
Le cœur le plus indocile
Contre elle ose en vain s'armer ;
Un regard de Cléophile
Est un ordre de l'aimer.

Quoique Amour m'ait dans ses chaînes
Engagé plus d'une fois ;
Quoique Amour, malgré ses peines,
M'ait fait adorer ses lois,
Par une erreur trop facile
Dans un cœur bien enflammé,
Je crois près de Cléophile
N'avoir pas encore aimé.

Je veux, à ses lois fidèle,
Ne chanter que mon ardeur.

Dieu! que ma muse n'est-elle
Aussi tendre que mon cœur!
Or, jugez s'il est habile,
L'enfant maître des humains :
Vous voyez dans Cléophile
Le chef-d'œuvre de ses mains.

Je conseille ce joli morceau aux imprimeurs du
Cours de littérature.

LA CHANTERIE

Une des grappes dorées des espaliers de l'Opéra. Il se présenta beaucoup de vendangeurs. Le vin fut-il bon ? L'ivresse ne dura pas. Selon le journal de la police écrit pour Louis XV, quoique la Chanterie ne fût pas des plus belles, les hommes avec elle étaient toujours dupés et toujours amoureux. Est-ce parce qu'elle dansait bien ? Je ne le crois pas.

La Chanterie posa dans l'atelier de Boucher pour les vierges.

On connaît les vierges de Boucher.

MADemoISELLE CÉCILE

Selon un prophète : « Mademoiselle Cécile, d'une figure charmante, de la taille la plus noble et la plus svelte, ayant à peine quinze ans accomplis, semble destinée par la nature à remporter le prix de son art. Il paraît impossible de réunir à cet âge plus de grâce et de précision, des développements plus heureux et plus faciles, une exécution plus riche et plus brillante. On dirait, au moins jusqu'à présent, qu'il ne tient qu'à elle d'exceller dans le genre de mademoiselle Heynel ou dans celui de mademoiselle Guimard ; de les

réunir l'un et l'autre, où d'y briller tour à tour. On a remis pour son début l'acte de *la Danse*, où la chanteuse chante et danse. Il n'y a point d'allusion flatteuse dans le rôle qu'elle y joue que le parterre n'ait saisie et applaudie avec transport. »

Le prophète s'est trompé. Mademoiselle Cécile, qui chantait et qui dansait, fit une chute et perdit sa voix.

CIFOLELLI ET CATINON

Il y avait déjà deux comédiennes pleines de grâce au Théâtre-Italien : on appela la Cifoelli la quatrième Grâce. A cette époque-là, on ne prodiguait pas encore le mot de dixième muse ou de huitième merveille.

Catinon était une enfant de bonne famille qui voulait jouer toutes les comédies. Elle joua si bien les Angélique et les Silvia, que la louange usa pour elle tous ses madrigaux et tous ses concetti. En effet, la poésie avait beaucoup à faire avec Catinon : cette Angélique déclamait d'un

ton superbe; cette Silvia dansait à un degré supérieur.

Et Catinon composait elle-même ses ballets et ses pirouettes!

Aujourd'hui les temps sont-ils moins prodigues de Catinons?

LES DEUX COLOMBE

Le rossignol, qui en Orient n'aime que la rose, aurait adoré la première et la deuxième Colombe du Théâtre-Italien. Gul eût vu Bulbul infidèle !

Colombe I^{re} était une *amoureuse*, cela va sans dire. Colombe II en était une aussi, mais plus ingénue. Elles étaient bien sœurs par le sang et par le gosier. Leur nid commun était la Comédie-Italienne, où tout était amour, mélodie et beauté.

De Colombe l'ainée on vanta les talents mûrs. De Colombe la jeune on admira les talents précoces. Ce fut une ravissante pastorale d'un quart de

siècle. Elles jouaient à tour de rôle, elles roucoulaient à tour de colombe. La cage n'était jamais sans amour ou sans musique.

Grimm est enthousiaste de Colombe I^{re} : « Elle n'a d'autre défaut que trop de noblesse et trop de beauté pour le caractère des rôles de l'Opéra-Comique; son port, sa démarche, son maintien sont ceux d'une reine, d'une princesse, plutôt que ceux d'une Sophie, d'une Rose, d'une Colette. Son regard, plutôt auguste, noble et tendre, ses grands yeux, les plus beaux du monde, sembleraient l'appeler à la tragédie. Son jeu est tant soit peu maniéré, mais de cette manière qui plaît encore lors même qu'on la condamne, et que de bons conseils pourront aisément corriger. Elle a une voix charmante et un goût de chant excellent, plein de cette grâce, de cette douceur, de cette facilité qu'on n'a jamais su sentir en France. »

Colombe II n'obtint pas les maudrigaux de Grimm, mais la terre n'en tourna pas moins pour elle dans le bleu des nues!

MADemoISELLE CAMILLE

M. de Florian, capitaine de dragons, avait établi son camp — je me trompe, sa bergerie — dans les coulisses du Théâtre-Italien. Son Estelle c'était mademoiselle Colombe, sa Galathée mademoiselle Camille.

Vous demandez ce que c'est que Camille,
C'est un lutin sous les traits de l'Amour.

Et plus loin « elle fait tourner toutes les têtes
en gardant la sienne. »

Quand mademoiselle Colombe lui demande un quatrain, il ne l'écrit qu'avec une plume arrachée à ses ailes.

Et autres florianeries d'un soldat qui se pourrait pour aller se battre.

Les siècles héroïques et galants prodiguent les épithètes. Jacona-Antonia Véronèse fut surnommée la *Célèbre Camille*.

Camille était une Vénitienne qui portait très-artistiquement le beau nom de Véronèse. Cependant son père, Carlo Véronèse, n'était qu'un Pantalón. Il lui apprit le commencement de l'art, comme s'il eût été un Mario ou un Lelio.

Camille débuta dans *Coraline esprit follet*. Le véritable feu dramatique la tenait suspendue. Aussi elle commença par danser. Quand elle fut assez applaudie dans les ballets, son père vint lui dire : « Eh bien, chantez maintenant. »

Alors Camille, qui savait déjà danser comme une Camargo, chanta comme une Baletti et joua les comédies de Goldoni comme ma-

demoiselle Dangeville jouait les comédies de Voltaire.

Comédienne et danseuse dans les *Tableaux* de Panard, le chansonnier lui fit des madrigaux qui étaient eux-mêmes des tableaux.

On a compté qu'un volume suffirait à peine pour recueillir les vers qu'elle reçut de tous les poètes du temps. Si les vers n'étaient pas de premier choix, l'actrice au moins était de premier ordre. Elle méritait toutes les *guirlandes de Julie*.

Goldoni la vit pleurer véritablement dans ses pièces, et elle fit pleurer véritablement Goldoni en pleine loge de la Comédie-Italienne. Son geste ne partait pas de l'étude du miroir; c'était une âme qui s'avancait et parlait. Elle était belle, elle était sensible, elle avait le don de la nature, et c'est le cœur seul qui donne ce don-là.

Voici l'oraison funèbre de la célèbre Camille Véronèse : « Le Théâtre-Italien vient de perdre Colombine : elle était fille de Pantalon et sœur de

Coraline. Camille, enfant du théâtre, y dansa dès sa première enfance; elle succéda ensuite à sa sœur dans l'emploi de soubrette. Le public croyait avoir fait une grande perte par la retraite de Coraline; mais Coraline avait de beaux yeux, une belle peau, une belle gorge; mais en qualité d'actrice, un babil insipide. Vous savez que dans les pièces italiennes il s'agit d'improviser, et qu'un rôle vaut à proportion de l'esprit de l'acteur qui le joue. Camille n'était pas fort éloquent; elle savait assez mal la langue italienne : née à Paris, elle s'était accoutumée à parler français avec des mots italiens, c'est-à-dire à conserver les tournures françaises et à les transporter mot pour mot dans l'italien; quelquefois elle italianisait même les mots purement français qu'elle était en usage d'employer dans la vie amoureuse; mais elle avait une grande chaleur, et elle entraînait en dépit de ses mauvais discours; elle était d'ailleurs un des plus grands pantomimes qu'il y eût eu sur aucun théâtre.

Tout se peignait sur son visage et dans ses gestes, et cette sorte d'expression, elle l'avait souvent sublime. »

Pourquoi le Bossuet des coulisses n'ajouta-t-il pas :

« Elle est morte pour avoir trop vécu, elle qui n'avait que vingt-huit ans ! »

Ci-gît une fille qui fut belle, qui dansa et qui chanta !

LA BALETTI

Elle était du pays de Mozart, mais on ne parlait pas encore de Mozart en France. Elle était venue chanter en italien sur la meilleure scène lyrique de Paris, le Théâtre de Monsieur. C'était la grande cantatrice des Bouffons.

Voix délicate, cordes aiguës, « beaucoup d'adresse dans les passages, beaucoup d'intérêt dans la cantabilité, » ainsi que s'exprimaient savamment les amateurs de 1789. Son style était large, comme disent les peintres; mais les gens du parterre ajoutaient que son jeu n'était pas très-

animé. La musique italienne n'en était qu'à Piccini, quand la musique française en était déjà à Gluck, car Gluck est un Français, et un grand Français.

Enfin Malibran vint!

On ne voulait pas en rester à Rameau, pas plus que Rameau n'avait voulu en rester à Lulli. On venait de se disputer fanatiquement entre piccinistes et gluckistes, et déjà l'on cherchait plus loin que Piccini et que Gluck.

En attendant, l'Académie royale de Musique donnait du Gluck, le Théâtre de Monsieur donnait du Piccini.

Le même soir que la Baletti chanta dans la première représentation de la *Buona Figliula* du signor Piccini, on chanta exprès l'*Iphigénie* de Gluck.

On triompha des deux côtés.

CHAMEROY

La Chameroy était l'enfant gâté de la Révolution : elle jouait l'Amour à l'Opéra.

On l'appelait bien plus l'Amour que Chameroy.

Son triomphe fut dans le *Telémaque* de Gardel. Ce qui est édifiant, c'est que Gardel a suivi dans son ballet Fénelon dans son poëme. Ah ! les beaux instituteurs de filles que Fénelon et Gardel !

Mais l'Amour en remontrait encore à Télémaque et Gardel, je n'ose pas dire à Fénelon.

CARLINE

Son nom indique assez qu'elle était du Théâtre-Italien. Je la vois avec la Dugazon, la Saint-Aubin et les deux Renaud, Rose et Sophie. Les hommes sont Michu; Chenard, Trial. Elle avait le jeu très-fin et très-original; la critique de 1790 dit qu'elle « rend piquants tous les rôles dont elle se charge. »

Le temps des Carlines s'en allait. Carline s'appellera bientôt Caroline.

Adieu Carline, mais quand reviendras-tu?

LA CHATEAUFORT

Le Palais-Royal, qui a vu naître la Révolution sur le tabouret de Camille Desmoulins, qui vit mourir la Révolution dans la cravate des incroyables de Fréron, avait un Cirque musical où l'on allait entendre tous les jours le concert, le grand concert, dont la grande cantatrice était mademoiselle Châteaufort.

On n'y donnait que du Cimarosa, du Pergolèse, Haydn, du du Gluck, du Méhul, du Grétry, du Paësiello.

C'est comme une première épreuve des con-

certs des Champs-Élysées, où se retrouvait la compagnie qui pouvait vivre encore à Paris. Il ne manquerait au concert des Champs-Élysées de 1866, pour ressembler au Cirque du Palais-Royal de 1792, qu'une Châteaufort, une Ballassé, une Rosine. On finissait le concert par un bal dont Viotti et Rode étaient comme le Strauss et le Musard.

LES QUATRE C

Angélique Catin était une amoureuse de la foire Saint-Laurent. Mais elle ne mettait pas son cœur au marché. Elle méconnut ce beau proverbe : — On n'est jamais heureux — qu'à deux.

Elle ne voulut pas changer de nom. — Je parle du second. — Elle faillit le faire canoniser.

Les grandes danseuses étaient rares à la Comédie-Italienne. Mademoiselle Chouchoux aurait mérité d'être une des premières à l'Opéra.

Un an après la mort de cette fille, on demandait à Marivaux à quoi il pensait : « Je crois voir encore tourner mademoiselle Chouchoux. »

FLEUR-D'ÉPINE

C'était en 1773, au mois de mai. La marquise de Penhoër donnait une fête nocturne dans son hôtel ou plutôt dans son jardin de la rue Saint-Dominique. Le marquis revenait de La Rochelle, où il avait laissé son régiment ; elle voulait, disait-elle tout haut, saluer par une joie bruyante le retour de son cher mari. Mais la vérité, c'est qu'elle espérait que, dans le trouble de la fête, elle retrouverait un quart d'heure de liberté pour

revoir le « chevalier » tout à loisir : or le chevalier, c'était La Clos, lieutenant d'artillerie connu à l'armée par ses duels, connu dans les lettres par quelques vers lestement tournés, comme *l'Épître à Margot*, qui avait offensé la cour dans la personne de S. A. R. madame du Barry. .

Comment La Clos avait-il vaincu madame de Penhoër ? sans doute parce qu'elle était fille d'Ève comme toutes les femmes. Il y avait d'ailleurs une pomme là dedans. Voyez cet impromptu à madame de Penhoër, cité par Grimm. La Clos offrait, dans un bal, une pomme d'api à la marquise. « Je ne la recevrai qu'avec des vers, » lui dit-elle, car elle le savait poète. Il improvisa ce quatrain :

Comme Vénus, vous êtes belle ;
Comme Pâris, je suis berger ;
Comme lui, je viens de juger :
Voulez-vous me traiter comme elle ?

Cependant la marquise de Penhoër, assise tristement au coin du feu, attendait les convives du

souper. Elle était triste et soucieuse comme une femme qui a aimé, qui aime, ou qui va aimer. Adorable tristesse, qui est en même temps le plus doux et le plus amer parfum de la vie.

Un grand laquais vint la distraire de sa rêverie en lui annonçant la comtesse de Lubersac. Les deux amies s'embrassèrent avec effusion sans songer à ce qu'elles faisaient.

— Je suis bien triste ! dit la comtesse en respirant des sels.

— Qu'avez-vous donc, ma toute belle ? — trop belle, — comme dit M. de Caylus.

— Je n'ai rien ; mon cœur est si bouleversé, que je ne le comprends plus.

— Ce pauvre cœur, qui donc l'a maltraité ainsi ?

— Eh ! mon Dieu, pourquoi vous le dire ? ne l'avez-vous pas deviné ? j'aime le chevalier de La Clos.

— Le chevalier de La Clos ! dit la marquise de Penhoër toute pâle et tout émue.

Elle éclata de rire pour cacher son trouble.

— Est-ce qu'on aime le chevalier de La Clos ?
il est charmant, il est adorable, si vous voulez,
mais peut-il inspirer une passion sérieuse ?

— Sérieuse ! est-ce que toutes nos passions,
bonnes ou mauvaises, ne sont pas sérieuses ? Ah !
marquise, je suis bien punie de l'aimer !

La marquise respira, un éclair de joie passa
dans ses yeux.

— Il ne vous aime donc pas ? demanda-t-elle à
son amie avec anxiété.

— Que sais-je ? hier il était à mes pieds me
jurant une passion éternelle ; mais le soir,
en sortant de la Comédie-Italienne, comme
j'allais monter dans mon carrosse, il passa
gaiement devant moi, ayant à son bras cette
petite folle de théâtre qu'on surnomme Fleur-
d'Épine.

— Qui va venir ce soir.

— Elle va venir ?

— Oui, vous savez qu'elle chante comme un

ange; le marquis est fou de musique italienne. Nous avons ce soir, avant souper, un concert, à mon grand désespoir, du reste, car je ne suis pas du tout en train de chanter.

— M. de La Clos m'a dit qu'il viendrait.

— Je l'attends. Je vous avoue que je suis très-curieuse d'étudier sa figure en face de vous, ma chère comtesse, pendant que Fleur-d'Épine chantera.

Une demi-heure après on annonça mademoiselle Juliette, surnommée Fleur-d'Épine, depuis qu'elle avait joué dans l'opéra de Voisenon qui porte ce titre. Elle était accompagnée de deux ou trois comédiennes plus célèbres, mais moins jolies.

La marquise de Penhoër appela Fleur-d'Épine, espérant la faire jaser, sans se compromettre, sur les amours de la coulisse.

— Ce n'est pas là, lui dit-elle, des passions sérieuses, pas plus sérieuses dans la coulisse qu sur la scène. C'est encore de la comédie.

— Croyez-le, madame, dit Fleur-d'Épine, la femme est toujours femme : celle qui montre du cœur sur le théâtre, c'est qu'elle en a ; et celle qui montre du cœur est celle qui a aimé, c'est celle qui aime ; car l'amour n'est-il pas toute la vie des femmes, qu'elles soient sur le théâtre de la Comédie-Italienne ou qu'elles soient sur le théâtre du monde ?

La plupart des amis du marquis se promenaient dans le jardin. La Clos survint alors avec les plus attardés. La marquise, jugeant qu'il lui restait quelques minutes de liberté avant le concert, passa dans son boudoir et fit demander La Clos. Le lieutenant d'artillerie accourut avec empressement ; il saisit la main de la marquise, l'éleva galamment à ses lèvres et dit avec beaucoup de laisser-aller :

— Comme je vous aime !

Elle retira violemment sa main ; peu s'en fallut que, dans le mouvement, La Clos ne reçût un soufflet ; cependant elle se contenta, sourit avec

grâce et leva sur lui un regard d'une tendresse inexprimable.

— Vous m'aimez ?

— Ne le voyez-vous donc pas quand je vous parle ? Ah ! si vous pouviez suivre toutes les idées qui partent de mon cœur !

— Je ne veux pas douter de vos sentiments, j'y veux croire toujours ; vous n'aimez que moi, moi seule !

— Oui, je n'aime que vous, je n'ai aimé que vous !

— Et vous n'aimerez que moi ?

— C'est un serment inutile.

La marquise sonna.

— Que voulez-vous ? demanda La Clos qui avait ressaisi la main rebelle.

— Rien : des ordres à donner.

Un valet de chambre entra, la marquise alla vers lui.

— Attendez-moi, dit-elle à La Clos qui voulait la suivre, je reviens à vous.

Le valet de chambre s'éloigna bientôt. La marquise retourna s'asseoir sur le sofa.

— C'est étrange, dit-elle au lieutenant d'artillerie, comme le cœur cherche toujours l'inquiétude ! Savez-vous ce que j'ai fait depuis ce matin ? j'ai douté de votre amour ! De quoi ne doutons-nous pas aujourd'hui, aujourd'hui que le monde est peuplé d'athées !

— Mais vous n'êtes pas aveugle, vous. Vous ne doutez pas de Dieu en voyant le ciel ; vous ne doutez pas de mon cœur quand je vous parle. Où trouverais-je une femme aussi belle et aussi charmante ? Est-il ici-bas une seule créature digne de vous détrôner ?

A cet instant, la comtesse de Lubersac entra dans le boudoir. La Clos se leva le plus naturellement du monde pour la saluer.

— Si vous étiez entrée un instant plus tôt, ma chère comtesse, dit madame de Penhoër, vous auriez entendu M. de La Clos qui me disait que pas une femme sur la terre n'était digne de me

détrôner; cela veut dire qu'il m'aime plus que toutes les femmes.

La comtesse pâlit et regarda La Clos d'un œil foudroyant.

— Pas une seule? dit-elle d'une voix étouffée; M. de La Clos m'en disait autant hier.

La Clos n'était pas homme à perdre la tête en si grave occurrence; il regarda tour à tour la marquise et la comtesse avec son plus amoureux sourire.

— Eh bien, dit madame de Penhoër, qu'avez-vous à répondre? Vous voilà confondu dans votre indignité. En vérité, il semblerait que nous sommes des filles d'Opéra?

— Vous êtes des louchesses, et j'ai parlé selon mon cœur. Permettez-moi de m'expliquer.

— Cette explication doit être trop originale pour que nous nous refusions le plaisir de l'entendre.

— Il y a en moi deux hommes, celui d'hier et celui d'aujourd'hui. Tous les deux sont sincères.

Je vous aime, marquise, parce que vous êtes belle et charmante; je vous aime, comtesse, parce que vous êtes jolie et délicate, de part et d'autre, c'est un culte sacré; je me ferais tuer pour l'une, je voudrais mourir pour l'autre. Dieu ne s'est pas contenté de nous donner une âme, il nous a donné un cœur: je vous aime de toute mon âme, comtesse; marquise, je vous aime de tout mon cœur.

— Quoi! s'écria madame de Penhoër en frappant du pied, vous osez nous parler ainsi, le front levé et le sourire aux lèvres! Dieu merci, nous n'aurons pas la simplicité de vous croire. Allez courir les aventures dans un monde plus accessible.

— Ne me condamnez pas sans m'entendre. Je ne suis pas de ceux qui parquent l'amour dans un pré, avec un pieu et un licou; l'amour est un aigle qui dévore l'espace; croyez-le bien, celui-là n'aime pas, celui-là n'a jamais aimé qui se contente d'une seule maîtresse; c'est un cœur sans

force et sans feu. Le véritable amant, Richelieu l'a prouvé, est celui qui va de l'orage à la tempête, de la comtesse de Lubersac à la marquise de Penhoër, de la grâce naïve à la coquetterie raffinée, de la beauté qui séduit à la beauté qui enchante.

— Ainsi, dit la comtesse de Lubersac, M. le chevalier de La Clos se contente d'aimer deux femmes à la fois ! c'est peu, en vérité.

— Par exemple, dit-il en saisissant avec son impertinence accoutumée la main des deux femmes, je ne comprendrais pas qu'on pût en aimer trois, car c'est assez de deux pour réunir tous les trésors de la création.

La marquise sonna violemment. Le valet de chambre ouvrit la porte et annonça Fleur-d'Épine, suivant en cela les ordres de sa maîtresse.

— C'est une comédie, murmura La Clos en se mordant les lèvres ; mais je ne veux pas être battu,

Fleur-d'Épine, toute surprise, s'était approchée de lui.

— Comtesse, marquise, dit-il en s'inclinant, je vois qu'il faut vous dire adieu ; aussi bien, continua-t-il d'un air victorieux, on m'attend ce soir à souper.

— C'est moi, lui dit tout bas la comédienne.

— Vous vous trompez d'un jour, Fleur-d'Épine. Il y a dans les salons une jolie créature qui m'attend pour partir.

La Clos fit signe à Fleur-d'Épine de s'éloigner. Après quoi il s'inclina avec une grâce exquise devant mesdames de Penhoër et de Lubersac.

— Adieu donc, marquise, et vous, comtesse. Conquérir est notre destin, il faut le suivre ; peut-être, au bout de la carrière, nous rencontrerons-nous encore ; car vous me suivrez d'un pas égal ; séparons-nous donc, pour le bonheur du monde ; prêchons la foi chacun de notre côté ; il me semble que dans cette mission d'amour vous ferez plus de prosélytes que moi. Je connais votre ferveur,

et si Dieu nous juge sur nos œuvres, vous serez un jour les patronnes de quelque grande ville, tandis que feu votre ami sera tout au plus un saint de village.

Une demi-heure après, pendant le concert, on entendit partir un carrosse.

— Quelle idée de s'en aller si tôt! dit le financier Framyn de Villiers.

C'était un ami de M. de Penhoër, parce qu'il lui servait tous les ans, à titre de prêt, vingt à trente mille livres, dont le marquis payait rigoureusement les intérêts.

Or le carrosse qui venait de partir était le sien. Un des laquais vint lui dire que sa femme, n'ayant pu résister à une violente migraine, retournait à l'hôtel et qu'elle lui renverrait la voiture au plus tôt.

Au même instant, à deux pas du fermier général, la marquise de Penhoër disait à la comtesse de Lubersac :

— Eh bien, vous voyez qu'il parlait sérieuse-

ment; ainsi, ni vous, ni moi, ni Fleur-d'Épine! Nous sommes vaincues avec outrage, car c'est par une bourgeoise; si c'était une comédienne, passe encore! Voyez-vous la figure épanouie du brave homme de financier? Cela ne vous console-t-il pas?

Fleur-d'Épine murmurait alors devant le clavier :

— Comme je suis heureuse que La Clos ne m'ait pas attendue ce soir, comme il l'avait dit! J'aime mieux La Clos amoureux avec ses dettes que cent louis avec un financier; mais j'aime mieux deux cents louis avec un financier que La Clos amoureux.

C'est tout ce que je sais de Fleur-d'Épine. Comment son ami Voisenon, qui l'a confessée « aux matines de Cythère », n'a-t-il pas écrit une page sur elle dans ses chiffons littéraires?

Mais le portrait de Fleur-d'Épine, par Péronneau, est là qui me parle par la plus jolie bouche de toutes les belles folies de cette comédienne

oubliée. Fleur-d'Épine me confesse ainsi qu'elle a aimé une fois, qu'elle a été aimée cent fois, qu'elle a tyrannisé tous les cœurs pour se venger de son premier amant. O les liaisons dangereuses ! dirait La Clos.

Ce portrait est une merveille d'éclat et de fraîcheur, — des fraises fondues dans du lait, des pêches mûrissantes, des lis et des roses, — ou plutôt, comme dit le poète antique : « Une goutte du sang de Diane sur la neige des montagnes. » Jamais le pastel n'a répandu plus de charme féminin, plus de grâce féline, plus de volupté pénétrante.



LA FEMME ET LA FILLE

DE VADÉ

I

Crayonnons en quelques traits le Corneille des halles, le Molière du tréteau, cette physionomie rubiconde qui nous apparaît dans la galerie des poètes de quatrième ordre, tout épanouie d'un rire de carnaval. Saluons la gaieté, quel que soit son masque : les méchants ne rient pas. Il y a toujours eu en France un refuge pour la gaieté ;

avant de jouer la comédie, elle chantait : Vadé la cultiva tout à la fois au théâtre et au cabaret, dans l'opéra comique et dans la chanson à boire. Au xvii^e siècle, la chanson bravait tout en riant ; elle allait, abeille imprudente, bourdonner partout jusqu'à l'oreille de Mazarin. Molière venu, la gaieté prit avec lui de gré à gré toutes les métamorphoses de la scène. Molière mort, la gaieté s'en alla, sans porter le deuil, épouser de la main gauche Regnard, Lesage et Dancourt. Plus tard elle s'acoquina à Vadé, qui l'installa à la Halle et à la Rapée.

En 1747, dans les fêtes du carnaval, madame la comtesse de Château-Renaud voulut célébrer le retour du comte de Caylus son ami, son cousin, d'autres disaient son amant, par un bal masqué des plus magnifiques. Comme le comte de Caylus recherchait la société des artistes et des gens de lettres, madame de Château-Renaud avait convié à ce bal Duclos, Boucher, Gentil-Bernard, Vanloo, Piron, Moncrif, La Tour, enfin tous les charmants

esprits qui daignaient courir le monde. Dès le début la fête fut brillante; on pouvait se croire à la cour, au bruit de ces équipages dorés, à la vue de ces fastueux déguisements, presque tous venus des contrées orientales. La maîtresse de la maison étant jolie, toutes les femmes étaient jolies.

Vers minuit, à l'heure où la danse devient plus animée, il se fit une révolution subite à la porte du grand salon; la danse fut suspendue; les femmes, un peu plus curieuses que les hommes, même quand elles dansent, se précipitèrent du côté du bruit. Or, voici ce qui se passait. Une poissarde de belle taille et de belle venue, très-vive, très-alerte, très-gaillarde, vêtue avec une certaine recherche, c'est-à-dire avec tout l'éclat des femmes de la halle (il y a cent ans), avait traversé les antichambres, malgré la défense de tous les valets qui s'étaient mis à sa poursuite. Mais il fallait voir comme elle les rudoyait avec une verve bruyante. Un coup de pied par-ci, un coup de poing par-là. Mais il fallait surtout l'en-

tendre ! Les quolibets les plus hasardés étonnaient jusqu'aux graves portraits de famille relégués dans une galerie servant d'antichambre les jours de fête ; ces dignes ancêtres semblaient s'indigner qu'un pareil ton pénétrât dans un pareil lieu.

Cependant le comte de Caylus, envoyé par madame de Château-Renaud, se trouva à la rencontre de notre poissarde.

— Ah ! vous voilà, dit-elle d'une voix enrouée et traînante, tout en imitant par ses gestes mademoiselle de Camargo dans quelque gargouillade, j'en suis ben aise, et, pour afin que vous ne trouviez pas ça mauvais, je veux danser avec vous trois menuets sans compter le passe-pied, en payant, bien entendu, dont je ne regrette pas la dépense, parce que ce n'est pas suivant ce que vous valez.

— Le compliment n'est pas mal tourné, dit le comte de Caylus, tout en se demandant s'il devait répondre sur le même ton ; mais il craignit de

s'embourber sous les piliers des halles : il aimait mieux y suivre d'un œil curieux son interlocutrice dans toutes ses pittoresques évolutions.

— Madame, avec qui vais-je avoir l'honneur de danser un menuet ? demanda-t-il en s'inclinant avec une exquise politesse.

Tous les spectateurs applaudirent au contraste.

— Mon beau menuet, qui n'êtes pas de la nouvelle saison, je suis la demoiselle Rabavin, à la veille d'épouser mon ami La Tulipe ; mais, sapergné, le chien me le payera : il est allé à la Courtille sans moi pour chanter ses cantiques à boire. Demain, dès l'aurore aux doigts de rose, je lui détacherai galamment un coup de poing sur la moustache : c'est de cette main-là que j'écris mes phrases. Y en a plus d'un, à la Courtille comme au Gros-Caillou, qui porte sur sa chienne de face une pataraffe de ma façon, le tout pour leur apprendre que Margot Rabavin vous a une vertu des plus revêches. Dame ! C'est qu'on n'a jamais mis sa cornette de travers. Nous ferons notre

salut tout comme vous autres, mes belles princesses, qu'avez des confesseurs jour et nuit. Sachez que nous allons entendre les vêpres aux Porcherons, où y a des commis qui viennent nous reluquer en cadenettes et en habits verts. Mais j'ons donné notre cœur à la Tulipe.

— Alors, madame, pourquoi venez-vous ici ? car on peut dire que c'est le palais de la séduction.

— Le bon Dieu, qu'est malin, a permis aux femmes de faire damner un peu les hommes : je me suis endimanchée et me v'là, faisant la huppée : on a de quoi, on s'en moque. Puisque le compère La Tulipe est sans moi le verre à la main, soyons sans lui le cœur sur la main. A moi les hommes d'épée et les hommes de robe ! après le menuet nous boirons chopine ensemble pour faire passer le gueuleton, tout comme à la guinguette, morgué !

Le comte de Caylus offrit très-galamment son poing à mademoiselle Margot Rabavin. Il se fit

une haie sur leur passage ; tout le monde admirait avec surprise les grâces robustes de la nouvelle venue. Les violons , soudainement interrompus quelques minutes auparavant, reprirent toute leur gaieté vibrante. Le comte de Caylus et Margot Rabavin, après avoir balancé leurs bras dans l'harmonie de la musique, avec une grâce touchante, commencèrent le menuet avec beaucoup d'entrain, mais avec beaucoup de gravité.

Les bons physionomistes n'avaient pas été si longtemps sans s'apercevoir que, sous le déguisement de Margot Rabavin, un homme s'était caché. Mais quel était-il, celui qui possédait si bien la désinvolture des halles et l'éloquence des carrefours ? On s'épuisait en conjectures : ce ne pouvait être qu'un des habitués de l'hôtel ; car un étranger eût-il osé se risquer ainsi dans une pareille tenue ?

— Ce qu'il y a de singulier, dit madame de Château-Renaud, c'est que je ne reconnais pas

cette figure-là. Puisque Moncrif est là-bas, ce n'est pas lui.

Se tournant vers Carle Vanloo, qui, un des premiers en France, avait transporté dans quelques salons choisis la gaieté un peu sans façon de l'atelier :

— Monsieur Vanloo, êtes-vous bien sûr que ce n'est pas vous ?

— Ma foi, madame, dit le peintre en souriant, je n'en réponds pas.

Moncrif s'était approché de la comtesse :

— Quoi ! madame, lui dit-il d'un air de doute, vous ne reconnaissez pas cet animal de Vadé ? — Vadé ! — Vadé ! — Vadé !

— Ce nom courut comme un trait par tous les salons. Jean Vadé avait alors vingt-sept ans. Il commençait à devenir célèbre pour ses bouquets à Margot, comme l'abbé de Bernis l'était pour ses bouquets à Chloris. Né à Ham (1720), mais venu de bonne heure à Paris, il avait étudié la poésie pittoresque des halles étant encore écolier. C'é-

tait un assez mauvais garnement, doué d'un certain esprit naturel. Ennemi des livres et des maîtres, il ne voulut jamais rien apprendre. Il habitait avec sa famille au voisinage des halles. Comme Callot dans son enfance, qui suivait avec entraînement les troupes de bohémiens; comme Téniers, qui, en revenant de l'école, se complaisait au spectacle des ivrognes; comme Watteau, qui demeurait des heures entières penché à une lucarne pour voir dans la rue s'ébattre les baladins et discourir les charlatans, Vadé, créateur d'une poésie très-inférieure à celle de ces trois maîtres par excellence, passait toutes ses heures de récréation, quelquefois même ses heures d'étude, à contempler les mœurs et à apprendre la langue accentuée des poissardes.

Il eut dans sa jeunesse le caractère des enfants prodiges, nous ne dirons pas des poètes ni des artistes, car son génie fut toujours bien au-dessous de l'art et de la poésie. Cependant, malgré ses mauvaises études et sa profonde insouciance,

il obtint à vingt ans, par la protection de quelques amis de sa famille, un emploi de contrôleur à Soissons et à Laon, « dont il fit les délices pendant quatre ans, » s'il faut en croire le grave esprit qui écrivit gravement « un essai sur la vie et les œuvres de Vadé ». » En 1743, c'est-à-dire quatre ans après, au retour d'un voyage en Normandie, il revint à Paris, déclarant ne plus vouloir vivre ailleurs. Comme déjà sa verve hardie et sa gaieté licencieuse s'étaient répandues de proche en proche, du café au boudoir (on n'avait point encore oublié les gais propos de la Régence), il fut à la mode d'avoir Vadé dans quelques salons célèbres. Le duc d'Agénois, qui aimait à rire, proposa à Vadé de le prendre pour secrétaire. Vadé, qui aimait à vivre, ne se fit point prier, car il était sans argent. Il fut décidé entre le duc et le poète des halles que, moyennant cent louis

* *Œuvres de Vadé*, édition de Londres, 1780, 4 vol. in-8, ornées du portrait de l'auteur, et précédées d'un *Essai historique* sur sa vie.

par an, Vadé accompagnerait le duc partout ; c'était, du reste, tout ce qu'il aurait à faire. Le duc n'était pas fâché de prouver dans le monde où il vivait qu'il était très-occupé, puisqu'il avait un secrétaire ; aussi jamais grand seigneur et secrétaire ne furent plus contents l'un de l'autre.

Telle était la position qu'avait conquise Vadé le jour du bal masqué de madame de Château-Renaud.

C'était le duc d'Agénois lui-même qui s'était fait ce jour-là le valet de chambre de son secrétaire. Ils avaient été ensemble emprunter l'ajustement de la plus coquette des dames de la halle. J'ai peut-être oublié de dire que Vadé était un joli garçon, quoique assez robuste. On voyait bien qu'il appartenait au peuple par la naissance, par certaines habitudes, et quelquefois par goût. Il avait beau courir le monde, accompagné du duc d'Agénois, il ne se laissait pas aller aux belles manières, il conservait les franches allures de quelques-uns de ses héros. Il arrivait que sa

belle humeur amusait les oisifs d'un salon ou d'un cercle ; mais, pour lui, il ne s'amusait jamais qu'au cabaret, en folle et bruyante orgie, ou au café Procope, ou au carrefour Buci, à l'ancien Caveau, avec Piron, Panard et compagnie.

Quand il fut bien démontré chez madame de Château-Renaud que mademoiselle Margot Rabavin n'était autre que M. Jean Vadé, toutes les grandes dames, ardentes au plaisir, allèrent prier le poète des halles de vouloir bien danser avec elles. Il fut le héros de la fête. Le comte de Caylus tomba au second rang ; Vadé recueillit toutes les œillades, tous les jolis mots, tous les doux sourires qui étaient destinés à l'illustre voyageur. Le comte de Caylus pouvait parler des pyramides, des obélisques, des ruines de Thèbes, des sources du Nil ; mais, cette nuit-là, on ne voulait pas déchiffrer les hiéroglyphes du désert ; on aima mieux étudier la langue des poissardes. Voilà bien la curiosité féminine, ou plutôt l'es-

prit de contradiction qui gouverne le monde. On va parler de la splendeur de l'antiquité avec toute la poésie de l'histoire ! on aime mieux entendre un quolibet.

Il y avait au bal de madame de Château-Re-naud une jeune folle, plus folle que les autres, la baronne de Beaupré, qui fut émerveillée par les allures et par l'éloquence de Vadé. Elle avait épousé peu de temps auparavant un mari ridicule, un gentilhomme poitevin, qui voulait la cloîtrer dans sa terre. Cette perspective, loin d'arrêter son ardeur, ne lui donnait que plus d'entrain ; elle voulait du moins, avant d'aller faire pénitence, avoir commis quelques péchés. Nul philosophe, quoi qu'on en dise, n'est plus rigoureusement logique que la femme.

Il y avait six semaines que madame de Beaupré attendait, ou plutôt cherchait l'heure fatale à M. de Beaupré, l'heure du diable, comme disait Voltaire. Le diable eut son heure, grâce à Vadé. Madame de Beaupré était poursuivie par une

foule d'adorateurs qui juraient de vivre et de mourir pour elle. Vadé ne lui en jura pas autant; tout entier à son triomphe, il ne songeait pas le moins du monde que son cœur pût être en jeu. Parmi ses adorateurs, madame de Beaupré avait pourtant daigné prendre quelque intérêt au marquis de Montaignac, qui était d'une exquise distinction; on le citait comme modèle de la galanterie perdue. On parlait beaucoup des aventures qu'il avait eues à la cour, à la Comédie et à l'Opéra. La folâtre baronne, puisqu'il daignait implorer ses bonnes grâces, aurait donc dû en raffoler; mais elle avait beaucoup d'imagination, un goût étrange pour les choses bizarres et romanesques. Dès qu'elle vit Vadé danser un passe-pied, dès qu'elle l'entendit débiter ses grotesques madrigaux, elle s'avoua vaguement qu'il serait beaucoup plus piquant d'entamer une aventure avec Vadé qu'avec M. de Montaignac. Le cœur des femmes est un abîme, et je ne veux pas m'y perdre pour expliquer cette fantaisie extravagante.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant la fin du bal, la baronne avait prié mademoiselle Margot Rabavin d'aller la voir en l'hôtel de sa tante, une vieille folle qui avait vécu en pleine régence. S'il fallait en croire la baronne, ce qu'elle en faisait, c'était pour amuser sa tante; mais Vadé ne s'y méprit pas.

11

Le surlendemain, dans l'après-midi, il se présenta à l'hôtel de la vieille madame de Marrens. Il n'avait plus l'air conquérant de l'avant-veille; c'était la première fois qu'il allait se trouver en tête-à-tête galant avec une grande dame, car jusque-là il avait vécu sans façon, au jour le jour, avec les Colombines du théâtre de la Foire ou les grisettes de son quartier.

A peine eut-il dit son nom au valet de chambre qui allait l'annoncer, que madame de Beau-

pré survint, toute fringante, mantelet, dentelles, robe ouverte à volants et bonnet à grand papillon :

— Ah ! bonjour, monsieur Vadé. Mon carrosse est en bas qui nous attend ; voulez-vous me permettre de faire un voyage avec vous ?

— Comment donc, madame ! au bout du monde si vous voulez !

— Je désire depuis longtemps exploier un pays que vous connaissez beaucoup.

— C'est donc un enlèvement, pensa Vadé.

— Je veux parler des halles ; le comte de Caylus me disait hier que, depuis la régence, la gaieté française s'était réfugiée là.

Tout en parlant ainsi, la baronne et Vadé avaient descendu l'escalier de l'hôtel. Un laquais se précipita au-devant d'eux pour ouvrir la portière.

— Suivez-moi, monsieur.

La baronne s'élança dans le carrosse ; Vadé alla s'asseoir à côté d'elle. Je ne raconterai pas

mot à mot leur singulière promenade, lorsque, descendus de la voiture, ils parcoururent la halle, ce dédale pavé de bonnes intentions, mais peuplé de mauvaises paroles. La baronne avait prié Vadé d'entamer çà et là quelque vif dialogue avec les habitants du lieu.

— Prenez-y garde, madame, car je ne réponds pas des éclaboussures.

— A la guerre comme à la guerre ; aujourd'hui je n'ai peur de rien.

— Eh bien, madame, nous essayerons de vous donner la comédie.

Vadé avait fait une brillante entrée avec une harengère. La baronne s'était amusée tout en tremblant. Les injures grotesques, qui volaient de bouche en bouche avec la rapidité et l'éclat d'une fusée, ne passaient pas devant ses oreilles sans l'effaroucher un peu, d'autant plus qu'elle subissait la conséquence de la compagnie de Vadé. Comme ils arrivaient au terme de leur voyage :

— N'allons pas oublier, dit Vadé, une petite marchande d'huitres qui est digne, par sa beauté, de vous arrêter un peu ; d'ailleurs, elle est bien capable de me rendre mon compliment, car, si elle a le cœur sur la main, on peut dire qu'elle a la gaieté sur les lèvres.

En effet, madame de Beaupré commençait à distinguer une jeune fille toute rubiconde qui étendait symétriquement des huitres sur de la paille. Elle était d'une fraîcheur éblouissante ; comme elle souriait sans cesse, on voyait toujours ses dents blanches comme celles d'un jeune chien. Ses cheveux, noirs et brillants, s'échappaient en un chignon touffu de sa cornette blanche ; ses longs cils ne voilaient qu'à demi le feu trop vif de ses grands yeux. Son cou, vigoureusement et artistement attaché, était un peu mordu par le soleil. Une grande croix d'or suspendue à un velours descendait sur sa gorge et se dérobaît dans les plis du léger fichu blanc qui cachait, sans la dissimuler tout à fait, une gorge trop or-

gueilleuse. Quoique sa figure ne fût pas d'une régularité parfaite, elle était jolie par la jeunesse, par la santé, et même par l'expression.

Madame de Beaupré saisit un regard d'intelligence échangé entre la marchande d'huîtres et son cicerone. Pour la première fois de sa vie elle fut jalouse, car elle comprit tout de suite, surtout en se rappelant ce qu'on lui avait dit de la vie de Vadé, que cette belle fille si agaçante et si fratche était, sinon sa maîtresse de la veille, du moins celle du lendemain.

— Eh bien ! murmura la baronne en s'appuyant sur le bras de son compagnon, voilà tout ce que vous lui dites ?

— Morgué ! Nicolle, dit Vadé en voulant saisir la croix d'or, tu as là un superbe casaquin de siamoise ; est-ce un mousquetaire de Picpus qui te l'a donné ?

— Mon casaquin, répondit Nicolle en se rengeant et en jetant ses poings sur ses hanches, vaut bien ce chiffon de dentelle que ta princesse

a sur les yeux; sapergué! on dirait une fraise de viau!

Vadé, irrité de voir que Nicolle s'en prenait à la baronne, voulut lui faire entendre qu'elle faisait mal les honneurs de son royaume.

— Allez, allez! je n'entendons pas le latin. Avec son visage à la crème! Quoi donc qu'elle a sous le nez, ta princesse? Mon Dieu! c'est une mouche! C'est ben la mouche dans du laid!

— Gueule de chien! s'écria Vadé, veux-tu que j'accroche ta langue d'enfer au bout de mon épée?

— Ton épée? où donc que tu l'as trempée? Est-ce pour défendre ce papillon de nuit? Prends garde, le vent va l'enlever avec sa figure sans viande.

— C'est assez, dit madame de Beaupré en entraînant Vadé qui s'échauffait à la riposte.

— Allez, allez! cria Nicolle à la baronne, prenez garde qui ne vous morde, car il est enragé!

Voyant que Vadé, contre son attente, s'éloignait sans dire un mot de plus, Nicolle courut à lui :

— Tu n'oublieras pas que je t'attends ce soir à la foire Saint-Laurent !

A peine eut-elle dit ces mots, qu'elle s'enfuit en fredonnant cette chanson de Vadé :

Un gueux de carrosse qui passit
Tous les deux nous éclaboussit,
Et nous équipit nos bas blancs.
J'étions faits comme des ch'napans.

— Vous n'irez pas à la foire Saint-Laurent ? demanda madame de Beaupré à Vadé, quand Nicolle se fut éloignée.

— Peut-être, répondit-il.

Le soir, Vadé n'alla point à la foire Saint-Laurent ; il avait pris de plus en plus au sérieux sa passion pour madame de Beaupré. La jolie baronne, d'ailleurs, qui avait toute sa journée à elle, était parvenue à le retenir à dîner chez sa tante, qui l'avait accueilli avec cette curiosité

coupable des vieilles femmes, qui se consolent des aventures qu'elles n'ont plus par les aventures qui se déroulent sous leurs yeux.

Madame de Beaupré quitta le soir Vadé avec la promesse qu'il la reverrait le lendemain.

— Mais à propos, demanda-t-elle d'un air distrait, tout en lui disant adieu, où demeure donc cette jolie insolente qui m'a fait de si gracieux compliments ce matin ?

— Je ne sais pas, répondit Vadé en saluant.

— Vous le savez, reprit la baronne d'un air moqueur, vous le savez et vous me le direz.

— Est-ce que vous auriez la fantaisie d'aller encore vous exposer aux quolibets de Nicolle ?

— Qui sait ? je suis curieuse de savoir où glissent ces dames qui règnent à la halle avec tant de despotisme.

— Je crois que Nicolle demeure rue Barre-du-Bec, dans la maison du marchand de vin.

Le lendemain, de très-bonne heure, le carrosse de madame de Beaupré s'arrêtait devant

l'Hôtel-de-Ville. En vain elle avait ordonné à son cocher de toucher rue Barre-du-Bec; le brave homme n'avait jamais pu pénétrer dans ce dédale de rues étroites et tortueuses.

La jolie baronne, soutenant la queue de sa robe, arriva, légère comme une chatte, sans trop se mouiller les pieds, à la maison indiquée par Vadé.

C'était un de ces vieux cabarets où la lumière du soleil arrivait à peine en plein midi; quoiqu'il eût pour enseigne le *Signe de la Croix*, il était gardé par une affreuse mégère habituée à tous les orages du vice.

— Mademoiselle Nicolle? demanda madame de Beaupré sans oser franchir le seuil de la porte.

— Nicolle! dit la cabaretière en regardant de travers la nouvelle venue; vous ne savez donc pas, la belle, que les oiseaux s'envolent de leur nid dès l'aurore?

— Mademoiselle Nicolle est déjà sortie?

— Attendez, il me semble que je viens de la voir passer dans l'escalier; d'ailleurs, montez-y, si cela vous amuse; c'est tout en haut, la dernière porte du corridor. Prenez garde de vous casser le cou dans l'escalier!

Disant ces mots, la cabaretière alla dans l'arrière-boutique, et revint vers la baronne avec une lampe à la main.

Quoique madame de Beaupré eût avec elle son valet de chambre, elle eut peur et pensa battre en retraite; mais elle s'aguerrit par curiosité, comme toutes les femmes. Son domestique prit la lampe et passa devant elle. Après une ascension des plus dangereuses, madame de Beaupré arriva devant la porte entr'ouverte de mademoiselle Nicolle. La marchande d'huîtres, entendant quelqu'un sur son palier, avança la tête avec surprise.

— Mademoiselle. dit la baronne, j'ai deux mots à vous dire.

Nicolle fit timidement la révérence.

— Passez, madame, dit-elle en se rangeant contre la porte.

La baronne entra en ordonnant à son domestique de l'attendre dans l'escalier. Nicolle la pria de s'asseoir sur une espèce d'escabeau placé sous une petite fenêtre à vitres de plomb qu'elle s'empressa d'ouvrir pour donner un peu plus de jour à sa chambre. Quoique dans une horrible maison, cette chambre avait un certain air de jeunesse et de gaieté, sans doute parce qu'elle était habitée par Nicolle. Madame de Beaupré, en y promenant ses regards, croyait en effet y voir la trace des fraîches et vibrantes chansons de la jolie fille.

Après un silence, elle leva les yeux sur la figure de Nicolle, qui se tenait debout devant elle dans une attitude inquiète et respectueuse.

— Mademoiselle Nicolle, aimez-vous M. Vadé?

Nicolle devint rouge comme une cerise, ce qui surprit beaucoup madame de Beaupré, qui avait toujours présente à son souvenir la marchande d'huîtres de la veille.

— Voyons, reprit la baronne en tendant la main à Nicolle, parlez-moi à cœur ouvert. Aimez-vous M. Vadé?

— Oui, madame.

— Beaucoup?

— Un peu.

— Depuis longtemps?

— Depuis trop longtemps, car à ces sornettes-là on perd sa jeunesse et son temps!

— Enfant ! aimer, est-ce du temps perdu ? Est-ce que vous avez à vous plaindre de M. Vadé ? c'est un galant homme, un peu fou, comme tous ceux qui sont jeunes et qui se laissent éblouir par des yeux vifs comme les vôtres.

— Mon Dieu ! madame, je n'ai rien à dire contre lui, si ce n'est qu'il n'est pas venu hier à la foire Saint-Laurent. Mais, ajouta Nicolle en baissant les yeux, quand on va avec de si belles dames !

— Ce n'était qu'un jeu, vous auriez dû le comprendre.

— Non, je ne comprends pas, car je ne suis pas savante là-dessus; mais enfin, que Dieu le conduise!

— Allons, allons, ne vous chagrinez pas; M. Vadé vous reviendra plus amoureux que jamais.

— Oh! je ne regrette pas qu'il aille avec vous; au contraire, je voudrais bien qu'il revint avec les manières de tous ces beaux messieurs, car je lui ai toujours reproché de n'être qu'un pataud de mon pays, avec ses façons communes et ses paroles en veux-tu en voilà. J'aimerais bien mieux qu'il eût un peu moins d'esprit (puisque vous dites qu'il en a tant), et qu'il eût plus l'air d'un seigneur.

— C'est bien surprenant, pensa madame de Beaupré; voilà une marchande d'huîtres qui voudrait être aimée par un prince du sang, tandis que moi, qui suis recherchée par les plus beaux gentilshommes de la cour, je suis flattée de l'hommage de Vadé. Contradiction des contra-

dictions! tout n'est que contradiction dans le cœur de la femme! Puisqu'il en est ainsi, j'enverrai à mademoiselle Nicolle un amant digne d'elle.

Madame de Beaupré avait détaché une petite chaîne d'or de sa châtelaine.

— Tenez, dit-elle à la marchande d'huitres, gardez ceci en souvenir de moi.

— Mon Dieu! madame, que vous êtes bonne! Moi qui n'osais pas vous demander pardon de vous avoir injuriée hier si grossièrement!

Nicolle voulut baiser la main de madame de Beaupré, mais celle-ci embrassa avec amitié les joues fratches de la jeune poissarde.

III

Le soir, madame de Beaupré rencontra à l'Opéra le marquis de Montaignac.

— Vous ne savez pas, marquis, lui dit-elle pour se délivrer un peu de ses importunités, j'ai vu aujourd'hui une jeune fille ravissante, qui serait enchantée de vous donner son cœur; elle ne cherche qu'un prince du sang. Voulez-vous que je vous indique le chemin pour arriver jusqu'à elle ?

— Est-ce qu'elle était au bal de madame de Château-Renaud ?

— Non. Allez-vous-en demain matin déjeuner rue Montorgueil; vous demanderez des huîtres de mademoiselle Nicolle; bientôt vous verrez venir à vous, en blanche cornette et en casaquin de siamoise, une beauté digne de Rubens, ou plutôt de Murillo.

— Vous piquez ma curiosité, baronne; mais comment voulez-vous que j'aie m'intéresser à une figure, quelque charmante qu'elle soit, quand j'ai devant les yeux, même en votre absence, votre beauté, que Rubens ni Murillo n'auraient pu reproduire, tant elle est touchante et divine ?

Ce qui n'empêcha pas le lendemain M. de Montaignac d'aller déjeuner avec un ami dans un cabaret de la rue Montorgueil. Nicolle vint et le charma. Elle eut beau se défendre, il lui fallut bien manger ses huitres avec le marquis et boire du vin du Rhin bon gré mal gré. Vers la fin du déjeuner, Nicolle s'aperçut avec admiration que M. de Montaignac était toujours marquis, quoiqu'il se conduisit cependant avec plus de sans-façon que Vadé lui-même. Elle se laissa peu à peu séduire au point que, quand il parla de l'enlever, elle se jeta sur son cœur, toute rougissante et toute heureuse.

Le marquis laissa son compagnon sous la table, et s'en alla avec Nicolle dans son carrosse, en chantant comme un mousquetaire. La marchande d'huitres était dans le ravissement; elle ne se lassait pas d'entendre et de regarder le marquis.

— Mais, lui dit-elle avec un peu d'embarras, qu'est-ce que vous ferez de moi tout à l'heure?

— Je vous aimerai.

— Après?

— J'ai une petite maison au Montparnasse, une retraite charmante au milieu d'un jardin, un vrai paradis terrestre. Là, vous serez belle, vous passerez votre temps à m'aimer et à m'attendre. Si cela vous ennuie, vous vous ferez comédienne.

Nicolle exprima toute sa joie dans un sourire de béatitude.

— Mais, reprit-elle, est-ce que j'oserai jamais?

— Allons donc! quand on a une jolie figure, on est déjà comédienne à demi.

— Au théâtre de la Foire, à la bonne heure; mais la comédie où ma marraine m'a menée aux fêtes de Pâques, c'est impossible!

— Ne vous troublez pas d'avance, vous ne débutez pas demain.

— A moins, poursuivit Nicolle toute à sa pensée, que je ne joue Marinette avec son Gros-Réné.

— Vous avez raison, vous ferez une adorable servante de Molière.

Madame Nicolle Delarue débuta à la Comédie-Française en 1748, ainsi que le témoigne un petit article de Jean Fréron. Le bruit s'était répandu qu'elle avait été marchande d'huîtres ; on s'était d'abord imaginé que ce contraste serait une cause de succès : il en fut autrement. Il faut aux comédiennes, pour conserver l'illusion du théâtre, je ne sais quel nuage poétique et mystérieux répandu autour d'elles. Si Iphigénie, qui va être immolée comme une blanche et pure hécatombe, a été surprise la veille écumant son pot-au-feu, tout l'effet de la scène est perdu, à moins que le talent de la comédienne ne vous détache de vous-même et ne vous élève à elle comme par magie.

Or, Nicolle Delarue, qui était si bien à son aise aux abords de la halle, ne parut sur le théâtre ni franche ni gracieuse, jolie encore, mais sans talent. Elle fut pourtant applaudie à outrance durant les premières représentations, mais ce triomphe ne dura pas ; au bout de quelque temps elle disparut du théâtre, après avoir eu beaucoup

à souffrir des comédiennes, qui lui pardonnaient bien de ne pas avoir de talent, mais qui ne lui pardonnaient pas d'avoir une jolie figure.

Vadé, qui avait assisté à son triomphe dans la loge de madame de Beaupré, lui fut du moins fidèle dans sa chute. Après une mésalliance qui dura plus d'un an, chacun fut enchanté, le marquis comme la baronne, le poète des halles comme l'ex-marchande d'huîtres, de se retrouver comme devant. Seulement Nicolle, en se retirant de la Comédie-Française, ne retourna pas dans la rue Barre-du-Bec reprendre sa cornette blanche et son casaquin de siamoise ; elle épousa Jean Vadé en grande solennité à l'église Saint-Germain-des-Prés.

Nous ne voulons pas entrer plus loin dans le roman de madame de Beaupré ; nous croyons qu'elle ne garda pas rancune au marquis de Montaignac. Nous nous sommes complu à reproduire cette histoire un peu galante, non-seulement pour mettre Vadé en scène, mais pour montrer

une fois encore que le cœur humain cherche sans cesse l'inconnu et qu'il aspire toujours aux contrastes.

Vadé n'oublia jamais la baronne ; il garda toujours avec un doux souvenir un étui garni de plumes d'or qu'elle lui envoya avec sa lettre d'adieu. Voilà, à ce propos, comment Vadé tournait ses vers galants. On peut voir qu'il tombait dans le madrigal comme les petits abbés du temps :

Oui, chaque plume m'est si chère,
Que le petit dieu de Cythère
Me proposerait vainement .
De changer contre de plus belles ;
J'y perdrais trop assurément,
Même en choisissant dans ses ailes.

Le duc d'Agénois continua à protéger Vadé ; il ne se sépara qu'avec chagrin de son joyeux secrétaire ; il sollicita et obtint pour lui un nouvel emploi de contrôleur ; mais, cette fois, Vadé put demeurer à Paris. Sa femme lui donna, dans les

premières années de son mariage, une demi-douzaine de beaux enfants roses et joufflus qui égayèrent beaucoup l'humble intérieur du poète. Jusque-là, Vadé n'avait écrit qu'après boire, pour amuser ses amis. Piron et Panard lui avaient souvent conseillé d'écrire des opéras pour la foire Saint-Laurent; au temps où il courait les aventures, il avait été un des spectateurs assidus de ce théâtre; il finit par suivre le conseil de ses deux devanciers. De 1752 à 1757, il ne donna pas moins de dix-huit opéras-comiques, tantôt au théâtre de la foire Saint-Laurent, tantôt à celui de la foire Saint-Germain.

IV

Vadé mourut en 1757, aux fêtes de la Pentecôte, laissant la pauvre Nicolle Delarue et trois ou quatre enfants presque encore au berceau :

il n'avait que trente-sept ans. On l'accusa d'être mort pour ses péchés. Grimm prononça dans sa correspondance, avec beaucoup de dédain, cette oraison funèbre : « Sa mort a été la suite d'une vie déréglée. Je n'ai jamais pu trouver le talent de M. Vadé ; il connaissait bien le langage des halles, et l'employait toujours sans esprit * . » Il

* Collé n'est pas meilleur compagnon dans son journal : « Le 3, je fus à la Comédie-Française ; on y jouait la première représentation d'une comédie en un acte, intitulée *les Visites du jour de l'an*. Cette petite pièce n'a été donnée que cette seule fois ; elle fut sifflée unanimement. Elle est d'un nommé Vadé, qui a fait de petites poésies dans le goût poissard ; j'en ai vu quelques-unes. Sa manière est de peindre des bouquetières et des harengères qui se querellent ; et il emploie à ce coloris tous les mots bas qu'elles se disent, à la vérité, d'une façon assez naturelle ; mais doit-on rendre la nature par ses côtés vilains et dégoûtants ? Son style est encore au-dessous de celui de la parade, qui a été à la mode pendant quelque temps ; c'est un genre opposé au bon goût et à la belle nature. Je ne connais rien de plus méprisable, après toutefois le genre poissard, et j'en parle en personne désintéressée, puisque j'ai fait plusieurs parades, que je méprise tout autant que celles qui ne sont pas de moi. Il faut toujours en revenir au vrai, et tôt ou tard on est ramené au bon goût, ce qui fait encore que je regarde mes amphigouris *sicut delicta juventutis*. »

m'a été impossible de suivre les traces de sa famille dans les journaux de l'époque. J'ignore si Nicolle lui survécut longtemps. Elle n'avait pu réussir au théâtre; on peut juger que ce fut le rêve de toute sa vie, quand on voit, en 1776, mademoiselle Vadé débiter à la Comédie-Française. Voici comment Grimm parle de son début : « Mademoiselle Vadé, fille du poète de ce nom, est moins jolie que mademoiselle Contat, mais elle a un caractère de physionomie aimable; et, malgré les vices de sa prononciation, un son de voix qui intéresse, une taille très-fine et très-élégante : elle a reçu des leçons de mademoiselle Dumesnil. On est tenté de lui soupçonner une sensibilité assez vive, mais elle manque de noblesse et de goût. Le caractère de ses traits et celui de son jeu rappellent trop souvent le genre de poésie où monsieur son père eut la gloire d'exceller * »

* Mademoiselle Vadé a débuté le 2 mars 1776; le spectacle se composait d'*Iphigénie en Aulide* et de *l'Étourdi*. Elle a joué,

Comme elle avait une belle voix de contralto elle passa de la comédie à l'opéra où on l'appelait la chanteuse des Halles. Elle eut ses fanatiques, surtout depuis un soir où elle chanta à Versailles. — C'est Thérèse avant la lettre.

Vadé avait beaucoup écrit pour le théâtre. Il avait fait son entrée en scène par une parodie d'*Omphale* qui fut très-courue. Parmi ses pièces, on a cité quelquefois l'*Impromptu du cœur*, la *Veuve indécise*, le *Poirier*, *Nicaise*, les *Racoleurs*, le *Trompeur trompé*, les *Troyennes de Champagne*. Sans doute, puisque nos pères s'entendaient à la gaieté, tous ces petits opéras avaient sur la scène beaucoup d'entrain, de naturel et de franc rire. J'avoue pourtant qu'à la lecture de toutes ces

dans la tragédie, le rôle d'Iphigénie; la recette a été de deux mille huit cent quarante-trois livres dix sous. Le lundi 4 mars, elle a rejoué le même rôle, la recette a descendu à mille neuf cent quatre-vingt-six livres. Il n'est ensuite plus question d'elle. » (*Archives de la Comédie-Française.*)

Selon Grimm, « elle conduisit le comédien Bellecour au tombeau par un chemin semé de roses. »

œuvres surannées l'esprit ni la gaieté n'ont presque rien à débattre. De l'art, il n'y en a pas traces. Vadé ne fut qu'un faiseur de chansons, un écho affaibli de Panard.

L'abbé de Voisenon a revendiqué très-gaiement sa part dans les éloges accordés à Vadé : « C'est à tort qu'il passe pour le créateur du genre poissard. Il fut piqué d'une noble émulation par la lecture des *Étrennes de la Saint-Jean*, des *Œufs de Pâques*, des *Écosseuses*, des *Bals de Bois*, et des *Fêtes Roulantes*. Les auteurs principaux de ces ouvrages étaient le chevalier d'Orléans, grand-prieur, le comte de Caylus, Moncrif, Crébillon le fils :

Parmi tant de héros, je n'ose me nommer.

Cette aimable société, que madame du Deffand appelait la queue de la Régence, était composée de douze gentilshommes ou gens lettrés décidés à bien souper et à avoir de l'esprit, — entre deux vins et entre deux femmes. — Ils soupaient tantôt chez mademoiselle Quinault, tantôt chez le comte

de Caylus. Chacun payait sérieusement son écot en composant une histoire bouffonne, qui dès le lendemain était envoyée à l'imprimeur et bientôt au libraire. Le recueil se vendait assez pour permettre à mademoiselle Quinault et au comte de Caylus, les éditeurs responsables, d'avoir les meilleurs cuisiniers de Paris. Le beau temps que celui où l'esprit ne servait qu'à bien souper ! C'est de là que sont sorties tant d'œuvres monumentales, comme la *Bataille des Chiens*, le *Ballet des Dindons*, le *Président Guillery*, les *Étrennes de la Saint-Jean*. Vadé, dit vaniteusement l'abbé de Voisenon, n'a jamais pu égaler ces œuvres distinguées. Le grand-prieur, auteur de la *Bataille des Chiens*, était surnommé, à meilleur droit que Vadé, le Corneille des halles ; mais, « si Vadé n'a pas eu l'honneur d'inventer le genre, il est certain qu'il l'a enterré avec lui, et c'est fort bien fait. »

Il y a dans les œuvres de Vadé tout un volume de chansons, de contes et de fables ; les contes

sont licencieux, sans esprit, sinon sans gaieté; les fables n'ont ni couleur, ni naïveté, ni charme. Dans les chansons, les amphigouris ne manquent ni de traits ni de singularité. On y peut voir que, dès les premiers soupers du Caveau, Piron, qui donnait l'exemple à la joyeuse compagnie, a voulu ramener la rime sonore des poètes du xvi^e siècle. Déjà, comme il y a quelques années, on s'amusait beaucoup des enfantillages poétiques. Ainsi voyez plutôt cet amphigouri de Vadé :

Josaphat
Est un fat
Très-aride,
Qui croit être fort savant
Parce qu'il va souvent
Sous la zone torride,
Critiquant
Et piquant
Agrippine,
Pour avoir fait lire à Prault
Les ouvrages de Pro
Serpine.
Si le public lui pardonne
Tous les travaux qu'il se donne,

Il faut donc
Que Didon
Ait pour elle
Le droit d'aller dans le parc
Qu'on destinait à Marc
Aurèle.

Ce qui manque surtout dans les chansons de Vadé, c'est le tour; car au fond c'est toujours la perpétuelle chanson française, *les délices de Bacchus et de l'Amour*. Les Grecs chantaient aussi sur la même gamme; mais au lieu de chanter, pour ainsi dire, dans un cabaret, comme nos chansonniers français, ils chantaient dans un palais, à quelque banquet où les dieux de l'Olympe auraient pu s'asseoir sans honte; aussi, au lieu d'Anacréon et de Panyasis, nous avons, il y a cent ans, Panard et Vadé.

Jean Steen, Van Ostade, Téniers et Brauwer, ont reproduit avec leur naïf esprit toute la poésie familière de la vie des Flandres. Comment se fait-il que leurs tableaux aient un charme si vif, quand ceux de Vadé sont presque repoussants?

C'est qu'à force de couleur et d'accent la peinture s'élève toujours jusqu'à l'art, quel que soit le sujet qu'elle aborde, tandis que la poésie perd son caractère et sa magie quand elle abdique le respect d'elle-même. La peinture peut ne séduire que les yeux; la poésie commence par frapper l'âme : or, quel est celui d'entre nous dont l'âme serait frappée par l'œuvre fameuse de Jean Vadé, le *Pipe cassée*, poème épi-tragi-poissardi-héroï-comique, dont il est impossible de citer quatre vers sans offenser la langue de tout le monde et la pudeur de toutes les femmes, même de celles qui ne sont pas pudiques ?

Il y a pourtant un jour dans l'année où Vadé est un poète national, un triste jour pour l'esprit français, le Mardi gras. Oui, Vadé a saisi d'un franc pinceau l'image de cette Muse harengère, qui, les poings sur la hanche, les yeux allumés, la gorge demi-nue, jette à la foule ébahie, du haut d'un char de mascarades, ses bachiques et insolents quolibets.

SUITE DE L'ALPHABET

MADemoiselle DÉLICE

Les femmes adorent les noms symbolisés ; elles croient que pour elles le langage des noms est le langage des fleurs. Mademoiselle Délice ne se trompait pas. Elle fut une des plus délicieuses soubrettes de cette Comédie-Italienne, si fertile en soubrettes et en délices.

MADemoiselle DEROUVILLE

Cantatrice française qui apporta les plus élégantes manières à la Comédie-Italienne. Elle possédait une excellente manière de chant ; c'était une élève de Rameau qui faisait invasion chez Piccini.

D'affreux Bachaumonts des coulisses ont dit que la vertu de mademoiselle Derouville était aussi légère qu'était léger son organe. Mais si l'âme de mademoiselle Derouville était un roseau, sa voix était une flûte. Qu'importe si l'âme écorchait les Marsyas, la flûte ravissait Apollon. Mademoiselle Derouville parlait aux hommes et chantait pour les dieux.

ADÈLE DERVIEUX

Quand on représenta *les Courtisanes* de Palissot, celle-ci se montra toute provocante au balcon : « Voilà de belles courtisanes ! dit-elle tout haut. Quand j'avais quinze ans j'avais déjà pris tous les cœurs de l'Opéra. »

« Elle dansait à l'âge dix ans dans les Champs-Élysées de l'opéra de *Castor et Pollux*. Je trouve à Hébé-Dervieux, disait Grimm, l'air un peu commun, avec l'éclat et la fraîcheur de la première jeunesse, ce qui ne l'a pas empêchée de gagner

déjà des diamants. Elle vient d'acheter une maison rue Sainte-Anne, qu'elle a payée soixante mille livres; elle en dépensera autant en embellissements, et j'aurai l'avantage inestimable d'être son voisin quand elle donnera à souper à M. Dorat. Elle joua et chanta il y a quelques années le rôle de Colette, dans *le Devin du village*, avec beaucoup de gentillesse; et personne ne dansa mieux à sa noce qu'elle-même : c'est là l'époque de sa célébrité. »

C'était son cent et unième mariage.

Un adorateur rebuté suppliait mademoiselle Dervieux de lui faire au moins l'aumône d'une belle nuit constellée d'amour : « C'est impossible, monsieur; j'ai mes pauvres, » lui dit-elle en le jetant à la porte.

Mot devenu historique!

MADAME DESBROSSES

Modeste et savante, dit la chronique. Mais il ne faut pas trop croire les chroniques, lorsqu'elles disent que les jolies actrices sont modestes. La science a aussi le droit d'être orgueilleuse. Si madame Desbrosses fut une savante au théâtre, c'est qu'elle voulut se montrer la digne héritière de son père, qui était un auteur du Théâtre italien. Cet excellent père lui donna tous les excellents professeurs. A sept ans, elle débuta devant Sa Majesté le roi Louis XV. C'est par ce royal chemin

qu'elle arriva aux royaux emplois, — après avoir passé par *la Servante maîtresse*, par Colinette dans *la Clochette*, — puis dans *Jeannette*, l'amante de Jeannot.

La jolie Jeannette devint la brillante Justine, dans *Alexis et Justine*. — Justine était ambitieuse ; elle captiva Alexis sous les yeux même de madame Dugazon, — qu'elle remplaça finalement à l'Opéra-Comique.

Mais la svelte amoureuse prit l'embonpoint de la duègne, et elle dut s'emboîter dans des emplois plus graves, — s'il est quelque chose de plus grave que l'amour !

Ainsi qu'elle avait succédé à madame Dugazon, si célèbre amoureuse, elle succéda à madame Gauthier, si célèbre duègne. On voit que l'heureuse madame Desbrosses était née pour vaincre.

MARIE DESCHAMPS

Le talent de la Deschamps n'étonnait peut-être pas tout l'Opéra, mais son luxe éblouissait tout Paris. En même temps que les bravos du parterre, on épuisait pour elle les mines de Golconde. L'or germait sous ses pas, et elle s'en faisait des diadèmes comme si ce n'eût été que des lauriers. L'Opéra était un palais enchanté, mais l'habitation de Marie Deschamps en était un aussi. Artiste, elle y faisait régner les arts comme sur la première scène du monde. Si elle avait assez de

talent pour payer ses succès, elle manquait parfois d'argent pour payer ses architectes et ses fournisseurs. On ne parlait que des procès de la demoiselle Deschamps. Mais elle gagnait tous ses procès.

Elle avait voulu se séparer de corps et de biens d'avec son mari; elle disait que tous les goûts sont à l'Opéra et toutes les séparations dans le mariage. Elle n'assignait pas son mari pour l'amour, mais elle le laissait assigner pour d'autres dettes dont la procédure va au Palais au lieu d'aller à Cythère, et dont Thémis fait les honneurs en l'absence de Vénus.

Marie-Anne Pagès, femme de Jean-Baptiste Burze-Deschamps, avait commencé sa carrière dans le monde par être danseuse à l'Opéra-Comique. On trouva qu'elle méritait de briller sur un plus grand théâtre. Elle entra à l'Académie royale de musique, comme si elle n'avait jamais habité le réduit obscur d'une petite maison de la rue du Four-Saint-Honoré.

Bientôt chargée de trophées, et folle sous les auspices de sa bonne fortune, elle ne consentit qu'à s'arrêter dans une splendide hôtellerie de la rue Saint-Nicaise. Cette reine voulait se faire naturellement la voisine d'un Palais-Royal. Mais il vint un jour où elle faillit mettre sa couronne au clou. Elle ne voulait pas solder le compte de son libéral architecte. En cela la magnifique artiste avait tort : elle insultait au génie et à la prodigalité d'un autre artiste, fils de Vitruve, de Michel-Ange, de Perrault. Il y eut un malin avocat qui plaida pour l'architecte, et qui ne se montra peut-être pas assez galant envers la danseuse.

« Par les ouvrages des grands maîtres, — dit-il avec une sorte d'indignation qui ne perdait rien de sa force en souriant, — on doit juger de l'excellence de sa profession. Il ne serait pas étonnant que la demoiselle Deschamps, dans un état presque mécanique, dont le principal mérite ne consiste que dans la souplesse et l'agilité, ne sût

pas apprécier celui d'un art qui n'est que l'enfant du génie. »

Ici l'avocat commettait un gros sacrilège contre Terpsichore. Tout docte qu'il était, il oubliait le mot de Simonide, qui dit que la danse est une poésie qui marche. Mais Marie Deschamps dansait peut-être et ne marchait pas.

L'acerbe avocat continua par faire un tableau de l'Opéra qui serait certainement aujourd'hui un anachronisme : « Les membres de l'Académie royale de musique sont des espèces d'êtres privilégiés et presque indéfinissables. Inutiles, et malheureusement regardées comme nécessaires, moins autorisées que protégées, le gouvernement politique, et non la législation, les tolère. (S'il eût été prêtre, cet homme de loi eût refusé d'enterrer Molière.) Isolées au milieu de la société civile, elles règnent dans une sphère qui est séparée de toute autre : la nature, la puissance paternelle et maritale ont comme perdu leurs droits sur elles. (Vous voyez quelle serait la violence de l'a-

nachronisme en 1866 !) Elles n'appartiennent ni à parents, ni à époux ; elles ne dépendent en quelque sorte que d'elles-mêmes. Leurs engagements (au XVIII^e siècle, *engagement* signifiait liaison d'amour), plutôt formés par l'intérêt ou la fantaisie, que par le goût et par un rapport légitime de sentiments, ne sont jamais de longue durée. (Vous oubliez que la vie est courte, monsieur l'avocat !) Hercule filait auprès d'Omphale ; il ne lui en coûta qu'un peu de sa gloire : chez les demoiselles de l'Opéra, c'est Plutus qui tourne le fuseau. (Est-ce que ce n'est point Plutus qui vous fait si habilement tourner la langue ?) Mais le fil se rompt dès que l'or manque au creuset. »

La jactance de l'avocat ne se rompait pas. Il¹ alla jusqu'à faire cette belle description qui mérite de rester dans les albums du voluptueux XVIII^e siècle : « La demoiselle Deschamps voulait du moderne, du recherché, du fini : son architecte se prend à travailler en conséquence. Il fait

jusqu'à vingt-cinq plans. J'espère qu'on les a gravés pour le cabinet des estampes. Un philosophe disait dernièrement que toute l'histoire de France des trois derniers siècles est dans ce cabinet-là.

» Le détail de tout ce qui s'est exécuté sous les ordres et par les soins de Blanchard est immense. L'antichambre n'est peut-être que d'une simplicité élégante; mais rien n'est comparable à la salle à manger. La boiserie, vernissée et rechapée, est extrêmement recherchée. Ce qui est le plus agréable, ce sont des groupes de figures et d'oiseaux, et des sites de roseaux et d'arbrisseaux en relief, analogues au sujet. Deux grands salons de compagnie, l'un pour l'hiver, l'autre pour l'été, où la magnificence est alliée avec le goût; une chambre à coucher, qui dans la mythologie eût passé pour le temple de la Volupté. Les peintures et l'ameublement répondaient à la beauté de chaque appartement. Je ne parle point des accessoires, des accompagnements de ces grandes pièces, des

cabinets intérieurs, des boudoirs, de la bibliothèque ! La demoiselle Deschamps a tous les goûts. On ne doit pas désespérer de voir au premier jour de ses productions ! Le jardin est d'une exécution correcte ; il y règne la plus agréable variété. Le parterre est dessiné dans la grande manière. A la suite on voit, d'un côté, des tapis de verdure qui conduisent à des retraites charmantes ; de l'autre côté, sont des bosquets odoriférants où tout inspire le sentiment ! Que la nature est belle quand elle est caressée par l'art ! On ne s'attend qu'à voir une maison particulière, et l'on trouve un palais ! »

Marie Deschamps ne voulait donner au trop galant architecte Blanchard que douze louis d'or pour tant de dessins, de travaux et de féeries. Quoi ! Marie, vous êtes avare ! Serait-ce là l'effet du luxe ? Hélas ! un autre événement surprit bientôt tout Paris : Marie Deschamps se mit à la réforme et prit un cilice. On loua sa maison ou

plutôt son palais de la rue Saint-Nicaise; on vendit son superbe mobilier, si digne d'un temple. C'est à peine si l'on épargna le lit de la déesse — un autre temple.

Que les choses humaines ont d'instabilité, surtout à l'Opéra!

CAROLINE DESGARSINS

Je sais son nom. Je ne sais de son histoire qu'un roman trop long que je vais dire en trois mots : elle aima, fut trahie et se vengea.

Je reproduis cette page rimée sur elle quand elle n'avait que treize ans. C'était le jour de la nuit de Noël, dit Bachaumont, dont voici le style :

« Mademoiselle Caroline Desgarsins qui, âgée de treize ans seulement, continue à briller sur la harpe au concert spirituel et à éclipser les plus grands maîtres, a, le jour de la nuit de Noël, inspiré l'*impromptu* suivant à M. Joly de Ssint-Juts :

Toi, qui des fleurs à peine écloses,
As les attraits et la fraîcheur,
Qui sous tes jolis doigts de roses,
Épands un talent séducteur,
Aimable et belle Caroline,
De qui l'esprit fin nous lutine.
Pour charmer l'esprit et le cœur,
Cypris te donna son langage,
Apollon son luth enchanteur,
Et l'Amour te laissa son âge.
Ce n'est qu'à tes accords brillants
Que ce petit dieu doit se rendre ;
Où trouver des sons plus touchants ?
Ta lyre, où pourrait-il l'entendre ?
De Psyché tendre adorateur,
L'Amour la rendit immortelle.
Pour mériter cette faveur,
Psyché — Psyché n'était que belle. »

C'était encore le temps du « petit dieu malin ». Les rimeurs se croyaient des poètes, mais si la poésie était quelque part ce n'était pas dans leurs vers.

MADemoiselle DOZON

Elle joua Armide à ses débuts. Écoutez Diderot, l'homme sensible : « Elle a déployé, le premier jour, la réunion de talents la plus rare et la plus étonnante : à la voix la plus pure, la plus étendue, à la prononciation la plus distincte et la plus facile, elle joint une sensibilité exquise, une vérité dans l'expression si simple et si touchante qu'elle a ravi tous les spectateurs. Jamais la salle n'a senti de tant d'applaudissements. Sa voix, qui monte jusqu'au *ré*, a, surtout dans les tons hauts,

cette justesse que l'on n'obtient que des instruments à clavier. Son jeu, toujours animé, toujours vrai, toujours varié, occupe toute la scène pendant que le volume et l'éclat de sa voix remplissent toute la salle. Le célèbre Sachini, qui entendait pour la première fois cette jeune débutante, a couru dans sa loge, ivre d'admiration, pour lui dire qu'il voulait dans six mois, en réduisant de moitié ses études continuelles, en faire la première cantatrice de notre théâtre et dans deux ans la première de tous les théâtres de l'Europe. C'est presque au hasard que nous devons la découverte d'un talent si prodigieux. Sa sœur aînée servait depuis plusieurs années M. Mittié, médecin ; il eut besoin, il y a deux ans, d'une seconde domestique et fit venir du fond de la Picardie notre jeune Armide pour servir à la cuisine. Julien, ancien acteur du Théâtre-Italien, l'entendit chanter en montant l'escalier de M. Mittié chez lequel il dînait ; cette voix l'étonna. Le sieur Laïs, acteur de l'Opéra et excellent musicien, donna des le-

çons à mademoiselle Dozon. Le sieur Molé, qui depuis six mois enseigne la déclamation dans nos nouvelles écoles de chant, lui a fait répéter sept ou huit fois le rôle d'Armide, et c'est à quinze mois d'étude, aux soins de ces deux maîtres,¹ et surtout aux plus riches dons de la nature, que nous devons ce nouveau prodige.

» La jolie mademoiselle Dozon continue de vivre chez madame Mittié qui la traite comme son enfant, et sa conduite prouve autant de sagesse que de modestie. Le moment où cette jeune personne a revu ses bienfaiteurs après son succès, et où, n'osant pas les embrasser, elle baisait leurs mains et s'enveloppait de leurs bras, a fait couler les larmes de ceux qui en étaient témoins. Elle ne pouvait pas parler, on n'entendait que ses sanglots et les baisers dont elle couvrait les mains de monsieur et de madame Mittié. »

A ce dernier alinéa on reconnaît la sensibilité philosophique de l'auteur du *Fils naturel*.

UNE OPINION SUR MADAME FAVART

Elle n'était pas belle, elle chantait mal, elle ne jouait pas bien, mais elle charmait tout le monde, excepté Grimm. J'ai dit cela, mais j'ai oublié de transmettre à la postérité l'opinion de Grimm :

« La Comédie-Italienne vient de perdre madame Favart. Elle a montré beaucoup de courage et de patience pendant tout le temps de ses souffrances. Revenue un jour d'un long évanouissement, elle aperçut parmi ceux que son danger avait rassemblés en hâte autour d'elle, un de ses voisins dans un accoutrement grotesque ; elle se

mit à sourire et dit qu'elle avait cru voir le *paillasse de la Mort*, mot de caractère dans la bouche d'une fille de théâtre mourante. Jamais les prêtres ne purent la déterminer à renoncer au théâtre. Elle dit qu'elle ne voulait point se parjurer ; que c'était son état, que si elle guérissait, elle serait obligée de le reprendre, et qu'elle ne pouvait par conséquent y renoncer de bonne foi ; elle aimait mieux se passer de sacrements. Mais lorsqu'elle se sentit expirer, elle dit : *Oh ! pour le coup j'y renonce !* Ce fut son dernier mot. C'était une mauvaise actrice. Elle avait la voix aigre et le jeu bas et ignoble ; elle n'était supportable que dans les rôles de charge et ne l'était pas longtemps. Elle jouait supérieurement la Savoyarde montrant la marmotte ; c'était tout son talent, c'était ce qui avait fait sa fortune. »

Que l'abbé de Voisenon pardonne à Grimm !

MADemoISELLE FEL

Mademoiselle Fel remplissait fort souvent deux rôles : un soir du 13 février 1747, elle eut deux succès mémorables dans le ballet de *l'Année galante*, où elle se montra un Agénor ravissant dans le prologue, et une Flore délicieuse dans l'entrée du Printemps. Elle émerveilla jusqu'à Jéliotte; qui remplissait en face d'elle deux rôles divers, un Zéphyre et un Bacchus.

Mademoiselle de Camargo, héroïne principale de la pièce, se montra quelque peu jalouse de

mademoiselle Fel. Un pas de plus, elle lui aurait enlevé son banquier, son abbé et son journaliste.

Le journaliste, c'était Grimm.

En ce beau temps, l'Opéra ne traitait pas en financier ses grandes pensionnaires. L'illustre Camargo n'émergeait que quinze cents livres par an ; — mademoiselle Fel touchait cinq fois moins ; — mais La Popelinière sauvait tout.

Après M. de la Po-pe-li-nière ce fut le peintre La Tour. Il y a là toute une comédie qui fut jouée au Louvre, salon des pastels, à une soirée de M. le comte de Nieuwerkerke, par M. Leroux de la Comédie-Française, mesdemoiselles Judith et Marie Garcia, paroles et musique de M. Arsène Houssaye.

FLAMINIA

Aux beaux temps de sa renaissance, la Comédie-Italienne appelait sa première amoureuse une Flaminia. La première Flaminia fut Hélène Baletti.

Flaminia Baletti eut tous les bonheurs et toutes les illustrations. Elle était si belle, si intelligente et si instruite, que Louis Riccoboni demanda à l'épouser. Alors Riccoboni s'appelait Lélío. Il dirigeait la nouvelle Comédie-Italienne. Lélío Riccoboni et Flaminia Baletti s'entendirent à merveille pour jouer les amoureux.

Flaminia joua les amoureux pendant trente-six ans. Ni l'amant ni le théâtre n'eurent à s'en plaindre. Heureux Riccoboni ! heureuse Comédie-Italienne !

Aux anciennes pièces impromptu on avait mêlé des pièces françaises avec des divertissements. Flaminia s'avança sur la scène, et récita au public ce sonnet en italien : « Paris, ville célèbre, où Apollon et les Muses font entendre des chants qui méritent l'attention de tout l'univers, mère des beaux-esprits, notre Thalie attend de toi que tu ceignes sa tête d'un nouveau et fertile laurier. Si tu daignes te déclarer en sa faveur, tes jugements, aussi renommés que l'étaient ceux du Portique et du Lycée, lui rendront son premier lustre. »

Cette jolie prière se faisait en 1716. On ceignit le front de Flaminia comme elle le désirait, et la Comédie-Italienne recouvra son lustre premier, d'après les jugements de messieurs « du Lycée et du Portique. »

Les nouveaux comédiens devinrent bientôt des

célébrités, Riccoboni était le plus beau Lelio du monde, et Hélène Baletti la plus fringante Flaminia. Joseph Baletti, frère d'Hélène, roucoulait en Mario; Silvia soupirait en seconde amoureuse, et Violetta coquetait en soubrette.

Voilà la Comédie-Italienne en 1716.

« L'histoire de la Comédie-Italienne, dit gravement Desboulmiers, peut être divisée en quatre âges, comme celle du monde. En effet, les canevas et les pièces de Riccoboni le père, les comédies d'un sieur Delisle et de M. de Marivaux en feront l'âge d'or. — Les parodies de Dominique et de Romagnesi, les pièces épisodiques de Bossy, les feux d'artifice et les ballets-pantomimes, sont le siècle d'argent, car on faisait beaucoup d'argent à la Comédie-Italienne. — Le règne de Favart sera appelé le siècle de cuivre, mais par ordre de date seulement, car dans les heureuses mains de Favart, le cuivre devenait or... ou plutôt entre les mains de sa femme. — Le siècle de fer, c'est l'Opéra-Comique, « avec son style dur et froid. »

Hélène Baletti traversa plusieurs de ces siècles, et elle resta toujours belle et chaleureuse. L'esprit le plus rare soutenait sa rare beauté. Flaminia était une femme savante qui appartenait à quatre académies : celles de Rome, Ferrare, Bologne et Venise. Elle a écrit deux comédies : *le Naufrage*, tirée du *Mercator* et du *Rudens* de Plaute ; et *Abdili, roi de Grenade*.

A mesure qu'elle croissait en amoureuse au théâtre, elle croissait en science aux académies. A quatre-vingt-quatre ans, elle semblait encore une charmante lauréate.

Riccoboni était lui-même un très-spirituel auteur ; leur amour et leur esprit ont fait les délices de leur vie et les délices du public. Heureux Riccoboni ! heureuse Flaminia ! heureuse Comédie-Italienne !

LA SIGNORA GALLI

Elle chantait au théâtre de Monsieur, dans les beaux temps de Cimarosa et de Paësiello.

Qui l'eût cru? Guglielmi vint dépasser la fortune de Paësiello et de Cimarosa. Jamais succès plus prodigieux que la *Pastorella nobile*, à la fin de 1789. Ce qui faisait l'étonnement et l'admiration des dilettantes, en train de s'amuser encore, c'est que cette science et cette verve, cet *estro* poétique, comme disent les Italiens, ne s'était

développée chez Guglielmi qu'après soixante ans. Cette particularité divertissait les Parisiens, qui n'aiment que la jeunesse.

Jusqu'alors Guglielmi n'avait eu qu'une médiocre réputation dans la fameuse école italienne : le retour de Paësiello à Naples excita entre eux ce grand combat d'émulation qui amène parfois des chefs-d'œuvre. L'Italie prit plaisir à suivre cette lutte de deux maîtres, qu'elle comparait au combat d'Entelle et de Darès, elle qui vivait encore des souvenirs de Virgile.

Aujourd'hui, en Italie, ce n'est plus Virgile qui inspire, c'est Dante ; ce n'est plus Guglielmi, Paësiello, Cimarosa qui chantent, c'est Verdi.

MADemoiselle GASSER

Après avoir reçu les leçons d'un très-bon maître et de la nature une voix très-belle, mademoiselle Gasser, qui n'était restée que deux ans à l'école de chant, voulut entrer à l'Académie royale de musique. C'était à la fin de 1789 : on appelait encore l'Opéra l'Académie royale.

Mademoiselle Gasser débuta dans la *Didon* de Piccini. On la reçut comme une cantatrice digne de relever l'Opéra ; car, depuis l'ère révolutionnaire, mesdemoiselles les chanteuses se

faisaient volontaires et voulaient toutes commencer par être des reines, au lieu de commencer par les accessoires.

La République voulait d'ailleurs supprimer l'emploi des reines. Elle ne voulait plus payer que les déesses — de la Raison.

La Raison n'est pas plus une déesse qu'une reine, c'est une simple femme — si une femme peut représenter la Raison.

Devinez quelle était alors la subvention de l'Opéra? — 118,000 francs.

Comme aujourd'hui il ouvrait trois fois la semaine, mais Cailhava disait que c'était deux fois de trop.

MADAME GARDEL

Elle dansait si bien en *Psyché*, qu'on l'eût prise pour l'Amour. C'est après la première représentation du ballet de *Psyché* à l'Opéra, que le galant peintre Cœuré fit son portrait, les pieds au vent et l'âme dans le talon. Une danseuse a tout son génie là où le fameux Achille avait toutes ses faiblesses. Madame Gardel appartenait aussi bien qu'Achille à la mythologie; sa danse était belle comme une fable : c'est à peine si on la voyait passer et tourner. *Psyché* glissait et n'appuyait pas.

Elle avait été cependant à une école un peu lourde. Son père était un pauvre diable de musicien ; l'affection du père était exemplaire, mais la réputation du virtuose ne dépassait pas Auxonne, son pays natal. Il s'appelait Houbert ; mais sa fille ne porta jamais ce nom. Quand Houbert mourut, la veuve prit le parti de se consoler ; elle n'alla pas se brûler au Malabar, mais elle se fiança au Brésil à je ne sais quel violoniste du nom de Miller, dont le coup d'archet l'avait touchée. La fille Houbert s'appela mademoiselle Miller.

Les Miller, revenus à Paris, passaient naturellement leurs soirées dans les théâtres. Assistant un jour à l'Opéra, un ballet frappa la jeune fille ; elle délaissa vite les leçons de musique que lui avait données son premier père pour se jeter dans l'escadron des danseuses. Elle devint bientôt habile à débiter au théâtre des jeunes élèves. Dansant tous les jours, tous les jours elle dansait mieux. Elle fut remarquée par un des premiers sujets de la troupe académique ; les premiers su-

jets de l'Opéra sont spirituels comme des académiciens qu'ils sont : celui-ci enseigna tout son art à la jeune artiste de bonne volonté. Mademoiselle Miller passa ensuite sous le professorat du tant célèbre Gardel, qui était alors maître de ballets à l'Opéra. Il venait de succéder au non moins célèbre Noverre.

Mademoiselle Miller débuta au théâtre de Nicolet. Au bout de deux ans, elle était assez favorisée de la cour pour figurer à Fontainebleau dans l'opéra de *Dardanus*. On lui trouva tant de grâce et une élégance et une perfection telles, que la fille des rois pensionna la fille de la Muse d'au moins six cents livres sur la cassette privée.

L'Académie de musique s'ouvrit à mademoiselle Miller, en 1787, comme le ciel s'ouvre de droit aux anges. Cet ange d'opéra semblait en effet porter des ailes. Déjà la Guimard était descendue de la nue, et mademoiselle Miller venait la remplacer dans l'écharpe aérienne.

Paris vit s'envoler mademoiselle Miller. Elle

avait à choisir entre tous les trônes en Europe ; elle alla à Londres. Tous les brouillards sont dans la nature.

Un brouillard se mit sans doute dans la couronne de mademoiselle Miller, car elle revint dans ce Paris si cher qui gardait si chèrement sa mémoire. Elle y retrouva l'Opéra, doublé d'un mari ; c'était Gardel, son ancien maître, l'auteur de sa fortune. La belle Terpsychore fut reconnaissante au noble Apollon, et le dieu et la déesse se marièrent sur un Hélicon peint par le meilleur décorateur du théâtre, c'est-à-dire l'Amour.

A celle-là aussi le peintre Cœuré donna un beau portrait gravé par Prudhon. Pauvre grand peintre qui n'avait pas le temps de faire des tableaux !

MADAME GAVAUDAN

J'ai vu un très-beau portrait de madame Gavaudan, par Favart ; il a été gravé en couleur par Monsaldy. Madame Gavaudan est là toute pimpante et toute tempétueuse dans le rôle du *Diable à quatre*. Ce rôle fut un de ses plus beaux triomphes, car il fut bruyant. Le bruit est déjà la moitié de la gloire. Ce nom de Gavaudan est resté comme un type classique au théâtre, à la façon des Laruelle, des Trial et des Dugazon. On a juré longtemps, dans l'argot du théâtre, par l'emploi des Gavaudan.

LA GAZELLE

C'était une autre Camille, un peu moins Véronèse. Elle débuta dans les soubrettes et resplendit dans la danse.

Écoutez Dorat, le mousquetaire :

Œil rusé, taille lesté, et langues indiscrètes,
Ce qu'il faut aux valets, il le faut aux soubrettes ;
Par l'organe surtout elles doivent briller,
Agir presque toujours et toujours babiller ;
Ou du moins, se taisant avec impatience,
Par un geste indiscret échauffer leur silence.
Qu'elles se gardent bien de charger leurs tableaux ;
Nous voulons des Téniers, et non pas des Callots.

Ainsi le poëte peint la comédienne. Pour peindre la danseuse, il ne lui faudra que deux vers :

Camille aux yeux charmés des doux zéphyr^s surpris,
Courait sur les moissons sans courber les épis.

Vieille image déjà vieille dans les poëtes de l'Anthologie.

GERTRUDE LA BELLE TOURNEUSE

Elle se nommait Gertrude Boon. Elle possédait toutes les grâces ; elle faisait tous les exercices de la grâce en matière de théâtre. Mais c'était plutôt une acrobate qu'une comédienne. De la danseuse à l'acrobate il n'y a souvent qu'un pas. Gertrude mettait beaucoup d'harmonie dans sa conduite. Elle avait autant de vertu que de sagesse, et de sagesse que de beauté. Voilà une femme bien riche et une actrice bien rare.

Elle se maria pour être malheureuse, ce qui prouve que la vertu n'est jamais récompensée.

Ce qui avait fait donner à Gertrude Boon le surnom de *Belle Tourneuse*, c'est un de ses exercices les plus fantastiques. Elle se piquait trois épée dans le coin de chaque œil, où elle les faisait tenir aussi droites que si elles eussent été piquées dans un poteau ou dans une poitrine; ensuite elle prenait son mouvement corporel sur la cadence des violons de l'orchestre, qui semblaient exciter mythologiquement les vents, les aquilons, les brises; et puis elle tournait si vite pendant un quart d'heure, que le public n'en respirait pas lui-même pendant quinze minutes. La Belle Tourneuse tournait toujours! C'est ce qui s'appelle un triomphe fait au tour et enlever un succès à la pointe de l'épée.

MADemoISELLE HEINEL

Dix-huit ans, deux beaux yeux bien fendus, deux belles jambes qui portent une statue vivante, voilà comme elle arriva de Vienne à Paris. Elle débuta, à l'Opéra dans la danse noble, « on lui a trouvé une précision, une sûreté, un aplomb, une noblesse comparables aux talents du grand Vestris. Les connaisseurs en danse prétendent que mademoiselle Heinel, dans deux ou trois ans d'ici, sera la première danseuse de l'Europe, et les connaisseurs en charmes se disputent dès à présent la gloire de se ruiner pour elle. »

MADAME DE SAINT-HUBERTI

Grande figure. Figure romanesque. Il y a tout un volume à écrire sur elle. On se contentera de vous lire ces vers, qu'elle reçut dans une avalanche de bouquets après une représentation de *Didon* :

Romains, qui vous vantez d'une illustre origine,
Voyez d'où dépendit votre empire naissant :
Didon ne put trouver d'attrait assez puissant
Pour retarder la fuite où son amant s'obstine.
Mais si l'autre Didon, l'ornement de ces lieux,
Eût été dans son temps la reine de Carthage,
Il eût pour la servir abandonné ses dieux,
Et votre beau pays serait encor sauvage.

Pendant une autre représentation de *Didon*, elle eut son apothéose tout comme Voltaire : couronne de lauriers à feuilles d'or, cris enthousiastes, parodie sérieuse des vers de Voltaire :

Saint-Huberti, de la couronne
A nos yeux viens te décorer.
Il est permis de s'en parer
Quand c'est le public qui la donne.

Si l'on en croit madame de Saint-Huberti elle-même, c'était une impératrice. Je me contenterai de l'appeler la belle Impéria ; cette méchanceté fera plaisir à son ennemie la Guimard. Madame de Saint-Huberti écrivait un jour à ce galant comte d'Entragues, dont elle fit plus tard un docile mari : « C'est un défaut dont tout le monde m'accuse, de vouloir primer ; on a raison ! Depuis que je suis au monde, je n'ai jamais éprouvé de contradiction ; tout a cédé à mes moindres désirs ; ils ont toujours été prévenus ; enfin j'ai toujours été l'enfant gâtée de la nature. »

Elle ne le fut pas seulement de la nature ; elle le fut de la fortune, ce qui est plus difficile ; elle le fut de l'hymen, ce qui est plus difficile encore.

Aux débuts de mademoiselle Dozon, Saint-Huberti eut peur, et oublia de cacher sa jalousie en applaudissant. Écoutez Grimm : « Son silence et son immobilité ont offert aux spectateurs un contraste qui ne leur a point échappé. Avec de l'esprit et la confiance que doit lui donner l'excellence de son talent, on est étonné que madame Saint-Huberti n'ait point voulu paraître au moins partager l'opinion publique. — Quel triste jour pour madame Saint-Huberti ! disait quelqu'un à mademoiselle Arnould. — Comment, répliquait-elle avec vivacité, c'est le plus beau moment de sa vie, car la voilà... »

Le mot n'est pas encore dans le dictionnaire de l'Académie.

LA JOURNET

Quand Françoise Journet vint de Lyon à Paris, elle se fit tout de suite admirer dans les premiers rôles à l'Opéra. Toute lionne et Lyonnaise qu'elle était, elle avait une voix de colombe. Beauté, douceur, noblesse de figure, elle possédait tout ce qui fait la femme ; comme art et passion, tout ce qui fait l'actrice. On disait n'avoir jamais vu grâces si nobles, physionomie si touchante et si majestueuse ! et puis deux yeux char-

mants ! et puis deux beaux bras ! C'était du délire dans le parterre !

Le peintre Raoux fit le portrait de Françoise Journet en Iphigénie. Dans ce tableau, on voit au fond le temple de Diane, dont Iphigénie, cette grande princesse, était la grande-prêtresse. Le peintre Raoux se montra beau sacrificateur.

Iphigénie Journet mourut en 1722, sur l'oracle de je ne sais quel Calchas. Tout l'Opéra la regretta. Il faut parfois maudire les dieux.

MADemoiselle LAGUERRE

La belle magicienne, disait Gluck. Elle coûtait des larmes d'admiration à mademoiselle Guimard et des épigrammes jalouses à Sophie Arnould, laquelle finit par envoyer *chanter chez Pluton* sa jeune rivale. Marie Laguerre, en dépit de ses joues atteintes et de ses épaules anguleuses, brillait d'un si charmant éclat à quatre heures ou à minuit, quand, après comme avant *Iphigénie en Tauride*, elle allait répandre les étranges éclairs de ses grands yeux noirs et les vifs sourires de sa

lèvre un peu trop fardée, au cabaret de Bergé ou chez mademoiselle Dervieux. Ce fut une longue, joyeuse et cruelle agonie. Devant cette beauté de marbre, Fréron se découvrait un cœur, le chevalier d'Éon se découvrait un sexe, et M. de Soucy, le fermier-général, découvrait sa caisse ! « Ne compte pas, lui disait-elle, car je ne compte pas non plus. »

Et elle regardait dans le miroir comme pour y voir l'heure de la mort. Ce fut jusqu'à la dernière minute l'heure de l'amour.

J'ai un beau portrait de mademoiselle Laguerre. Roger de Beauvoir, qui a, lui aussi, le secret de voyager dans le passé avec la lanterne sympathique de l'esprit, a parlé ainsi du portrait et de la cantatrice : « Ce portrait de Laguerre, sur une toile ovale, garde encore suave et intacte cette jeune tête de cantatrice. Laguerre, qui fut enlevée à vingt-huit ans de la scène française, peut en avoir vingt-deux sur ce cadre. Les yeux sont vifs, bien fendus, les sourcils noirs et très-arqués ; au-

cune mouche, mais de la poudre en longs anneaux qui retombent comme autant de flocons de neige sur l'épaule. Au côté droit de son corsage bleu à manches éclatantes, corsage retenu par une belle topaze, est suspendue la peau de tigre classique dont s'affublaient alors les actrices, la peau de tigre que portait Thisbé, Aricie ou Hermione. Le sein est découvert sous un reste de dentelles fines, de ces dentelles comme savaient en faire Chardin ou Boucher. Malgré cet ajustement d'Opéra, le portrait est d'un effet délicieux ; la bouche, entr'ouverte avec bonheur, laisse croire que Marie Laguerre va chanter. Le coloris transparent de cette figure fait son charme ; les dents de l'actrice, harmonieusement voilées par l'ombre rose de ses lèvres, ont l'air d'un clavier qui appelle les accords. Il règne un grand art de dissimulation dans cette étude ; on sent que le peintre a déguisé, sous le fard et la magie de la couleur, les ravages imprimés par la passion à cette jolie tête. Quand vient le soir, et aux flam-

beaux seuls, sa maigreur de tombe et ses contours anguleux saillaient de la toile ; cette tête du matin, charmante et rose, laisse percer, à l'œil qui l'examine de plus près, les os d'une tête de mort. C'est qu'en effet Laguerre, la belle Laguerre, n'était elle-même que son masque ; sous le fard, malgré son éclat, malgré deux grands yeux étincelants aux lustres comme deux comètes, elle avait à ses pommettes creuses, aux lignes maigres de son col et de sa poitrine, les signes non douteux d'une fin prématurée ; quelquefois, et rien qu'à l'entendre, on souffrait. Sophie Arnould disait d'elle, un jour qu'elle l'avait entendue chanter à merveille le grand air d'*Adèle de Ponthieu* : « *Laguerre chantera jeudi chez Pluton.* »

Et en effet, le jeudi à la même heure, mademoiselle Laguerre rendait son âme aux Dieux.

MADemoiselle LALANDE

Il y avait à peine quatre ans qu'on avait rouvert la Comédie-Italienne quand on résolut d'y admettre des actrices françaises. Il y a des Françaises qui aiment et parlent à l'italienne. Mademoiselle Lalande fut appelée dans le sénat comique qui venait d'outre-monts. Elle était élève de Legrand, comédien et auteur. Legrand était auteur et comédien, parce que les petits Molières pullulaient, notamment à la Comédie-Italienne : Riccoboni-Lélio, Romagnesi, fils de Cinthio, Lè-

lio lui-même ; et tant d'autres à l'hôtel de Bourgogne depuis Dominique, et Dominique fils de Dominique !

Mademoiselle Lalande était elle-même une fille de Dominique et d'une actrice appelée Lalande.

Elle fut reçue à demi-part comme si elle n'avait eu qu'un demi-talent. La postérité n'a pas encore réparé cet outrage à la belle et docte Lalande. C'est encore une fois qu'il faut dire que les comédiens ne laissent que des souvenirs. Talma se prenait à pleurer quand il songeait à cette sorte de néant ou à cette réputation erronée qui attend tous les acteurs.

LANI

Ces vers du temps vous dispenseront de ma prose :

Aux talents naturels que l'art soit réuni :
Telle est à nos regards la danse de Lani.
Précision, noblesse, esprit, tout s'y rassemble;
Les détails sont parfaits, sans éclipser l'ensemble.
Elle a poursuivi l'art dans ses derniers détours,
Est toujours régulière et s'embellit toujours.
Rien ne marque l'effort; et, s'ils quittent la terre,
Ses pieds sont des oiseaux effleurant un parterre.
Elle enchante l'oreille et ne l'égare pas.
La valeur de la note est toujours dans ses pas.
L'illusion la suit, éloquente et muette,
Elle est des passions la mobile interprète :
Elle parle à mon âme, elle parle à mes sens,
Et je vois dans ses jeux des tableaux agissants.

MADAME LARUETTE

A ses débuts elle chanta les niaiseries des chercheuses d'esprit.

Savait-elle comment l'esprit vient aux filles ? Elle jouait sans rien comprendre à ses rôles ; mais elle joua bientôt avec toutes les finesses du monde.

Joua-t-elle mieux ? Oui : l'art vaut mieux que la nature. Je parle au théâtre. Son mari commença par lui en remontrer, mais comme elle prit sa revanche !

Dieu n'a pas mis pour rien la femme sous l'arbre de la science.

MADemoisELLE LEMAURe

Un jour, Voltaire retourna son vers à mademoiselle Pellissier :

Lemaure par sa voix, Pellissier par son art.

Vous n'avez pas lu Dorat ? C'est le Boileau de l'art théâtral :

La célèbre Lemaure, honneur de notre scène,
Asservissait Euterpe aux lois de Melpomène.
Elle phrasait son chant sans jamais le charger,
Ce qui languissait trop, elle osait l'abréger.
Ce long récitatif où l'auditeur sommeille
Fixait l'esprit alors, en caressant l'oreille ;
Et le drame lyrique, aujourd'hui si traînant,
Avec légèreté marchait au dénouement.

MADAME LOMBARD

Un marchand de bois de Paris avait une fille ; l'acteur Legrand lui prit sa fille — tout bien tout honneur. — Je ne sais s'il lui apprit l'amour, mais il lui apprit le talent de le jouer au théâtre. La belle enfant s'engage dans une troupe de province. Un comédien de province l'épouse au milieu de la troupe ; il se nommait Lombard. M. et madame Lombard viennent à Paris briller à l'opéra-comique de la foire Saint-Laurent. Ils ne brillent que quelques saisons après à Lyon.

Le Rhône les renvoie à la Seine. Ils s'engagent à la foire Saint-Germain. Puis ils retournent en province. Puis ils rentrent à Paris. Toutes ces rentrées se firent sans trop de succès; mais les héros firent parler d'eux de chronique en chronique. Il est des gens à qui le bruit suffit. Mais ne respire pas qui veut la bonne fumée !

Madame Lombard courut longtemps le monde. Elle s'embarqua pour toutes les rives et vint échouer à l'Opéra dans les reines tragiques.

Mais c'est trop s'attarder aux étoiles perdues; regardons les étoiles fixes du ciel de l'Opéra : Sophie Arnould et mademoiselle Guimard.



SOPHIE ARNOULD

I

Le xviii^e siècle a vu danser en guirlande, comme aux bacchanales, de belles filles presque toutes dignes par leur esprit de rappeler les courtisanes de la Grèce. Il s'est trouvé une Aspasia pour donner des leçons de politique, sinon d'éloquence, à Louis XV, lequel n'était pas tout à fait Socrate ni Périclès; une Laïs, une Léontium, une Phryné, une Thaïs, une Thargélie, qui, sous

les noms de Du Barry, de Guimard, de Laguerre, de Gaussin, de Sophie Arnould, enchantaient Versailles et Paris, la cour et le théâtre. Et comme dans l'ancienne Grèce Thaïs trouvait son Aristippe, Léontium son Épicure, — je ne parle pas des disciples, — Phryné son Praxitèle, Thargélie son Xerxès. En France, hormis Marion Delorme ou Ninon de Lenclos, la Pompadour ou la Du Barry, toutes ces folles et belles créatures se sont formées sur le théâtre, le théâtre, l'*École des mœurs*!

Sophie Arnould est née à Paris, au beau milieu du carnaval de 1740, en l'ancien hôtel Ponthieu, rue Béthisy, dans la chambre à coucher où fut assassiné l'amiral de Coligny et où mourut la belle duchesse de Montbazou. « Je suis venue au monde par une porte célèbre, » disait Sophie Arnould. Très-jeune encore, son esprit, au souvenir des amours de madame de Montbazou et de M. de Rancé, avait pris une teinte romanesque.

Cet ancien hôtel de Ponthieu était devenu un hôtel garni, sous la direction du père et de la mère de Sophie Arnould. Ces braves gens avaient cinq enfants ; mais, grâce à leur bonne volonté et aux revenus de l'hôtel, ces enfants furent élevés avec une sollicitude pieuse et touchante. Sophie Arnould eut des maîtres comme une fille de bonne maison : maître de musique, maître de danse, maître de chant. Elle annonça de bonne heure qu'elle chanterait à séduire tout le monde ; jamais sirène antique vantée par les poètes n'eut dans la voix plus de mélodie et de fraîcheur. Sa mère comprit que cette voix était un trésor. « Nous serons riches comme des princes, disait Sophie Arnould encore enfant ; une bonne fée est venue à mon berceau, qui m'a douée de la magie de changer au son de ma voix toute chose en or et en diamants ; d'autres transforment tout en serpents et en couleuvres ; moi, je verserai des flots de perles, de rubis et de topazes. »

Sa mère la conduisit dans quelques commu-

nautés religieuses pour chanter les ténèbres. Un jour, au Val-de-Grâce, la princesse de Modène, qui y faisait sa retraite, ayant entendu la voix charmante de Sophie, la pria de venir en son hôtel. La jeune fille avait déjà de la saillie, elle babillait avec la grâce d'un oiseau; elle acheva de séduire la duchesse, qui lui dit, en lui donnant un collier :

— Allez, allez, belle fille, vous chantez comme un ange, vous avez plus d'esprit qu'un ange : votre fortune est faite.

Dès ce jour, le nom de Sophie Arnould courut par le monde; on parla de sa grâce, de ses beaux yeux, de ses reparties, mais surtout de sa voix charmeresse M. de Fondpertuis, intendant des menus plaisirs, vint un jour la prendre dans son carrosse pour la conduire chez madame de Pompadour.

— Je vous défends de dire un mot, dit Cottillon II; ne parlez pas, mais chantez.

Sophie chanta, sans se faire prier, des triolets

de Philidor ; jamais rossignol ne secoua tant de perles, jamais chant printanier ne traversa le bocage avec tant de fraîcheur : c'était la rosée qui brille au matin sous un rayon de soleil. Madame de Pompadour applaudit avec enthousiasme.

— Jeune fille, vous ferez quelque jour une charmante princesse.

— Madame Arnould, qui était présente, craignant que sa fille ne jouât un trop grand rôle ici-bas, répondit à la marquise :

— Je ne sais, madame, comment vous l'entendez. Ma fille n'a point assez de fortune pour épouser un prince ; d'un autre côté, elle est trop bien élevée pour devenir une princesse de théâtre.

Cependant, Sophie Arnould était dans le chemin de l'Opéra. Pour ne pas effrayer la mère, on lui dit d'abord que sa fille n'était inscrite que pour la musique du roi ; mais bientôt Francœur, surintendant de la musique sous Louis XV, sollicita Sophie d'entrer à l'Opéra, lui disant qu'elle

se devait à la France comme au roi, que tous les cœurs du royaume battraient de plaisir à son chant divin.

— Aller à l'Opéra, dit-elle, c'est aller au diable ; mais enfin c'est ma destinée.

Nous sommes tous ainsi : nous mettons nos torts, quels qu'ils soient, sur le compte de la destinée. Madame Arnould voulut résister de tout son pouvoir maternel.

— Ce n'est point à l'Opéra, c'est au couvent que vous irez, dit-elle à Sophie en l'enfermant dans sa chambre.

Heureusement pour le diable que le roi de France daignait alors se mêler des plaisirs du public ; il signa l'ordre de conduire Sophie à l'Opéra par autorité de justice. La pauvre mère ne désespéra point encore de sauver cette vertu déjà si apprivoisée : elle veilla sur sa fille avec la plus grande sollicitude ; elle l'accompagnait à l'Opéra jusque dans les coulisses ; les roués de 1757 avaient beau papillonner autour de la chanteuse, ils

n'obtenaient pour toute faveur qu'un regard foudroyant de la mère.

II

Sophie Arnould débuta à dix-sept ans. Voici comment un gazetier du temps raconte son apparition à l'Opéra : « C'est la comédienne la plus naturelle, la plus onctueuse, la plus charmante qu'on ait encore vue. Elle n'est pas belle, mais elle a tous les attraits de la beauté. Celle-là n'a pas été gâtée par les maîtres, elle est sortie telle qu'elle est des mains de la nature; aussi son début a été un triomphe. » Le gazetier se trompait : Sophie Arnould avait eu des maîtres; elle en prit d'autres encore. Mademoiselle Fel lui enseigna l'art du chant, mademoiselle Clairon lui enseigna l'art de la comédie.

Quinze jours après son début, Sophie Arnould

était adorée de tout Paris; quand elle devait paraître sur la scène, l'Opéra était envahi. « Je doute, disait Fréron, qu'on se donne tant de peine pour entrer au paradis. » Tous les gentilshommes du temps se disputaient la gloire de jeter, à son passage dans la coulisse, des bouquets à ses pieds. Elle passait avec nonchalance, comme si elle eût déjà été habituée à ne marcher que sur des roses. Madame Arnould, qui était elle-même une femme d'esprit, disait à ces charmants importuns :

— Ne jetez donc pas des épines sur son chemin. Mais la mère eut beau faire, elle eut beau ouvrir de grands yeux, l'Amour, qui ne voit goutte, se glissa entre elle et sa fille.

Parmi les gentilshommes qui s'obstinaient à folâtrer sur les pas de Sophie, le comte de Lauragais était le plus amoureux; il voulut que la victoire fût à lui. Il tenta d'abord d'enlever la belle dans la coulisse; cette première tentative échoua. Comme il avait de l'esprit et qu'il aimait

les aventures, il imagina un moyen plus théâtral.

Un soir qu'il soupaît avec ses amis, il leur déclara qu'avant quinze jours madame Arnould ne conduirait plus sa fille à l'Opéra.

Le lendemain, un jeune poète de province débarqua sous le nom de Dorval à l'hôtel de Ponthieu. Ses bonnes façons et son air timide frappèrent madame Arnould ; il lui raconta, d'un grand air de naïveté, le but de son voyage : il avait laissé en Normandie une mère « qui vous ressemble, madame, » et une sœur « qui ressemble à mademoiselle Sophie, » pour venir chercher fortune à Paris dans les lettres.

— Pauvre enfant ! s'écria madame Arnould, que n'êtes-vous resté là-bas auprès de votre mère et de votre sœur !

— Ne désespérez pas encore, reprit Dorval ; j'ai là une tragédie digne d'être jouée par Lekain et Clairon. Ah ! que de nuits j'ai passées avec délices autour de cette œuvre de mes vingt ans ! Il

faut bien vous le dire, madame, ce n'était pas seulement la gloire qui me souriait, c'était aussi l'amour.

Tout en parlant ainsi, Dorval jetait un regard de serpent à Sophie, qui écoutait avec la curiosité du cœur.

— Oui, madame, il y a dans mon pays une belle fille brune, maligne, enjouée, faite par l'amour ; je l'aime à la folie.

— C'est là une belle folie, murmura la chanteuse, séduite par l'air passionné du nouveau débarqué.

— Une belle folie, dit la mère en prenant sa mine sévère ; ma fille, je ne vous conseille pas d'y tomber. Pour vous, monsieur, vous êtes bien à plaindre de venir chercher fortune à Paris en compagnie de la poésie et de l'amour ; amoureux et poète, c'est être ruiné deux fois.

— Je ne suis pas de votre avis, dit Dorval en regardant Sophie avec passion : n'ai-je pas tous les trésors du cœur sous la main ?

— C'est assez déraisonner pour aujourd'hui, dit madame Arnould : M. Dorval, d'ailleurs, est sans doute fatigué. Voici la clef de sa chambre.

— Hélas ! pensa Sophie, qui aimait déjà à jouer sur les mots, il emporte la clef de mon cœur.

L'amour est éternellement condamné à jouer la comédie, à rechercher les masques, les surprises, les mensonges. L'amour qui va droit devant soi, sur la grande route commune, n'arrive jamais : il meurt à moitié chemin ; mais l'amour qui va par les sentiers couverts ne manque jamais son coup : il surprend et c'est fini. Les femmes cherchent autre chose que de l'amour dans le cœur des hommes, elles y cherchent de l'esprit. Elles tiennent toujours compte du roman qu'on prépare pour les vaincre ; car pour elles, l'amour est un roman : plus il est embrouillé, plus il les séduit. Le comte de Lauraguais connaissait bien les femmes. Débarquer de Normandie en poète naïf et spirituel, qui vient chercher

la gloire à Paris pour en couronner sa maîtresse, n'était-ce pas débarquer en vrai don Juan auprès d'une comédienne qui voulait d'abord donner son cœur ? Il faut le dire à la louange de Sophie Arnould, elle ne remarqua pas le comte de Lauragais dans les coulisses de l'Opéra, où il arrivait toujours avec le fracas d'un prince héréditaire ; elle aima du premier coup Dorval, qui lui apparaissait dans le triste équipage d'un poète de province.

La conquête fut rapide ; au bout d'une semaine, le poète Dorval enlevait Sophie de l'hôtel Ponthieu. Jamais enlèvement ne fut plus doux et plus passionné : il la porta dans ses bras une demi-heure durant. Il avait donné rendez-vous à son laquais ; mais cet homme s'était trompé de rue. Un demi-siècle après, devenu pair de France et duc de Brancas, le comte de Lauragais, racontait avec tout le feu de la jeunesse, cet enlèvement romanesque : « C'était Psyché, j'étais Zéphire ; j'avais des ailes, les ailes de l'A-

mour. Pauvre tourterelle effarée ! elle était si légère sur mon cœur que je craignais de la voir s'envoler. » Elle se mit à pleurer : — Que dira ma mère ?

— J'ai pour vous une belle rivière de diamants.

— Ma pauvre mère !

— J'ai aussi un collier de pierres fines.

— Qui la consolera ?

— A propos, j'oubliais de vous dire que j'ai loué pour vous un petit hôtel, un peu mieux garni que celui de Ponthieu.

A cet instant le comte retrouva son carrosse. Le reste va sans dire : voilà pourquoi je ne le dis pas.

III

Cet événement mit en émoi la cour et la ville ; on plaignit à la fois madame de Lauraguais et Sophie Arnould. On sait que le comte de Laura-

guais se moquait de l'opinion comme d'une belle fille en carnaval qui change tous les jours de déguisements. Sophie était déjà à la mode dans le monde des passions profanes. Sa renommée resplendit d'un vif éclat ; on ne l'avait comparée qu'à Orphée, on la compara à Sapho et à Ninon. Comme elle avait de l'à-propos, une grande liberté d'esprit, des grâces folâtres dans le langage, il fut bientôt décidé qu'elle avait recueilli l'héritage de Fontenelle et de Piron ; chacune de ses reparties passa de bouche en bouche depuis Versailles jusqu'à la Courtille. Elle fut célébrée par toute la pléiade des poètes gazouilleurs du temps. Ce ne fut pas tout pour sa gloire ; l'Encyclopédie se donna rendez-vous chez elle pour faire de la philosophie en toute liberté ; il faut dire qu'on soupait chez Sophie Arnould mieux que partout ailleurs. Toute fière de ses succès du monde, elle n'oubliait pas l'Opéra, le théâtre de sa gloire ; elle chantait toujours d'une voix fraîche et mélodieuse ; elle jouait, en outre, avec toute la grâce

et tout le sentiment d'une grande comédienne. Garrick, dans son voyage à Paris, déclara que mademoiselle Arnould était la seule actrice de l'Opéra qui frappait ses yeux et son cœur.

Malgré toutes les remontrances de la cour, le comte de Lauraguais continuait à vivre avec elle sous le même toit. Madame de Lauraguais, qui était le modèle des femmes sacrifiées, vendait ses diamants pour que son mari fît honneur à sa maison ; mais Dieu sait les diamants qu'il aurait fallu vendre pour soutenir longtemps le luxe de Sophie Arnould ! Son hôtel était un palais, son salon un musée, sa toilette une féerie. Au milieu de cette vie si folle et si fastueuse, le croirait-on ? le comte de Lauraguais et mademoiselle Arnould s'aimaient toujours de l'amour le plus tendre.

Quatre années se passèrent ainsi, à la grande surprise des amis du comte et de la chanteuse. Jamais pareil amour ne s'était allumé sur les planches de l'Opéra. Sophie Arnould, on le devine, s'ennuya la première ; pendant une absence du

comte, elle décida qu'il était temps de rompre. Elle ne voulut rien garder de lui ; elle fit atteler le carrosse, y mit ses bijoux, ses dentelles, ses lettres, tout ce qui lui rappelait son bonheur avec lui :

— Va, dit-elle à son laquais, conduis ce carrosse chez madame de Lauraguais ; tout ce qui est dedans lui appartient.

Comme le laquais s'en allait, elle le rappela :

— Attends, j'oubliais une chose importante.

Elle appela ses femmes :

— Qu'on m'apporte les deux enfants du comte. Ils sont bien à lui, dit-elle en se promenant.

On apporta les deux enfants, l'un encore au berceau, l'autre bégayant à peine. Elle les embrassa et leur dit adieu.

— Tiens, La Prairie, porte ces enfants dans le carrosse, et mène-les avec tout le reste.

La Prairie obéit sans mot dire, alla tout droit à l'hôtel de Lauraguais, où la comtesse était seule.

- La pauvre femme accepta les enfants et renvoya les bijoux. On a souvent médité des femmes du XVIII^e siècle; ce trait ne doit-il pas en absoudre beaucoup? N'y a-t-il pas bien des femmes aujourd'hui qui garderaient les bijoux et renverraient les enfants?

Là ne finit point l'amour des deux amants. Après quelques infidélités, ils en revinrent au même point. Le scandale avait été grand dans Paris; il fut plus grand encore à la nouvelle de ce raccommodement. Le comte fit plusieurs voyages; il est entendu que pendant ces absences Sophie Arnould laissa voyager son cœur.

- Ah! cruelle, lui dit le comte au retour, vous avez voyagé plus loin que moi.

— Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, répondit-elle; mais, hélas! mon cœur a amassé de l'ennui. Le prince d'Hénin me fera mourir

avec ses bouquets, ses madrigaux et ses écus : c'est une vraie pluie d'amour.

— Attendez, lui dit le comte, je vais vous délivrer d'un prince si ennuyeux.

Le même jour, 11 février 1774, il assemble quatre docteurs de la Faculté de Paris.

— C'est une question importante, leur dit-il gravement : il faut savoir si l'on peut mourir d'ennui.

Après de mûres réflexions, les quatre docteurs se déclarèrent pour l'affirmative. Ils motivèrent leur jugement dans un long préambule; après quoi ils signèrent de la meilleure foi du monde.

— Et le remède? demanda le comte.

Ils décidèrent qu'il fallait distraire le malade, changer son horizon et le délivrer des gens qui l'entouraient. Cette pièce en main, le comte s'en va droit chez un commissaire porter plainte contre le prince d'Hénin, sous prétexte qu'il obsédait mademoiselle Arnould au point de la faire mourir d'ennui. « Je requiers, en conséquence, qu'il

soit enjoint au prince de s'abstenir de toute visite chez la chanteuse, jusqu'à ce qu'elle soit hors de la maladie d'ennui dont elle est atteinte, maladie qui la tuerait, selon la décision de la Faculté, ce qui serait un malheur public ou un malheur privé. » On devine que cette plaisanterie se termina par un duel. Le prince et le comte se battirent si bien ou si mal, que, le soir même du duel, ils se rencontrèrent ensemble chez Sophie Arnould.

IV

Peu de temps avant la Révolution, elle quitta le théâtre, les passions de l'Opéra et les passions du monde, pour se retirer à la campagne. Elle imita Voltaire, Choiseul, Boufflers; elle se passionna pour l'agriculture comme la reine Marie-Antoinette; elle eut des vaches et des moutons; elle fit du beurre et du fromage; elle fana son foin et cueillit ses pois.

En pleine Révolution, elle vendit sa petite terre pour acheter à Luzarches la maison des pénitents du tiers ordre de Saint-François. Comme elle avait toujours de l'esprit, elle fit graver cette inscription sur la porte : *Ite, missa est*. Elle s'occupa de sa mort et de son salut. Cette femme, qui avait, comme Madeleine, jeté son cœur à tous les vents printaniers, profané son âme dans toutes les folles amours, se prépara à la mort avec une certaine volupté claustrale. Au bout du parc, dans le couvent en ruines, elle disposa son tombeau et fit inscrire sur la pierre ce verset de l'Écriture :

Multa remittuntur et peccata, quia dilexit multum.

Le croirait-on ? les sans-culottes de Luzarches vinrent la troubler dans sa retraite, la prenant pour une religieuse et pour une ci-devant. Ils firent un matin une visite domiciliaire dans la maison des pénitents.

— Mes amis, leur dit-elle, je suis née femme

libre, j'ai toujours été une citoyenne très-active, et je connais par cœur les droits de l'homme.

Les sans-culottes ne voulaient pas la croire sur parole ; ils allaient l'emmener en prison, lorsqu'un d'eux aperçut sur une console un buste de marbre : c'était Sophie Arnould dans le rôle d'Iphigénie. Cet homme, trompé sans doute par l'écharpe de la prêtresse, s'imagina que c'était le buste de Marat :

— C'est une bonne citoyenne, dit-il en saluant le marbre.

Il restait alors à Sophie Arnould trente mille livres de rente et des amis sans nombre. En moins de deux ans, elle perdit sa fortune et ses amis. Elle revint à Paris avec quelques débris sauvés du naufrage ; un mauvais avocat, qui gouvernait son bien, acheva de la ruiner. Elle tomba donc dans une misère absolue et dans une solitude profonde. Elle alla vainement frapper à la porte de tous ceux qui l'avaient aimée ; elle frappa à bien des portes, mais c'était frapper sur la pierre des tom-

beaux : ceux qui l'avaient aimée n'étaient plus là. La prison, l'exil, l'échafaud, les avaient dispersés pour jamais. Elle fut réduite à aller demander assistance chez un perruquier qui l'avait coiffée en ses beaux jours. Cet homme demeurait dans la rue du Petit-Lion ; il lui donna asile, mais dans un triste réduit sans lumière et sans cheminée, où la pauvre femme grelottait et s'éteignait. Elle payait cher les grandeurs passées ; certes, Madeleine ne traversa pas une pénitence si austère. Cependant elle chantait encore. « On a entendu, dit un journal, mêlée aux concerts mystérieux des obscurs théophilanthropes, cette voix qui tonnait dans *Armide* et qui soupirait dans *Psyché* ; on a gémi en pensant à l'incertitude des événements et aux mystères de la fatalité. »

V

Un jour qu'elle était, comme de coutume, seule dans sa chambre, grelottant sans se plaindre, ne désespérant pas de son étoile, rebâtissant pour la millièame fois le château écroulé des fêtes de sa vie, le perruquier entra chez elle.

— Eh bien, lui dit-elle avec humeur, est-ce qu'on entre ainsi sans se faire annoncer?

— Il est bien l'heure de plaisanter ! dit le perruquier d'un air fâcheux : savez-vous ce qui m'arrive ? Décidément, on prend ma perruque pour une enseigne d'auberge ; le comte de T... est descendu chez moi.

— Le pauvre homme ! s'écria Sophie Arnould.

— Il arrive incognito d'Allemagne, sans un sou

vaillant. Dieu merci ! si tous les gens que j'ai coiffés viennent me demander un gîte et du pain, me voilà bien loti !

Sophie Arnould descendit dans la boutique.

— C'est toi ! s'écria le comte de T... en se jetant à son cou.

— En vérité, dit-elle, il me semble que je lis un roman. L'exil est donc bien dur, que vous vous résignez à venir dans cette ville toute sanglante où vous n'avez plus d'amis ? Croyez-moi, vous allez être plus exilé à Paris que chez le roi de Prusse.

— Qu'importe ? dit le comte de T... ; n'ai-je pas trouvé un cœur qui se souvient de moi ?

Ils s'embrassèrent encore et jurèrent de ne pas se séparer. Le perruquier logea son nouvel hôte dans un galetas du cinquième étage. Dès que le jour était venu, Sophie Arnould montait chez lui avec une tasse de café à la main ; ils partageaient fraternellement : après quoi ils devisaient

du temps passé, pour oublier un peu les angoisses du présent. A l'heure du dîner, le perruquier les priaît de descendre dans l'arrière-boutique, où l'on dînait tant bien que mal à la même table.

— Je n'ai qu'une table et qu'une soupière, disait ce brave homme, sans quoi je ne prendrais pas la liberté de dîner avec vous; mais, ajouta-t-il avec un certain air malin, autre temps, autres mœurs.

Il y aurait un curieux chapitre à faire sur cet intérieur de perruquier hébergeant des hôtes illustres. Il y aurait à recueillir plus d'un mot spirituel, plus d'une pensée philosophique, plus d'un tableau profondément humain. Il est bien regrettable que Sophie Arnould, qui écrivait des lettres charmantes, n'ait pas raconté en détail son séjour dans la rue du Petit-Lion. On ne sait ce que devint le comte de T..., je n'ai même pu découvrir son vrai nom. Les Mémoires disent qu'il avait été dans sa jeunesse « un

des plus jolis grappilleurs des espaliers de l'Opéra. »

Sophie Arnould retrouva son étoile avant de mourir. Fouché l'avait aimée; devenu ministre en 1798, il reçut un matin en audience extraordinaire une femme qui disait avoir de précieuses confidences à lui faire touchant la sûreté de l'État. Il reconnut Sophie Arnould; il écouta son histoire avec émotion et décida, séance tenante, qu'une femme qui avait enchanté par sa voix et par ses yeux tous les cœurs, pendant plus de vingt ans, avait droit à une récompense nationale; en conséquence, il signa le brevet d'une pension de vingt-quatre mille livres, et ordonna qu'un appartement lui fût donné à l'hôtel d'Angevilliers. Sophie Arnould, qui, la veille, n'avait plus un seul ami, en vit venir un grand nombre à son hôtel. Tous les poètes du temps, qui étaient de mauvais poètes, tous les comédiens, tous les habitués du Caveau, se réunirent chez elle comme dans un autre hôtel de Rambouillet.

Seulement, au lieu des préciosités du beau langage, on y répandait à pleins verres la gaieté gauloise.

On pourrait, à l'exemple des biographies, citer quelques beaux mots de Sophie Arnould; mais cet esprit n'a pas cours aujourd'hui parmi les honnêtes gens : c'est de l'esprit entre deux vins et entre deux amours *.

Elle a eu pour amants Rulhières et Beaumarchais; on l'accuse d'avoir souvent emprunté de l'esprit à ses amants : pourquoi n'accuse-t-on pas aussi ses amants d'avoir quelquefois fait la roue avec son esprit ?

* Parmi les mots qu'on peut citer à la gloire de cet esprit si gai, si franc et si original, n'oublions pas celui-ci. Mademoiselle Guimard avait écrit à Sophie Arnould une lettre d'injures où celle-ci était accusée d'avoir commis sept fois par jour les sept péchés capitaux; elle répliqua ainsi : *Fait double entre nous*. Et elle signa.

VI

J'ai peint en pied Sophie Arnould. J'ai oublié bien des historiages.

Quand le buste de mademoiselle Clairon fut mis en vente, mademoiselle Arnould en doubla la première enchère. « Il n'y eut personne qui se permit d'enchérir sur elle, et le buste lui fut adjugé. Toute l'assemblée applaudit à différentes reprises. » On lui envoya sur-le-champ le quatrain suivant :

Belle déesse de la scène,
Tout Paris t'a cédé le buste de Clairon :
Il a connu les droits d'une sœur d'Apollon
Sur un portrait de Melpomène.

Eile avait le secret, cette sœur d'Apollon, de chanter sans voix. L'abbé Galiani, au spectacle

de la cour, voyant tout le monde s'extasier autour de lui sur la voix de mademoiselle Arnould, s'écria : *En effet, c'est le plus bel asthme que j'aie jamais entendu !*

Ce bel asthme soufflait dans un corps diaphane. Mais, sur la scène, Sophie Arnould se métamorphosait. Écoutez Grimm :

« Mettez à souper mademoiselle Ménard, fraîche, jeune, piquante, à côté de mademoiselle Arnould, celle-ci vous paraîtra un squelette auprès d'elle ; mais au théâtre, ce squelette sera plein de grâce, de noblesse et de charme, tandis que la fraîche et piquante Ménard aura l'air gaupe. »

C'est un livre à faire que la théorie de la perspective théâtrale.

Les poètes étaient tous caressants pour Sophie Arnould :

Quand de Psyché mourante au milieu de l'orage,
Arnould, les yeux en pleurs, me vient offrir l'image,
Et frémit sous la nue où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre sa voix dans les fracas des airs ?

J'aime à voir son effroi lorsque la foudre gronde,
Et ses regards errants sur les gouffres de l'onde;
Ses sons plaintifs et sourds me pénètrent d'horreur,
Et son silence même ajoute à ma terreur.
Grâce à l'illusion, je sens trembler la terre;
Cet airain, en roulant, me semble un vrai tonnerre :
Ces flots que l'art soulève et sait assujettir
Sont des flots écumants tout prêts à l'engloutir :
Et lorsque le flambeau des pâles Euménides
Éclaire son désordre et ses grâces timides,
J'éprouve sa frayeur, je frissonne, et je croi
Entendre tout l'enfer rugir autour de moi !

En 1802, dans la même saison, on enterra sans bruit, sans éclat, sans pompe, trois femmes qui, durant près d'un demi-siècle, avaient rempli la France de l'éclat de leur beauté, du bruit de leur talent, des pompes de leurs amours : Sophie Arnould, mademoiselle Clairon et mademoiselle Dumesnil.

Sophie Arnould, se confessant à l'heure de la mort, raconta au curé de Saint-Germain-l'Auxerrois toutes ses passions profanes. Comme elle lui parlait des fureurs jalouses du comte Lauraguais, celui qu'elle avait le plus aimé, le curé lui dit :

— Ma* pauvre fille, quel mauvais temps vous avez traversé!

Elle s'écria avec des larmes dans les yeux :

— Ah! c'était le bon temps! j'étais si malheureuse!

Ce trait de cœur, dont un poète a fait un beau vers sans se donner beaucoup de peine, me console de tous les traits d'esprit de Sophie Arnould.

MADemoiselle GUIMARD

I

Houdon a moulé le pied de la Guimard que j'ai là sous la main. C'est le pied de la Chasseresse, fier, délicat, divin ! Praxitèle sculptant des déesses n'a pas taillé dans le marbre un plus beau pied.

Que ce beau pied a tenu de place sur la scène de l'Opéra et sur la scène du monde !

Au temps où Boissy mourait de misère, non pas comme Malfilâtre, qui du moins mourait seul, mais avec sa femme et ses enfants, la comédienne qui jouait ses pièces éclaboussait vingt poètes par ses carrosses. Au temps où Grétry et Jean-Jacques vivaient à la condition de dîner en ville, mademoiselle Guimard avait un palais et donnait à souper à un prince : je n'ai pas besoin d'ajouter que le musicien, son compagnon de gloire à l'Opéra, n'était pas invité au souper. Mais tout ce faux bruit et tout ce faux éclat ont fini par s'apaiser et s'effacer devant une gloire plus digne : la mort vient mettre tout le monde à sa place. Aujourd'hui, le musicien nous charme encore ; mais qui se souvient de la danseuse qui l'éclaboussait ? Un grand exemple : il n'y a pas un mois que mademoiselle Thévenin (qui connaît aujourd'hui mademoiselle Thévenin, la rivale de Duthé ?) vient de mourir à Fontainebleau, âgée de quatre-vingt-douze ans. « Une foule de grands seigneurs et de financiers s'étaient ruinés pour

elle, au gré de ses caprices. » Elle est morte millionnaire et avare, sans penser à Dieu ni aux pauvres. Elle n'avait pas d'héritiers et elle n'a pas fait de testament, comme si la seule idée de donner après sa mort lui eût trop coûté. Mademoiselle Thévenin laisse cinquante mille livres de rente à l'État. Il est vrai que l'État est le premier pauvre du royaume.

Dieu me garde de jamais m'arrêter à un tel portrait ! Si j'ai reproduit cette horrible mort, c'est pour venger au grand jour les pauvres que cette femme a déshérités durant sa vie et après sa mort. Je choisis mieux mes figures. Plus d'une tête charmante est à détacher de la galerie de l'Opéra. A côté de mademoiselle Thévenin, qui fut avare, on trouve mademoiselle Guimard, qui fut prodigue.

Mademoiselle Guimard joua un grand rôle dans sa vie à l'Opéra, à la ville, à la cour. D'abord elle dansa, ensuite elle fit des passions, encore des passions, toujours des passions. Cent marquis se

ruinèrent pour elle mais, ce qui semblera beaucoup plus surprenant, c'est qu'elle mangea presque un fermier-général ! Je ne vous dirai point le nom de ses amants : il me faudrait du temps et de la place ; sachez seulement qu'elle comptait parmi les plus persévérants des ducs et des princes : ainsi le duc d'Orléans, ainsi le prince de Soubise. Celui-ci surtout fut très-opiniâtre ; il persista à lui donner beaucoup d'argent. La Guimard se résignait à toucher de çà, de là, par-ci, par-là, trois à quatre cent mille francs de revenu, sauf à en faire bon usage. Tantôt elle bâtissait un palais, tantôt elle faisait elle-même de larges aumônes aux pauvres de son quartier. Grimm raconte une de ses charités. Durant les grands froids de 1768, elle prend de l'argent sans compter ; elle se met en marche toute seule, sans rien dire à personne ; elle monte dans les mansardes de son voisinage, elle s'informe de tous ceux qui souffrent de la rigueur de la saison ; elle donne à chaque famille sans pain de quoi vivre pendant un an. N'était-ce

pas la rosée bienfaisante dont parle l'Écriture ? Voilà qui ennoblit ses entrechats.

Touché jusqu'aux larmes de cette bonne œuvre, Marmontel adressa à la danseuse une longue épître : il faut dire qu'il dînait souvent chez mademoiselle Guimard. Cette action fit beaucoup de bruit ; un prédicateur en parla dans un sermon, ne manquant pas d'évoquer à ce propos la sublime figure de Madeleine repentante :

« Ce n'est point encore Madeleine repentante, s'écria-t-il, mais c'est déjà Madeleine charitable : la main qui fait si bien l'aumône ne sera pas méconnue de saint Pierre quand elle ira frapper à la porte du paradis. »

Grimm, voyant tout le monde attendri :

« Et moi, j'ai envie de faire ici le rôle de ce bon curé de village, qui, ayant prêché à ses paysans la Passion de Notre-Seigneur et les voyant tous pleurer de l'excès de ses souffrances, eut quelque pitié de les renvoyer chez eux si affligés, et leur dit : « Mes enfants, ne pleurez pourtant pas

» tant, car tout cela n'est peut-être pas vrai. »

L'histoire est vraie de point en point, d'autant plus vraie que la Guimard n'en a jamais dit un mot : c'est la police qui a constaté tous ces bienfaits. Du reste, Grimm a été un des lointains adorateurs de la Guimard :

« Je l'ai toujours tendrement aimée, écrit-il au roi de Prusse. On dit qu'elle a le son de la voix rauque et dur, c'est un furieux tort à mes oreilles ; mais, comme je ne l'ai jamais entendue parler, ce défaut n'a pu diminuer ma passion pour elle. »

On a le droit de s'étonner des merveilleuses conquêtes de cette danseuse ; mais à propos d'amour, il ne faut s'étonner de rien. Sitôt qu'on veut raisonner sur ce chapitre, on déraisonne. Non-seulement la Guimard n'était pas belle, mais elle n'était même pas jolie. Il faut dire qu'elle avait ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui séduit sans que l'esprit et le cœur sachent pourquoi. L'Amour n'est pas aveugle pour rien. Mademoi-

selle Guimard avait plus qu'aucune autre de sa trempe l'art de mettre un bandeau sur les yeux qui la regardaient. Elle était maigre comme une danseuse, à ce point que ses charitables compagnes la surnommaient *l'Araignée* : il est vrai que sa danse rappelait un peu les gambades des faucheux. Outre les gambades, elle excellait dans les rigodons, les tambourins, les loures, mais surtout dans les grands airs. Plus d'une fois, elle a fait fureur dans la gargouillade : elle pirouettait avec des ailes ; mais son vrai triomphe était la danse capricieuse : ce fut pour elle qu'on fit les *Caprices de Galatée*. Ce qui la distinguait encore, c'était l'afféterie : elle dansait comme Sterne écrivait ; aussi Sterne, qui la vit à son voyage en France, la déclara la plus fausse, la plus agaçante, la plus maniérée des danseuses. Heureusement pour elle que tout le monde n'était pas de l'avis de Sterne. Les admirateurs disaient tout simplement : « C'est la Volupté en personne. A elle seule elle représente les trois Grâces. » Mademoiselle Arnould,

qu'on écoutait comme un oracle dans ce monde perversi, contre-balançait un peu ces éloges par des épigrammes. M. de Jarente, plus ou moins évêque d'un diocèse où il n'a jamais paru, aimait mademoiselle Guimard. Grâce à lui, elle était entrée dans les ordres, suivant son expression, et elle avait la *feuille des bénéfices*. De là ce mot de mademoiselle Arnould : « Je ne conçois pas comment 'ce petit ver-à-soie est si maigre; il vit sur une si bonne feuille ! »

La Guimard, du reste, se moquait avec esprit des compliments et des satires. Elle était bien plus préoccupée d'un carrosse à changer, d'un palais à bâtir, d'une aumône à faire. Tous les journaux du temps s'entretiennent de sa maison surnommée le *temple de Terpsichore*. L'histoire ancienne parle de la courtisane Rhodope, qui faisait bâtir une des plus fameuses pyramides d'Égypte avec l'argent de ses adorateurs : la Guimard fit bâtir un palais, dans la Chaussée-d'Antin, où se sont engloutis plus de trésors qu'il n'en eût fallu pour

élever deux pyramides. Le temple de Terpsichore renfermait, outre les grands et les petits appartements de la déesse, un jardin d'été et un jardin d'hiver, une bibliothèque de mauvais livres, une galerie de tableaux galants, un théâtre où venaient jouer avec délices les comédiens ordinaires du roi et tout ce qu'il y avait de talents dans les troupes vagabondes. On y trouvait aussi un petit temple à Paphos, et il y avait toujours quelqu'un à la porte. Les folies anciennes fournissent-elles un pareil exemple? « Il a fallu une défense des gentilshommes de la chambre pour empêcher les meilleurs de la troupe de la Comédie-Française et de la Comédie-Italienne d'aller jouer chez mademoiselle Guimard, parce qu'ensuite ils se reposaient et ne jouaient pas pour le public. » La danseuse brava la défense, habituée qu'elle était de commander en reine; elle fut menacée de par le roi : elle répondit à la menace en donnant chez elle la parodie d'une fête de la cour. Quoiqu'un roi de France sût alors jeter à pleines mains l'ar-

gent par les fenêtres, la parodie de la fête fut plus brillante que la fête même. Spectacles, danses, festins, folies de tous les temps et de tous les pays, rien n'y manqua, le scandale moins que toute autre chose.

Le croira-t-on ? La reine Marie-Antoinette, qui, comme tant d'autres, avait touché de ses lèvres la coupe fatale où s'enivrait ce siècle étourdi et sentimental, spirituel et déclamateur, appelait sans façon et sans y regarder à deux fois la Guimard à ses conseils de toilette. Il arrivait le plus souvent que la Guimard était la présidente du conseil, même en présence de la dame d'honneur, la princesse de Chimay, de la dame d'atour, la comtesse d'Ossun, et de la dame du palais, la marquise de La Roche-Aymon. La surintendante même, chef du conseil, comme on disait alors, n'avait pas un mot à dire quand la Guimard paraissait à Versailles. La reine avait une confiance aveugle dans le bon goût de la danseuse. Mademoiselle Guimard par-ci, mademoiselle Guimard

par-là ; mes cheveux sont-ils bien échafaudés ? ces roses fleurissent-elles bien à mon corsage ? » La danseuse répondait sans balancer à peu près comme si elle eût parlé à Sophie Arnould ; elle savait que l'étiquette était bannie de la cour de France depuis que madame Du Barry avait passé sur le trône. D'ailleurs elle traitait presque avec la reine de puissance à puissance. Tous les seigneurs qui papillonnaient à la cour n'avaient-ils point pirouetté chez elle ? Le luxe de Trianon égalait-il celui du temple de Terpsichore ? La reine avait-elle, comme la danseuse (que dis-je, comme la danseuse !), comme la déesse de la danse, un jardin d'hiver où s'épanouissaient les plantes les plus rares.

La Guimard n'ignorait pas le prix que la reine attachait à ses conseils. Ainsi, un jour qu'elle allait au Fort-l'Évêque, elle dit à sa *dame d'honneur* : « Ne pleure pas, Gothon : j'ai écrit à la reine que j'avais découvert une nouvelle façon d'échafauder les cheveux ; je serai libre avant ce soir. »

II

Un journal du temps dit, en parlant de l'hôtel de la Guimard, que l'Amour en fit les frais et que la Volupté en dessina le plan. « Jamais, ajoute ce journal, ces divinités n'eurent en Grèce un temple plus digne de leur culte. » La danseuse avait son peintre ordinaire, qui n'était pas le premier venu : c'était Fragonard, qui prit pour elle sa palette la plus fraîche et la plus séduisante, son pinceau le plus léger et le plus spirituel. Il commença vingt chefs-d'œuvre, mais ce fut David qui acheva tout, parce que Fragonard était devenu amoureux de la déesse.

Vous avez vu la Guimard à la cour et dans son palais ; voulez-vous la voir à Longchamp, le 29 mars 1767 ? Il faisait par hasard, ce jour de la sombre semaine sainte, le plus beau soleil de

printemps. Toute la magnificence de Versailles et de Paris s'étalait splendidement à la promenade; mais parmi tous les carrosses, le plus admiré fut celui de la Guimard, traîné par quatre chevaux; c'était moins un carrosse qu'un char « digne, dit un journal, de contenir les grâces exquises de la moderne Terpsichore. » Rien ne manquait à cet équipage, ni les chevaux les plus fringants et les plus fiers, ni les peintures les plus jolies, ni les adorateurs les plus enthousiastes; rien n'y manquait, pas même les armes; au milieu de l'écusson on voyait un marc d'or d'où sortait un gui de chêne; les Grâces servaient de support et les Amours couronnaient le cartouche. « Tout est ingénieux dans cet emblème, » ajoute le journal.

Ce n'était point assez pour mademoiselle Guimard d'avoir un temple à Paris; la reine Marie-Antoinette avait des maisons de plaisance, la déesse de l'Opéra se fit bâtir une maison de plaisance à Pantin. Écoutez Bachaumont: « 12 décembre 1768. On parle beaucoup des spectacle

magnifiques que donne à sa superbe maison de Pantin mademoiselle Guimard, si renommée par l'élégance de son goût, son luxe inouï, les philosophes, les beaux-esprits, les gens à talent de toute espèce qui composent sa cour et la rendent l'admiration du siècle. C'est à qui, parmi nos bons auteurs, sera joué sur son théâtre, et pour son amusement, c'est à qui, parmi nos comédiens célèbres, jouera pour lui plaire. M. le prince de Soubise est toujours au rang des spectateurs. On n'est admis à ces fêtes qu'après avoir été admis à la cour. Les fêtes de Néron n'étaient pas à la hauteur de celles-ci. »

Entre autres raisons, mademoiselle Guimard était renommée pour ses soupers, qui étaient les plus merveilleux de Paris. Elle en donnait trois par semaine : le premier, composé des plus grands seigneurs de la cour ; le second, des poètes, d'artistes et de savants qui avaient mal soupé la veille chez madame Geoffrin ; le troisième n'était plus un souper, mais une orgie composée de comé-

diennes de toute espèce et de gens de toute qualité. Ainsi, le mardi, cette danseuse trônait sans façon au milieu des plus beaux noms de la France. Le jeudi, elle avait une cour de savants qui lui parlaient de Sapho et de Ninon, d'artistes qui la peignaient sous toutes les faces (Boucher la métarmorphosait en bergère et Fragonard en Diané chasseresse); de poètes, comme Dorat et Marmontel, qui chantaient ses grâces de la même voix qu'ils chantaient la reine. Le samedi, elle se faisait déesse de la volupté, elle présidait au banquet de la folie.

Or, *les destins et les flots sont changeants*. Six mois après toutes ces merveilles, Bachaumont inscrit sur ses tablettes : « Mademoiselle Guimard, dont les talents pour la danse sont les délices de Paris, est à la veille de faire banqueroute; elle a suspendu... ses fêtes. » Le prince de Soubise ayant à se plaindre d'elle, parce qu'elle avait trois ou quatre soupirants de plus que de coutume, venait de supprimer la pension de mille écus par

mon carrosse; il y a, en outre, trente mille livres pour l'imprévu. — A merveille, monseigneur? s'écrie mademoiselle Guimard; je n'avais plus de chevaux, faites entrer les vôtres dans mes écuries. » Bachaumont ne manque pas d'inscrire cette aventure sur ses tablettes. Il ajoute : « On ne dit point encore le nom de ce magnifique personnage, bien digne d'être inscrit dans les fastes de Cythère. On le croit étranger, ce qui est injurieux pour la galanterie française. » Bachaumont aura it bien dû terminer ici, comme plus haut, par un point d'exclamation.

Ce personnage, demeuré inconnu, poussa la folie jusqu'à vouloir épouser mademoiselle Guimard. Jamais femme ne se montra aussi effrayée d'une pareille proposition. Il est vrai que l' amoureux, ne pouvant la décider de bon gré, voulut la contraindre un pistolet à la main. Elle ne trouva d'autre parti à prendre que d'envoyer ses puissants amis chez le lieutenant de police pour

le prier de la mettre à l'abri d'une telle violence. Le lieutenant de police fut dans un grand embarras : si l'amoureux se portait à quelque extrémité envers la déesse de l'Opéra, tout Paris serait en révolution. Il se rendit en toute hâte chez mademoiselle Guimard :

— Quoi, mademoiselle, il se trouve un insolent...

— Oui, monsieur, un insolent qui a l'audace de me demander en mariage. Est-ce que je m'appartiens ?

— Non, vous êtes à toute la France. Et comme pour vous marier il faudrait abandonner l'Opéra le diable, ses pompes et ses œuvres... Ne vous effrayez pas, mademoiselle, nous veillerons sur vous.

— Mais, monsieur le lieutenant de police, songez que ses pistolets sont chargés. C'est à peine s'il m'accorde six semaines pour me décider à ce parti extrême.

— Comptez sur nous ; dans six semaines, cet

homme mal élevé sera privé de vous voir, même à l'Opéra.

Le dénouement fut tragique. Ayant reçu l'ordre de retourner sur-le-champ en Allemagne, cet enragé prince allemand, qui osait prétendre à la main d'une danseuse française, partit, mais enleva la Guimard, que sans doute on n'aurait jamais revue à l'Opéra, si le prince de Soubise n'eût poursuivi le ravisseur en appareil de guerre. L'attaque fut vive, la défense héroïque. Trois morts restèrent sur le champ de bataille ; le ravisseur fut blessé grièvement, mais la Guimard fut sauvée ! Le prince de Soubise se rendit maître du carrosse où elle était évanouie.

Le prince de Soubise lui revint donc plus éperdument amoureux que jamais ; il se montra jaloux au point que M. de Bordes, qui s'était ruiné pour le plaisir d'être le chef d'orchestre et le maître de chapelle de la danseuse, fut invité à ne plus se présenter chez elle après le soleil couché.

Ici, en forme de pièces justificatives, ne puis-je

pas reproduire, à l'orthographé près, cette lettre inédite au prince de Soubise :

« Seigneur et maître,

» Est-ce donc là, cruel, le prix de tous mes sacrifices ? Qu'ai-je fait pour vous, ou plutôt que n'ai-je pas fait ? Quoi ! Vous parlez de m'abandonner ! Est-ce que je pourrais vivre sans vous ? car ne m'avez-vous pas habitué à des dépenses royales ? C'était bien la peine de vous sacrifier des lords et des barons qui voulaient se ruiner pour moi ! Cher Soubise, croyez-le, je vous ai aimé, je vous aime encore, je vous aimerai toujours comme dit la chanson. Vous avez beau faire, je ne crois pas un mot de votre lettre, n vous non plus, vous n'y croyez pas. Vous avez voulu rire de mes chagrins ; soyez content, j'ai pleuré. Oui, j'ai pleuré et vous savez que je ne suis pas une fontaine de larmes. Quels sont mes griefs ? Ne me suis-je pas faite l'esclave de vos caprices ? Un soir, souvenez-vous-en, vous avez

voulu (j'allais m'endormir) que je danse une gargouillade dans le plus simple appareil : c'était ridicule pour moi encore plus que pour vous ; pourtant j'ai dansé. Est-ce que vous seriez jaloux de quelqu'un ? Votre rang ne vous met-il pas au-dessus de ce préjugé ? D'ailleurs, vous le savez, si je danse pour tout le monde, mon cœur ne danse que pour vous. Vous voyez M. de Bordes d'un mauvais œil, vous avez bien tort ; M. de Bordes n'est pas un homme, c'est un musicien. M. de Marmontel vous offusque ; un poëte ? Allons donc ! nous ne rimons pas ensemble. Pour en revenir à M. de Bordes, n'oubliez pas que pour vous plaire, je lui ai défendu ma porte une fois le soleil couché ; je lui avais même signifié un congé en bonne forme ; mais le pauvre homme en serait mort de douleur ; il est venu, il s'est jeté à genoux, il a pleuré comme un enfant ; moi, tout attendrie, j'ai éclaté de rire, et je ne me suis pas sentie assez barbare pour le chasser, car il m'avait dit : « Chassez-moi comme un chien, si vous voulez ne

plus me revoir. » Vous êtes bien difficile à vivre, mon cher Soubise. Si vous saviez comme ce pauvre homme jouait bien du violon ! Rien que d'y penser, voilà mes pieds qui commencent un menuet. N'en parlons plus, je sens que je redeviens triste. Venez me voir, je n'ai plus de cœur à rien : je suis capable de me porter à quelque extrémité. Croiriez-vous que je songe quelquefois à me cacher dans un couvent ? Ah ! cruel, comme il me serait plus doux de me cacher dans tes bras !

» GUIMARD. »

Le prince de Soubise était redevenu le très-humble serviteur de toutes les fantaisies de la danseuse. Elle voulut avoir un droit de chasse pour sa table et pour ses amis dans les plaisirs du roi. Le prince, capitaine des chasses royales, lui accorda un des meilleurs cantons. Elle se fit peindre en Diane chasseresse, et s'amusa à délivrer aux plus grands seigneurs des permis de chasse.

A la réouverture de son théâtre de ville, elle trouva de grands obstacles dans le dnc de Richelieu et l'archevêque de Paris; mais comme elle avait plus d'amis que ces deux grands personnages, elle parvint à rouvrir. On devait donner *la Vérité dans le vin*; l'archevêque obtint cependant que cette pièce ne serait point représentée. « Il paraît, dit la danseuse, que monseigneur ne veut pas que la vérité sorte du tonneau plus que du puits. »

III

Si vous voulez pénétrer dans les mystères de l'Opéra au XVIII^e siècle, daignez jeter encore un regard sur cette épître à mademoiselle Guimard et aux sirènes de cette mer toute pleine de dangers. C'est un effrayant tableau des mœurs de la cour et de la ville en 1775, signé par un *Turc de toutes les académies mahométanes* :

« Ce n'est qu'avec admiration que j'envisage le haut point de gloire où vous et vos compagnes êtes parvenues. Nous ne sommes plus heureusement dans ce temps de barbarie où la vertu sévère régnait à l'ombre des lois. La douce licence, sous le nom de liberté, a ouvert enfin la carrière à nos vastes désirs; vous triomphez, divines enchanteresses, et vos charmes séducteurs ont changé la face de la France. Nos palais, nos hôtels ne sont plus aujourd'hui que la triste retraite du lugubre hymen, où d'indolentes épouses languissent dans l'ennui sous la garde d'un suisse chamarré, qui comme le marbre de sa porte, n'indique que l'hôtel du maître et la prison de sa triste moitié, tandis que la sémillante jeunesse, en foule dans vos petites maisons, y fixe l'amour et les jeux, et vos petits soupers font partout le désespoir des grands. Souveraines des modes, n'est-ce pas vous encore qui les donnez? Votre goût en décide; vos plumes toisées deviennent la mesure commune. Telle n'ose vous imiter en grand qu;

s'étudie à son miroir à vous copier en détail pour plaire ou prendre de plus beaux modèles. Siècle divin qui fait fouler aux pieds les préjugés, les lois et qui confondant tous les états, tous les âges, consacres tous les excès, tu seras à jamais célèbre dans l'histoire ! C'est à vous et à vos amies que l'on doit cette heureuse révolution dans nos mœurs ; à vous toutes en est la gloire et vous en jouissez. Soit que, traînées dans des chars élégants, vous embellissiez les boulevards poudreux, soit que, nymphes emplumées, la tête échafaudée et couverte de mille pompons, vous éclipsiez dans une première loge la modeste citoyenne, ou qu'au monotone Colysée, le front levé, l'œil assuré, vous étaliez vos grâces et fixiez sur vos pas une foule empressée, tous les regards ne sont-ils pas tournés sur vous ? Moderne Panthéon, tu réunis toutes nos divinités et tous nos hommages ! Vos privilèges, déités du jour, sont aussi grands que sacrés ; et comment ne le seraient-ils pas ? Depuis cette heureuse révolution rien ne vous arrête,

plus d'obstacles ! L'hymen tourné en ridicule, ose à peine se montrer ; vous paraissez publiquement dans les voitures de vos amants, vous portez leurs livrées, leurs couleurs, souvent les diamants de leurs épouses : vos petites maisons s'élèvent partout des débris des grandes et forment par leur nombre, dans les faubourgs de la capitale et sur les boulevards, une espèce d'enceinte, de circonvallation qui, la tenant bloquée, vous en assure à jamais l'empire. Vous prenez le plaisir en général pour but, tous les hommes pour objet et le bonheur public pour fin de vos sublimes spéculations. Oui, mesdemoiselles, vous êtes le luxe essentiel à un grand État, l'appât puissant qui lui attire les étrangers et leurs guinées : vingt modestes citoyennes valent moins au trésor royal qu'une seule d'entre vous ; aussi êtes-vous hors de tous les rangs, à côté de tous les états, et les femmes par excellence de tous les hommes. »

En 1777, mademoiselle Guimard menait encore le même train de vie ; écoutez un journal :

« 12 octobre. La parodie de l'opéra d'*Héraclide*, jouée chez mademoiselle Guimard, l'a été une seconde fois à Choisy, la veille du départ de Fontainebleau. Le roi en a été si content, qu'il a donné une pension à l'auteur, Despréaux, danseur de l'Opéra. On peut juger par cette faveur combien Sa Majesté a encore l'ingénuité du bel âge et aime à rire. » Ce bon Louis XVI ! —

« 1^{er} décembre. On a encore donné lundi, chez mademoiselle Guimard, la même parodie. On a commencé sur les dix heures devant la plus auguste assemblée, composée de princes du sang, de plusieurs ministres et d'un nombre de grands du royaume. »

Je vous le demande, qu'y avait-il de plus à la cour, si ce n'est un roi ennuyeux ?

En 1776, on retrouve mademoiselle Guimard conduisant une révolution à l'Opéra, plus grave encore que celle des jupons courts, qui eut lieu sous la Camargo. Il s'agissait d'interdire la maternité aux danseuses. Mademoiselle Guimard

disait dans les assemblées : « Surtout, mesdames et messieurs, point de démissions combinées : c'est ce qui a perdu le parlement. »

Elle eut pourtant une passion sérieuse : un pauvre officier de fortune, qui jouait la comédie sur son théâtre, la séduisit par sa belle tête intelligente et triste. Elle n'eut pas le temps de l'aimer, mais elle le pleura avec des larmes d'amour : il s'était fait tuer en duel par un de ses amants. Quand celui-ci vint annoncer à la Guimard qu'il venait de tuer un drôle qui lui avait soutenu qu'il n'était pas aimé, elle s'abandonna à une douleur sans bornes et lui dit :

— C'est lui que j'aimais.

Vers 1780, mademoiselle Guimard tomba peu à peu dans l'oubli. Ça et là, les gazettes parlent un peu en passant de sa belle manière de danser au théâtre et de pirouetter dans la vie. Mais c'est un sujet passé de mode, on cesse de se ruiner pour ses caprices, elle est trop connue de toutes les façons pour exciter encore la curiosité. Ainsi va la re-

nommée : on la regarde venir avec ardeur, on jette des branches de laurier sur son chemin, on la couronne d'immortelles. Une fois venue, on ne la traite plus que comme un vieil ami qui ne vous apprend rien de nouveau. On la voit partir sans regret, à peine si l'on prend le temps de lui dire adieu.

Que devint la Guimard après ses fabuleux triomphes ? Ces bohémiennes de l'Opéra apparaissent sans dire d'où elles viennent, et disparaissent sans dire où elles vont. Gardat-elle pour mourir un peu de sa scandaleuse fortune ? Se réveilla-t-elle effrayée, comme Fragonard, son peintre ordinaire, dans un autre monde, c'est-à-dire sous la République une et indivisible ? Ce qu'on peut dire sans doute, c'est qu'elle mourut seule, sans emporter une larme, ni un souvenir, ni un regret.

Cependant comme Dieu n'oublie pas les aumônes faites à deux mains, la main de la fortune et la main du cœur, il lui sera beaucoup pardonné

là-haut. Faire l'aumône, c'est faire pénitence, c'est travailler pour Dieu, c'est dépouiller la robe de fête pour revêtir la robe de lin des pèlerins du ciel*.

* J'aurais voulu toujours ignorer la fin de cette destinée galante. Or, celle qui se disait la rivale d'une reine et qui lut-tait de magnificence avec un roi; celle qui, en qualité de déesse, trouvait le mariage indigne d'elle, finit par épouser, au lieu d'un prince allemand, le sieur Despréaux, *professeur de grâces au Conservatoire*, près de qui elle mourut silencieusement dans un vertueux intérieur du Marais!

FIN DE L'ALPHABET

MADEMOISELLE MAILLARD

Le maréchal de Catinat avait un cuisinier, et ce cuisinier avait une fille. Ne pouvant être ni cuisinière ni maréchale, la jeune fille se fit raccommodeuse de dentelles. Les dentelles la menèrent aux Marionnettes. Elle entra au Jeu de Bertrand. Du Jeu de Bertrand elle sauta au théâtre

de Dolet. Enfin elle voulut goûter de la province. J'oublie de dire qu'elle se maria pendant toutes ces évolutions. Elle fit à Besançon la connaissance d'un jeune homme appelé Cavé, qui portait alors le petit collet. Le petit collet eut un grand amour pour l'actrice. Un grand amour amène toujours un mariage, quel qu'il soit. Le mariage de Cavé lui fit changer son nom en celui de Maillard ; de là le nom de mademoiselle Maillard resté au théâtre. Un jour que Maillard était dans une boutique de coiffeur de la foire Saint-Laurent, mademoiselle Maillard passa pour aller au théâtre ; Maillard la salua. « Connaissez-vous donc cette oie actrice ? lui demande un quidam. (Il y a toujours des quidams dans les boutiques de barbiers.) — Eh, cadédis ! s'écrie Maillard en contrefaisant le Gascon et un vers de comédie :

• Au gré de mes désirs j'ai goûté de la belle. »

— Touchez-là ! s'écrie le quidam, je puis vous en dire autant. — Ah ! »

Sur ce mot, querelle et combat. Duel à l'épée.
Blessure de Colin-Maillard. — Souvenez-vous, re-
prend le quidam, de ces vers de La Fontaine :

• Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
Quand on le sait, c'est peu de chose. •

Du danger de faire des citations

MADAME MANDINI

ET

MADemoiselle MÉNARD

La Mandini ! On raffolait de sa beauté — beauté du diable — figure jolie au théâtre — désinvolte, fille des airs — grâces françaises, grâces italiennes, grâces de tous les pays, hormis des pays barbares. Telle est la Mandini. On dirait Euterpe elle-même. Elle désarmait jusqu'aux Ésopes les plus bossus de la critique. Elle désarmait jusqu'aux femmes les plus armées.

Cependant elle n'était point tout à fait chanteuse, aussi bien qu'Euterpe est musicienne. Ésope aurait peut-être eu raison ; mais comme elle avait un esprit si ravissant, Ésope aurait eu tort devant tout Paris, qui passe tout à l'esprit et qui passait tout à la Mandini. A beau bien chanter qui vient de loin, même d'Italie, il faut encore savoir plaire à l'esprit parisien. *Evviva* la Mandini, qui faisait les belles soirées du théâtre de Monsieur !

Mademoiselle Ménard était une bouquetière des boulevards, comme mademoiselle Isabelle. Selon Grimm, « voulant se retirer de cet état qui a un peu dégénéré de la noblesse de son origine, depuis que Glycère vendait des bouquets aux portes des temples à Athènes, elle a acheté une grammaire de Reslaut, et s'est mise à étudier la langue et la prononciation française ; après quoi elle a essayé de jouer la comédie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, pendant son début, elle s'est adressée à tous les auteurs, musiciens et poètes, pour leur

demander conseil et profiter de leurs lumières avec un zèle vraiment infatigable et une docilité qui a eu pour récompense les applaudissements qu'elle a obtenus dans les différents rôles qu'elle a joués. M. de Péquigny, aujourd'hui duc de Chaulnes, protecteur de ses charmes, ou, en style vulgaire, son entreteneur, l'a fait peindre par Greuze.»

Qui donc possède aujourd'hui ce portrait, un chef-d'œuvre qui coûta un peu plus cher que l'original ?

MADemoISELLE DE NESLE

Un grand nom pour de petits rôles. Mademoiselle de Nesle se réduisait en Zerbine et en Lucette. Mais c'était la plus jolie miniature de la pièce. Elle-était coquette sans cesser d'être ingénue, dit un chroniqueur contemporain dont la rédaction semble ici moins coquette qu'ingénue. Est-ce à dire que mademoiselle de Nesle jouait les paysannes de Grétry comme si elle n'eût pas été une fille noble ? car elle était cousine des maîtresses de Louis XV. Elle fut toujours cousine du public.

MADemoISELLE PELLISSIER

Elle fut pendant quelque temps un modèle de célébrité. Mademoiselle Pellissier fut remarquée du grand faiseur de réputations au dix-huitième siècle, ce Voltaire qui était le Warwick des rois et des reines de théâtre. Voltaire dit un jour :

• Pellissier par son art, Lemaure par sa voix. •

MADemoiselle PARISOT

Débuter à l'âge de quatorze ans avec une figure charmante, une voix juste, flexible et légère, une prononciation distincte, un sourire distingué : c'est ainsi que s'ouvre l'histoire de mademoiselle Parisot, en 1789, au théâtre de Monsieur, qui était, comme on voit, un théâtre d'opéra italien ; on y chante à cette heure-là le *Fanatico burlesco* de Cimarosa, le *Roi Théodore*, les *Nozze di Dorina*, et mademoiselle Parisot vient de débiter dans l'*Infante de Zamora*.

A quinze ans ! A cet âge on plaît même par ses défauts, pourvu qu'on offre des espérances.

LA RAFFANELLI

C'était la femme de Bartolo-Raffanelli, comme la Mandini était la femme de Figaro-Mandini, ces deux *Bouffons* qui jouaient au théâtre de Monsieur *Il Barbieri di Siviglia* de Paësiello. On n'en était pas encore à Lablache et à Rubini, on n'en était pas encore au *Barbier* de Rossini, mais on n'en était pas loin : Paësiello est un père très-naturel de Rossini. Rossini n'a fait la révolution que dans l'instrumentation.

La Raffanelli n'était pas grande chanteuse et

ne représentait pas tout à fait une reine, mais elle portait le nom de Raffanelli, et ce nom en i enchantait les Parisiens.

Les Bouffons italiens étaient des enfants gâtés ; il est vrai que la troupe était belle et l'orchestre divin, si j'en crois les Saint-Victor et les Roqueplan du temps. Les *Bouffons* de Monsieur passaient pour la troupe la plus intéressante de Paris lyrique ; car il y avait trois grands théâtres lyriques à Paris ; le Grand-Opéra, le Théâtre-Italien, et ce théâtre de Monsieur qu'on appelait communément les Bouffons.

Les femmes des Bouffons étaient alors les signoras Baletti, Mandini, Limperani, Raffanelli, Morichelli, Storace, Cotellini, Daira, Tomenoni, et la petite Simonet, qui était Française, comme la grande Baletti était allemande.

Les hommes étaient, outre Raffanelli, le grand comique, et Mandini, l'acteur de toutes les femmes, Viganoni le ténor, Rovedini le bouffe, Mengozzi le ténor léger.

Au milieu de tous ces romans du théâtre, pardonnez une page d'histoire dramatique. Vous avez le tableau des Bouffes au commencement de la Révolution; on les appelle encore la troupe de *Monsieur*. Dans peu de temps *Monsieur* va émigrer et se mettre à la tête d'autres troupes.

ROSE RENAUD

Les ingénues, les amoureuses, les violettes et les roses, voilà ce que représentait Rose Renaud au Théâtre-Italien.

Il y avait Renaud l'aînée, celle qui fut plus tard la Davrigny. Un jour qu'elle ne pouvait chanter dans la première représentation des *Brouilleries* de Berton, que le jeune Berton avait écrit pour elle, Renaud cadette s'avança pour remplacer sa sœur, et Renaud cadette enchantait le public adorateur de Renaud l'aînée. On finit

par s'embrouiller un peu dans le talent et le charme des deux sœurs, et l'imbroglia des *Brouilleries* fit fureur au Théâtre-Italien.

Voulez-vous connaître un imbroglia espagnol chanté au Théâtre-Italien pendant la Révolution française? Cette pièce des *Brouilleries* était tirée de la *Chose impossible* de Calderon. Don Silva, peut-être l'oncle de la dona Sol d'*Hernani*, est amoureux à Séville, le pays des ségudidilles d'Alfred de Musset, d'une jeune fille du paradis andalou, dona Caroline. Il surprend un homme chez elle, au milieu de la nuit, quand la lune est comme un point sur un i sur les clochers sévillans. Don Silva se bat contre son rival; il le blesse. Le bruit du duel attire le père. Caroline, qui entend le duel et qui entend le père, s'approche, tremble pour sa vie, aussi pour son amour, et obtient de son amant de la sauver, quoique l'amant la croie infidèle. On n'attribue jamais de crimes à ceux qu'on aime, et don Silva est fou d'amour : n'est-on pas en Espagne?

Silva amène Caroline à Madrid; il remet sa dona entre les mains d'une marquise, sœur de don Félix son ami, et propre cousine de Caroline son amante. La marquise toute jeune est veuve, et a par conséquent un amant : c'est don Tellès, qui est précisément le même jeune homme que don Silva avait rencontré chez Caroline. Ce don Tellès est un cousin de don Juan.

La marquise apprend, par une lettre du valet de don Tellès, un valet qui ne vaut pas Leporello, la tentative d'infidélité de don Tellès, le duel de Tellès et de Silva, la fuite de Caroline qui s'en est suivie. Pendant ce temps, le père de Caroline poursuit sa fille enlevée jusqu'à Madrid; il vient demander vengeance contre son ravisseur, mais il ne connaît pas le ravisseur; les pères sont tous comme cela, pour le plus grand plaisir des filles.

Don Tellès se justifie auprès de la marquise. Mais surpris chez elle par don Félix son frère, et par don Silva, il ne veut pas la compromettre :

il feint de n'y être que pour Caroline. Ce qui prolonge l'imbroglio entre Tellès et Silva, entre Félix et la marquise, entre la marquise et Caroline, entre le père et tout le monde.

Enfin le ciel s'éclaircit avec une magie tout espagnole. Le père pardonne, Félix pardonne, les amants s'embrassent.

Je ne sais s'ils eurent beaucoup d'enfants ; mais cette intrigue espagnole est de la même famille que toutes les comédies espagnoles.

MARTHE ROCHOIS

Marthe Rochois commença la série des grandes chanteuses. Elle naquit bourgeoise à la ville, — elle eût été marquise à la cour, — elle fut reine à l'Opéra. — Sa gloire fut parfaite comme son éducation. Orpheline de bonne heure, la petite Marthe se vit abandonnée dans ce grand monde, sans savoir trop où donner de la tête et de la voix. Mais l'Opéra la reçut à cause de cette voix si belle. Lulli lui-même l'admira. Un soir qu'elle jouait Aréthuse dans la pièce de *Proserpine*, on s'écria

du parterre qu'elle était la fontaine Aréthuse d'harmonie. Comme vous le voyez, on ne se contentait pas de mettre la mythologie en opéra, on se la passait en jeu de mots. — Marthe Rochois fut appelée aussi un parfait modèle de déclamation. Elle effaça la réputation de toutes ses devancières ; et plus qu'aux autres on lui tint compte de ses talents : on savait qu'elle était l'héroïne de son propre mérite.

Elle avait un esprit infini, qu'elle répandait avec autant de grâce que sa voix. Marthe n'était pas fort belle, mais elle était fort brune. Sa taille était médiocre, et l'on n'eût pas cru à la divinité de Marthe hors du théâtre. Cependant elle avait de fort grands yeux, signe de toute noblesse, surtout chez les femmes. Et en outre ces yeux-là étaient pleins de feu ; il n'était pas besoin que Lulli les réchauffât des sons de sa musique. C'est quand elle les faisait exprimer toutes les passions, au théâtre, que Marthe Rochois redevenait reine et divinité ! Plus tard, à côté de Lekain ou de

Talma, elle eût rivalisé avec ces deux maîtres dans l'art de placer noblement la tête. Elle avait le geste admirable, encore un signe distinctif ! La pantomime demande d'être sublime comme la parole, — quand il s'agit d'œuvres sublimes. Quand Marthe Rochois ne chantait pas, on s'en consolait au moins en la voyant marcher ; lorsqu'elle marchait, on se suspendait à ses pas comme aux notes de son gosier divin. On ne voyait qu'elle sur la scène. Elle y paraissait cependant, — dans *Armide*, — entre les deux plus opulentes beautés de l'Académie de musique, la Moreau et la Desmâtins.

Après vingt ans de triomphe, en 1698, elle demanda mélancoliquement à se retirer de la scène. Paris assista à regret au coucher lumineux de cet astre. — L'Opéra lui fit une pension de mille livres ; le duc de Sully lui en présenta une autre de cinq cents.

Retirée de la ville en philosophe, elle se prit à tenir table artistique à la campagne. Tous ses an-

ciens camarades du théâtre allaient la voir. Elle garda les vieux toujours pour amis, et elle instruisit des élèves parmi les jeunes. C'est de l'école de Marthe Rochois que sortirent Marie Antier et Françoise Journet.

L'illustre Marthe Rochois mourut le 9 octobre 1728, à une époque où l'Opéra avait bien besoin d'illustrations de tous genres. On conduisit son cercueil à Saint-Eustache, et on l'enterra aux sons d'une musique accomplie.

Marthe Rochois, qui était maréchale à l'Opéra comme Turenne était maréchal de France, laissa, comme Turenne, sa monnaie après sa mort. On nomma à la fois mademoiselle Desmâtins, mademoiselle de Maupin et mademoiselle Fanchon-Moreau.

LOUISE REY

Louise Rey eut le malheur de se marier avec un nommé Pitrot. « Ce Pitrot se peint en roi de théâtre, disait sa femme, mais il agit en héros de coulisses. »

Il paraît que Pitrot dégradait même ce héros de coulisses, quoiqu'il fût maître de ballets à la Comédie-Italienne. Il en voulut un jour aux appointements de sa moitié, qui était première danseuse à la même Comédie. La chose n'est pas nouvelle et sera toujours jeune.

Voici cette histoire, dont les épisodes peignent bien le théâtre du dix-huitième siècle et de tous les âges. Pitrot avait tenu un langage séduisant à Louise derrière la scène ; il s'était montré là, en effet, un héros de coulisses. La réputation de Louise, qui commençait à se faire brillante, séduisait Pitrot lui-même. Louise devait cette réputation à Roch, à Guy, tous deux si habiles, et surtout au célèbre Javillier. Le Pitrot ne lui avait guère donné que deux mois de leçon. Mais l'éternel roman du professeur et de l'élève, de Saint-Preux et de Julie, se renouvela pour Pitrot et Louise Rey.

Pitrot était veuf de la Rabon, une fille de théâtre dont il avait su se rendre l'héritier. Passer des bras d'une figurante dans les bras d'une première danseuse était un honneur qui flattait la vanité du petit maître de ballets. Louise prêta l'oreille à ses discours ; Ève est toujours en exemple. Pitrot parla d'amour mieux encore que le serpent. La pomme tomba.

Quelles sont celles — celles du dix-huitième siècle — qui ne succombent pas au milieu des dangers de la Comédie-Italienne ? Louise devint mère comme si elle avait appartenu à l'Opéra. A l'entendre, Pitrot donnait encore des leçons à Louise ; Louise le remercia par un gros garçon.

On baptisa l'enfant. Dans l'extrait de baptême, on dénomma Louise Rey la femme de Pitrot, quoiqu'elle ne le fût pas. Pitrot n'en était pas moins père. Il était fier aussi de posséder le cœur de la jolie maman. Mais une chose le chagrinait, c'est qu'il n'était point possesseur des bijoux de l'actrice. De l'amour de la personne il voulut passer à l'amour de ses biens. Pitrot dansait bien, mais il voyait encore plus juste : il avait été bien aise que Louise Rey ne mourût pas sans héritier.

Il ne voulut cependant l'épouser à Paris ; d'ailleurs ni prêtres ni notaires de cette ville morale ne voulaient remplir les projets de Pitrot. Il insinua à Louise que les plus grands avantages l'attendaient en Pologne. Le propre des passions

nous aveugle, si basses qu'elles soient : Louise s'abandonna de plus en plus à son Pitrot. Il la conduisit à Varsovie ; mais elle n'y fut reine que comme Henri d'Anjou y fut roi, c'est-à-dire avec passablement d'ennui. Un beau jour, Louise eut une grande surprise. De maître de ballets qu'était Pitrot, elle le vit tout à coup métamorphosé en notaire polonais. Pitrot notaire lui présenta un papier écrit de sa main, qu'il dit être leur contrat de mariage. Puis, vers le soir, il fit paraître la victime à l'autel, devant un prêtre aussi complaisant qu'un mari de l'époque. L'hymen eut lieu sans permission du curé ; je ne sais plus si l'Amour donna sa bénédiction. Sans publication de bans, sans consentement de la famille, sans que Louise eût signé aucun acte, Pitrot fit ainsi de sa maîtresse sa femme. L'événement prenait les proportions d'un opéra comique ; mais j'ignore si les époux chantèrent d'accord.

Les voilà donc monsieur et madame Pitrot. Leur royauté polonaise s'évanouit bientôt ; on

quitta Varsovie pour Paris. La demeure fut commune, mais elle ne le fut pas longtemps; le mariage avait tout gâté. Pitrot emporta la moitié du mobilier et des bijoux de Louise. Aux récriminations de la pauvrete, Pitrot répondit ce mot farouche : « Je suis votre mari ! » A quoi il ne manquait pas d'ajouter : « Je suis votre maître ! » Pitrot voulait être maître et seigneur des meubles et des bijoux. Il ne s'occupait pas de savoir si Louise était une perle.

Il y eut procès; les avocats laissèrent tomber de leur bouche des rubis d'éloquence. Mais il y eut un arrêt qui déclara « qu'il n'y a abus dans la célébration du mariage, et déboute la demoiselle Rey de ses demandes. »

Voilà comme Thémis a toujours parlé. S'il n'y avait pas eu de notaires à Varsovie, il y avait des juges à Paris. Pitrot fut mis à la tête des biens, meubles et conquêts immeubles de la communauté.

Mais ce qu'il ne partagea jamais avec sa

femme, ce sont les bravos que Louise Rey remportait tous les soirs à la Comédie-Italienne.

Louise Rey a été l'une des grandes danseuses du siècle. Elle avait suivi la tradition de Javillier et de Jouan, cette tradition qui avait fait école de grâce et de légèreté, de précision et de forcé.

Sa grâce était sa force et sa force sa grâce.

A dit un poète qui connaissait mieux la grâce que la force.

MADemoiselle SALLÉ

ET

MADAME SALLÉ

Voltaire a chanté les charmes de mademoiselle
Sallé la danseuse :

De tous les cœurs et du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus :
De Diane c'est la prêtresse,
Dansant sous les traits de Vénus.

L'abbé Prévost a été mordu au vif par les
beaux yeux de mademoiselle Sallé. .

« Point de compliments pour Psyché, écrit-il à Thiériot. Je ne veux la revoir que lorsque j'aurai cent mille francs de rente : alors je pourrai l'aimer, le dire et être bien reçu. »

Cent mille francs ! Si elle avait lu *Manon Lescaut*, elle aurait pleuré, et il aurait eu son moment.

Mais elle ne savait pas lire !

Mademoiselle Sallé dansait, madame Sallé chanta. Elle fit d'abord, avec ses beaux yeux, les délices des Opéras de province ; elle avait « un arpent de gueule, » disaient les mauvaises langues de la troupe, mais quand elle chantait, on ne voyait que ses dents. Elle vint débiter à l'Opéra, où on décida qu'elle avait une fort belle voix pour une voix de province. On lui dit donc de retourner d'où elle venait. Elle n'alla pas si loin ; elle prit pied à la Comédie-Française, où elle gagna sa pension avec plus de peine que de talent.

MADemoiselle SIMONNET

Il y avait au théâtre de Monsieur, où la musique italienne faisait courir tout Paris, une jeune actrice française qu'on appelait la petite Simonnet. Il ne lui manquait qu'un *i* pour être la signora Simonnetti.

Combien d'autres à qui il manque même d'être petites, qui n'ont pas laissé ou ne laisseront pas leurs noms sur la muraille, et qui passent de l'affiche du jour à la suppression du lendemain ! S'il y avait trop de divinités, il n'y aurait plus de

divinités et vous savez qu'il faut que la musique soit divine; ainsi l'a décidé Apollon, et nous prions Marsyas de s'en souvenir. Je suis sûr que la petite Simonnet est de mon avis, elle qui a connu Piccini et Gluck, Méhul et Grétry.

Grétry toujours amoureux l'écoutait par les yeux, Gluck toujours musicien l'écoutait en fermant les yeux.

MADemoiselle DE TRAISSANNE

Si elle eût été marquise, ainsi que sa particule le voudrait, mademoiselle de Traissanne eût pris plaisir à filer de ces nœuds qu'au dix-huitième siècle on appelait des *parfait-contentement*. Au théâtre, elle brodait son chant. Ce fut cette aristocratie minaudière qui lui tint lieu de talent. — Étant toute jeune, on lui avait demandé : « Veux-tu être carmélite ? — Non, je veux être comédienne, » répondit-elle. Mademoiselle de Traissanne eût pu devenir abbesse au couvent des Carmélites, à cause de son joli nom : — elle resta chanteuse du second ordre à la Comédie-Italienne.

MADAME TRIAL

Madame Trial débuta en 1766, sous le nom de mademoiselle de Mandeville. Elle fut donc deux fois célèbre, et sous le nom de Mandeville et sous le nom de Trial. Figurez-vous le prince de Condé débutant par le duc d'Enghien. Duchesse, princesse, reine, elle passa par toutes les puissances et toutes les victoires. Sa voix était l'or le plus pur. Elle prenait l'oreille et elle allait jusqu'à l'âme, comme la musique des grands maîtres.

Son histoire est un opéra comique : « Un vieux commis aux fermes, appelé Comolet, l'avait fait élever, lui avait fait apprendre la musique, l'a-

vait ensuite épousée et fait débiter à la Comédie-Italienne. Le parterre lui trouvait la voix fort jolie, un très-haut goût de chant, mais le jeu un peu triste; c'est que sa vie l'était. M. Comolet tenait madame Comolet enfermée sous la clef, et ne la relâchait que pour le temps où elle avait à jouer en public. Mais M. Comolet a eu le bon esprit de mourir, et sa veuve est devenue en peu de temps une autre personne; sa figure s'est embellie, sa physionomie s'est éclaircie; elle a joué le rôle de Louise dans *le Déserteur* avec tant de succès, que madame Larvette n'a plus osé le reprendre. Elle vient de donner un successeur à M. Comolet dans la personne de M. Trial, acteur de ce théâtre. On peut remarquer que messieurs les comédiens italiens ordinaires du roi ont le droit et la facilité de s'épouser en légitime nœud et en face de l'Église. M. Arlequin a épousé madame Arlequin très-solennellement à la paroisse Saint-Sauveur. M. et madame Larvette ont suivi cet exemple, M. et madame Trial viennent de le suivre. Il s'en faut

bien que messieurs les comédiens français ordinaires du roi aient le même privilège, et M. l'archevêque de Paris, leur refusant le sacrement du mariage, les réduit au concubinage sans miséricorde; ainsi il n'y a point de péché ni d'excommunication de jouer la comédie sur la rive droite de la Seine, mais on est à tous les diables quand on la joue sur la rive gauche. »

Qui conte cette histoire? Je ne sais plus. Est-ce l'abbé Galiani ou l'abbé Voisenon?

MADemoiselle VIOLETTE

Quand on rencontrait mademoiselle Violette hors du théâtre, elle se faisait appeler la signora Rusca. C'était Suzanne tranchant de la grande dame à la ville. La grande dame, en effet, avait toute la légèreté de Rosine : elle aurait écouté le Barbier, faute d'Almaviva; elle eût souri au Docteur, faute de Chérubin, tant elle était bonne fille au fond ! Son talent n'était guère que beaucoup de vivacité ; mais au théâtre, la vivacité l'entraînait, l'emporte-pièce, c'est ce que Voltaire appelait le diable au corps.

Violette était bien le plus malin diable rose de la Comédie-Italienne à sa résurrection.

On dit que les diables et les monstres n'ont pas de postérité : cependant Violette eut une enfant charmante, du nom mystérieux de Sidonie. Cette Sidonie, quand elle eut vingt ans, se fit applaudir assez follement dans *la Folle raisonnable*. Violette, ce soir-là, se dit qu'elle avait eu raison d'être folle, puisque c'était la folie qui lui avait donné sa fille.

LE BOUQUET

Qui encore ? Madame Savi, une belle amoureuse ; mademoiselle Nielle, qui dansait comme une cigale ; mademoiselle Mandeville, qui s'appelait l'Art de plaire ; la Sanareni et la Bacelli, qui chantaient l'éloge de la folie ; la Paganini, qui a légué son âme dans un violon de Stradivarius à celui qui nous a tous émerveillés.

Rose Dugazon ? Elle dansa pour commencer, mais elle se sentit comédienne et joua comme par merveille, quoi ? les Dugazon. Elle a donné son nom à un emploi ! Combien d'écrivains or-

gueilleux qui n'ont pas donné leur nom à un livre!

Rosa Guerrini? Cette amoureuse joua si bien l'Amour, qu'elle fut reçue tout de suite à pension, comme si l'Amour avait besoin d'argent!

Mademoiselle Joly. Celle-là fut une véritable déesse. Elle vit son Olympe s'ouvrir en 1729. On l'appelait ce soir-là la princesse de la Chine. Mais elle abdiqua bientôt, non pas pour aller au couvent, mais pour cacher sa vie à deux dans la retraite. Combien de fois la passion qui les eût faites grandes au théâtre, ces comédiennes manquées, les a détournées de leur chemin! Mais leur chemin, qui dira où il est?

Mesdemoiselles de la Garde? Quand elles n'étaient pas des déesses, elles étaient des Grâces; lorsqu'elles n'étaient pas des Grâces, elles étaient des nymphes. Le berger Pâris aurait cueilli pour elles trois autres pommes, pour rendre jalouses mademoiselle Hilaire, la Brigogne et Marie Aubry, ou bien Junon, Pallas et Vénus.

Mademoiselle Levasseur ? Quand mademoiselle Levasseur, à la fin du deuxième acte d'*Alceste*, chanta le vers célèbre : *Il me déchire et m'arrache le cœur*, un picciniste enragé s'écria : « Ah ! mademoiselle, vous m'arrachez les oreilles ! » mais un gluckiste enthousiaste riposta à l'interrupteur par ces beaux mots : « Ah ! monsieur, quelle bonne fortune, si c'est pour vous en donner d'autres ! »

Mademoiselle Prévost ? On l'appelait l'admirable danseuse. Elle fut admirable pendant vingt-cinq ans.

Quand elle mourut ce fut une grande étoile qui fila : elle fut remplacée par deux astres qui n'avaient jamais eu leur pareil : c'était Sallé et c'était Camargo. Françoise Prévost fut oubliée ; c'est à peine si au théâtre les plus grands laissent des souvenirs. Qu'importe : c'est d'après les talents de Françoise Prévost que Sallé et Camargo inaugurèrent la danse haute et brillante. Colomb découvre un nouveau monde, mais ce

sont toujours les Améric Vespuce qui lui laissent leur nom. Pauvre Françoise Prévost !

Je n'ai pas assez chanté les vertus légères de mademoiselle Prévost. C'était le miracle des grâces, disait M. de Turcaret, en barbouillant de tabac d'Espagne son nez rubicond.

Silvia ? Silvia chantait l'amour avec une voix moins belle que Flaminia ; mais elle n'éprouvait pas cet amour moins tendrement. Si Flaminia était aimée de Lélío, Silvia était adorée de Mario. Lélío Riccoboni s'était marié à Hélène Baletti, mais Mario Baletti avait épousé Jeanne-Rose Benozzi.

Rose Benozzi ? C'était une Silvia par excellence. Elle s'éternisa sous ce joli nom et ce joli talent. Elle joua pendant quarante-deux ans les amoureuses. Flaminia ne les a jouées que pendant trente-six ans. Laquelle est la première ou la seconde, de Flaminia ou de Silvia ? Toutes les deux étaient sœurs par la grâce, comme elles étaient belles-sœurs par le sang.

Jeanneton avait été assez bonne fille pour mériter son surnom. Jeanneton couronnait son public d'un bonnet de coton, et le public la couronnait d'un bonnet d'or.

La Piccinelli ne fit que passer et disparaître à la Comédie-Italienne. Mais elle y entra triomphalement et elle en sortit par un triomphe. Elle personnifia pendant une saison la cantatrice italienne, dans une comédie qui portait elle-même ce nom de la *Cantatrice italienne*. Romagnesi la lui avait dédiée. On porta aux nues la comédienne et l'auteur. C'était justice. La Piccinelli avait un fort beau talent, et Romagnesi avait un fort bel esprit. Un jour, on exhumera peut-être ce Romagnesi ; il prendra enfin sa place dans la grande galerie littéraire du dix-huitième siècle. Mais on n'oubliera pas non plus dans le tableau la Piccinelli.

Mademoiselle Rolland a deux titres à la célébrité. Elle était fille du fameux danseur Rolland, qui avait soulevé le dernier règne, et elle-même dansait à ravir la nouvelle cour. En outre, elle

joua les Colombines, sous prétexte de métaphysique amoureuse. Son début, aurore qui valait un midi, se fit dans *Colombine avocat pour et contre*. C'était matière, en effet, à déployer autant d'esprit que la princesse Portia dans le *Juif de Venise*, de Shakspeare. Shakspeare était peut-être plus connu des Italiens que des Français, puisqu'on dit que Shakspeare a beaucoup copié sur les anciens canevas italiens.

Mademoiselle Rosalie ? Une des folies amoureuses de la Comédie-Italienne. Elle n'a laissé qu'un souvenir. Jetée à la Force sur la requête d'un bourgeois de Paris, Denis Tupineau, qu'elle avait un peu roué : « mais son carrosse était si léger ! » elle s'amusa à donner la clef des champs à dix prisonniers pour dettes, à peu près comme si elle eût ouvert la porte d'une volière. Après cela, vous ne me demanderez pas si elle avait du talent.

Mademoiselle Saulnier ? Grande danseuse et grande beauté. Elle dansait les grandes reines en

toute majesté à l'Opéra. Mademoiselle Saulnier était Calypso quand mademoiselle Chameroï était l'Amour. Calypso, dit-on, se plaignait d'être immortelle. Que ne se mettait-elle entre les mains de l'Amour, ce Dieu qui n'a des flèches que pour tuer. Mais mademoiselle Saulnier fut la Junon sans peur et sans reproche d'un Jupiter de coulisses.

Qui encore? Combien de belles visions qui n'ont pas écrit leur nom sur leur chapeau de fleurs! Combien de douces voix qui n'ont pas eu d'écho! Combien de Terpsichores qui ont replié leurs ailes sans même avoir écrit leur épitaphe à la pointe de leurs pieds légers!



LES
SÉVIGNÉS DES COULISSES

MADemoisELLE FEL — MANON LE CLER
MADemoisELLE MIRÉ

Adam-Frédéric-Melchior de Grimm, conseiller d'État, baron du Saint-Empire, grand-croix de Wladimir, surnommé *Tyran le Blanc*, parce qu'il était très-opiniâtre dans ses idées et qu'il mettait beaucoup de rouge pour aller dans le monde, fut, dans son temps, un homme de beaucoup d'esprit.

Voltaire, qui jugeait vite et bien, a dit de

Grimm : « De quoi s'avise donc ce Bohémien d'avoir plus d'esprit que nous ? » Grimm n'était pas seulement un homme d'esprit, c'était un philosophe. S'il a laissé moins d'œuvres que ses amis, c'est qu'il a conduit sa vie en philosophe. Il connaissait les hommes et surtout les femmes. Diderot disait de Jean-Jacques : « Ses livres témoignent qu'il a passé beaucoup d'heures aux genoux des femmes. » La vie de Grimm témoigne qu'il avait une meilleure manière de triompher de la plus belle moitié du genre humain. Aussi chassa-t-il Jean-Jacques du pavillon de madame d'Épinay. Il ne se reconnaissait qu'un tort, celui de vivre au delà de sa vie. Il disait à quatre-vingt-quatre ans : « Ah ! j'ai manqué le moment de me faire enterrer ! » En effet, on était en 1807, et il se trouvait dépaycé partout, lui le seul représentant de la sainte Église encyclopédique ! lui qui avait vu danser mademoiselle de Camargo !

Il semble que Grimm ait pris à Diderot le carac-

tère français, tout en lui donnant le caractère allemand. Il lui apporta le panthéisme et le dépouilla du scepticisme, ce manteau léger dont il se couvrit galamment.

Je ne veux pas vous peindre Grimm en pied, de face ou de profil ; je ne veux pas non plus vous dépouiller sa correspondance, qui est une mine féconde pour l'esprit français. Je vais détacher deux pages de sa vie (je ne dirai pas de son cœur, dont je n'ai jamais entendu les battements). La première page, Rousseau l'a écrite.

Grimm représentait le duc de Hesse-Darmstadt à Versailles, et surtout à l'Opéra. Quoique la nature n'eût rien fait pour lui et qu'elle lui eût mis de travers le nez, l'épaule et la hanche, à force d'esprit, à force de se barbouiller de blanc et de rouge, de s'habiller comme une poupée de Nuremberg, il était quelque peu à la mode dans les salons et dans les coulisses. Mais je passe à sa première aventure, et je laisse parler Jean-Jacques :

« Grimm, après avoir vu quelque temps de bonne amitié mademoiselle Fel, de l'Opéra, s'avisa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux, et de vouloir supplanter Cahusac. La belle, se piquant de constance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique et s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il passait les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le poulx bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paraissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signes, et du reste sans agitation, sans douleur, sans fièvre, et restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal et moi nous partageâmes sa garde ; l'abbé, plus robuste et mieux portant, passait les nuits, moi les jours, sans le quitter, jamais ensemble ; et l'un ne parlait jamais que l'autre ne fût arrivé. Le comte de Frièse, alarmé, lui amena Senac, qui, après l'a-

voir bien examiné, dit que ce ne serait rien, et n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du médecin, et je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon, ni quoi que ce fût, que des cerises confites que je lui mettais de temps en temps sur la langue, et qu'il avalait fort bien. Un beau matin il se leva, s'habilla, et reprit son train de vie ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je sache, à l'abbé Raynal ni à personne, de cette singulière léthargie, ni des soins que nous lui avons rendus tandis qu'elle avait duré. »

Le croira-t-on ! cette aventure, qui devait le perdre à l'Opéra par le ridicule, toucha en sa faveur toutes ces demoiselles du corps de ballet ; il faut dire qu'on le savait généreux, car il avait déjà payé argent comptant les bons sentiments de l'endroit.

Je ne le suivrai point dans le labyrinthe de ses amours profanes ; je me contente de reproduire

ces lettres tout à fait curieuses qui racontent ses amours avec Manon Le Cler.

La première lettre prouve que mademoiselle Manon Le Cler aimait beaucoup la philosophie quand elle était bien logée.

• Ce 3 février 1760.

» Monsieux et cher ministre,

» J'ai zoui dire le bruit de votre réputassion, zet que vous étiaiz fort amoureux de ma personne, charmé que vous ete content de mon petit sçavoir faire, zainsi que de ma légèreté. Je sis trais sansible à votre ressouvenir, je ne le sis pas moins de vous avoir pour mon cher amant, aianz appris que vous étiais fort savant, je ne doute pas de votre constance, car zon di que vous ete plein de centimens. J'accepte donc les offres de votre cœur et me bornerez au simple necessere aiant de la filosophie et préférant un filosofo comme vous à tous les princes de la terre.

» J'attens donc votre reponse et votre excellence cette nuit au bal de l'Opéra et je sis d'avance contente de tout ce que vous m'i proposerés. Ne serois-je pas trop'heureuse d'avoir un envoié comme vous. En l'attendant, je suis de votre excellenze la tres humble et tres obligée et tres tendre

» MANON LE CLER.

» Je vous avertis qu'il y a sur le palais roial un petit appartement à louer qui ne coutera que 3,000 fr. par an. Adieu mon petit ange je t'embrasse. Qu'il me tarde de te tenir. A ce soir. Je t'embrasse encor. »

Telle mère, telle fille, pour l'orthographe, sinon pour les sentiments. La seconde lettre, quoique datée de Chinon, est de la mère de Manon Le Cler; les actrices ont toujours une mère qui veille sur leur vertu de près ou de loin. Voyez plutôt :

• Chinon.

• Monsieux,

• Je sui dans le dernié désespoir sur ce que j'ai tappri de ma fille Manon qu'i vou satecri par où elle condessandoit à des proposition de libertinage dont au quel une honneste famille a lieu d'être bien sensible sur tou quan vous saurés monsieu que deffun mon mari et moi lui avon toujours remontré la crainte de Dieu et de conservé son honnesteté pour Dieu monsieux sy elle ne l'a pas encore fait je vous demande votre misericorde pour une jeunesse. Tiré la du vice au lieu de ly mettre, je peu attandre ca dun seigneur comme vous qui a zune si charmante reputation, car je me suis laissé dire que vous zétié un philosofe de grand esprit et que cetoit raport a ca que les messieux de Franquefort vous zavoit fait minisse vous voiré que ces a cause de ca aussi que ma fille Manon ces amouraché de vous, car pour

ce qui est de lesprit jai toujours vue quel aimoit les plus gran, malgré qu'elle a un petit air modesse, quan que lon ma dit quelle étoit au zopera, allé monsieux, jai bien pleuré, car quoique je n'ai qu'unrouoit pour gagner ma vie, jai de lonneur et jaimerai mieux voir Manon ravaudeuse que dans le chemain de perdition ou elle est. Mais j'espère monsieu qun home qui a tant desprit aura aussi de la pitié pour une povre inocente qui ne savoit guere ce qui se pratique a Paris quan con y entre, je me dis don, monsieux, en vous promettant mes priere pour votre prospérité, avec un venerable respect,

» Votre tres humble servante la veuve

» LE CLER.

» Je demeure au Puy des Banc, quartier St. Étienne, à Chinon. »

A la vertu près, notre Excellence et notre philosophe en jupons courts sont dans le paradis.

O muse des brûlantes amours, prends ta cithare d'or et dis-nous sur le mode ionien, par la strophe et par l'antistrophe, comment on s'aime dans les coulisses de l'Opéra.

Mais la muse, c'est Manon Le Cler elle-même. Lisez sa seconde lettre.

• Ce 10 février 1760.

» L'as-tu dû penser, monsieur et cher ministre, qu'un cœur tout à toi put changer, et qu'attachée à un philosophe, je lui préfère jamais ces êtres machines qui tourbillonnans, bourdonnans sans cesse autour de moi, mais sans cesse m'obsèdent ? Leurs idées, leurs propos vagues et cahotans ne séduiront jamais une âme que tu as charmée ; la volupté de mes pas, leur expression, mes yeux ne te le jurent-ils pas quatre fois par semaine ? Ah ! incomparable et chère amant, que ma figure et mes talents me deviendroient odieux, si j'oubliois qu'ils m'ont fait distinguer de mon ministre, si tu ni attachois ton bonheur, et s'il

m'en restoit d'autre enfin que celui de te plaire ! Avec quelles délices j'ai présentes encore tes dernières caresses, que je leur dois d'intéressantes découvertes ! Tant d'idées sublimes et nouvelles pour moi m'attachent encore plus à ton excellence, l'intérêt ni les honneurs n'ont jamais flatté ta maîtresse, ce n'est point une queue traînante qu'elle ambitionne, c'est son cher ministre tendre, élevé, charmant et sans cesse enchanté : oui, âme de ma vie, charme de mon cœur, Saxon sans pareil, ta petite qui ne veut que toi pour toi, t'attend cette nuit au bal, après le bal, toujours et toujours te deffie d'y arriver plus amoureux qu'elle ; si elle t'égale en sentimens, elle te surpasse en transports et en yvresse : tous les feux du monde entier ont je crois, passés dans le cœur de ton amante, ne les y laisse jamais éteindre : elle t'en conjure, pour un empire elle ne voudroit pas t'aimer moins : elle t'attend et t'embrasse mille mille et cent fois.

» MANON. »

Qui le croirait cependant ! cette chanson des vingt ans va finir sur un air funèbre. Tandis que Grimm riait beaucoup avec ses amis des lettres de Manon Le Cler, celle-ci prenait son cœur au sérieux ; au lieu de rire elle-même, la voilà qui se met à pleurer : tout le monde se moque d'elle à l'Opéra, où l'on se passe de main en main ses sentiments sans orthographe. Elle rentre chez elle, la mort dans l'âme, elle se met au lit avec la fièvre ; elle appelle Grimm, il est occupé ailleurs ; elle appelle un médecin, et écrit à son amant cette dernière lettre que l'histoire a conservée :

• Ce dimanche 20 février 1760.

• Perfide zais ce de la magnieres dont on zen use avec zune personne dont la tendresse t'a tete si zingenuement prouvée ! il me revient de toutes parts, ingrat, que par tout dans toutes les maisons tu fais des gorges chaudes de mes lettres, de ces lettres si tendres, et que je croiois adresser

au plus discret des amans : si tu ne les a pas plus avec ta ville, que de chagrins tu lui prépares et que je la plains.

• Mes compagnes aujourd'hui se moquent de moi de leur avoir refusé des ministres de toute couleur. Je préférerois la tienne barbare et inhumaine et me voilà bien chanceuse. Va-t'en dans ton pays des Saxons et ne vient plus me fichir malheur à une victime innocente de tes charmes que j'abjure et déteste à jamais.

• Malheureuse que t'avois-je fait, mais pourquoi m'étonner. J'apprends que tu es un hérétique encore si tu avois des talens turcs je te passerois peut-être tes magnanimités à la française, et pourquoi m'avoit-on rassuré qu'un philosophe regard l'amour comme chose sacrée, ce n'est pas ainsi que tu penses profane, tracassier et impudent. Je sais si peu t'habituer aux noirceurs que la main m'en tremble d'horreur. Adieu le communisme que les Saxons te trompent. Je n'en prendrai plus. Regrettes un cœur comme le mien, tu mérites

ton pardon si tu l'oses. Il n'est plus de bal pour moi cette nuit, l'ingrat ira-t-il, n'ira-t-il pas, emploiera-t-il des violences ordinaires pour m'apaiser, en auroit-il eu besoin s'il eut sçu se taire. Il sçavoit si bien que mes portes ne ferment point, il aura tout oublié.

» Non il n'est plus rien pour moi ni bal ni consolation. Il m'en faudra mourir.

» Etoit-ce de cette magniere. Je m'egarre, adieu perfide et bavard petit maître.

» MANON. »

Nous voici au dénouement, j'allais dire de la comédie, mais qu'est-ce donc que la tragédie en face de cette catastrophe ?

Cette fois, c'est une lettre de mademoiselle Madeleine Miré (la célèbre Miré, qui était alors fraîchement inscrite sur l'épithaphe de Rameau : *la mi ré la mi la*). C'est toujours de l'orthographe de l'Opéra :

• Ce 28 février 1760.

» J'appran en se moman que ma bonne amie le Clair vient de mourir, j'ai su la tendre amitié qu'elle avait pour vous, je l'ai vu peu dheur avant sa fin. Elle demandoit can cesse son chair sacson et dans son transpore elle vouloit partire avec son chair menistre pour aller à Frangore, et je ne saï combien dautre discour qui vous auret fandu lame. O milieu de sette triste situation on es venu anonser moncier le curé de sint Ustache, on a fet sortir tout le mondde es moi come lais autres. Je fondez an larme, es je nai pu diner de la journée. A la fin pourtant je fet reflecsion que la filosofie consolet de tout ; jé santi que votre exquellanse auret besoin de consolation, et jé me crérai traize heureuse si vous me permettais di contribuer. On m'a fait lire le petit pronfete, et depuy ce moment jé santi pour l'oteur des cantiman lais plus tendes, quelle gloare pour moi si j'avois lhonneur

de devenir profetesse. Come profete, vous savois tout ce qui se passe dans le queur, que ne lisais vous dans le mien toutte la tandresse que jé pourre vous ! Que jé serez heureuse si jé pouvés remplacer ma chere le Claire, a qui Dieu fasse pai ! mon chagrin mampeche dan dire davantage. Adieu chair et adaurable meniste. Personne na jamés aime votre exquellance ossi cinsserement que

» MAGDELEINE MIRÉ.

» Jéme la fillosofi comme la povre defunte, et jé me contanteré dais maimes condissions. »

La lettre de Madeleine Miré avec le post-scriptum philosophique qui l'accompagne, voilà la vraie moralité de cette aventure. L'amour n'a pas plutôt couché une femme dans le tombeau qu'il en prend une autre pour la même fin. Manon Le Cler est morte, vive Madeleine Miré !

FIN

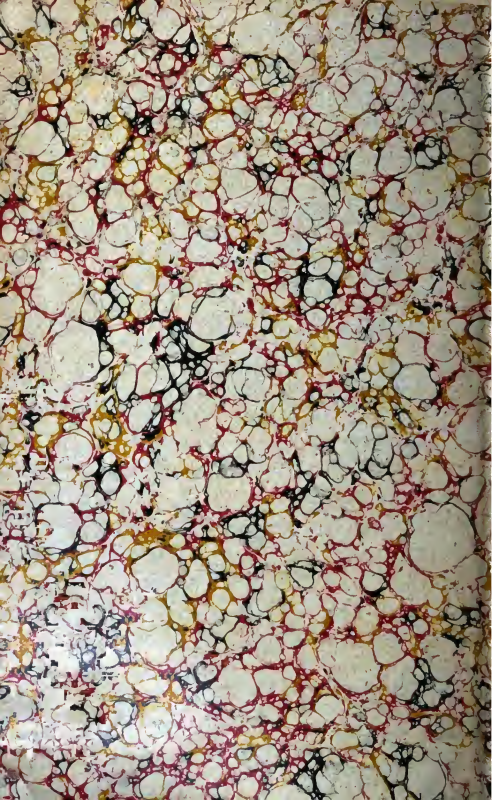
TABLE

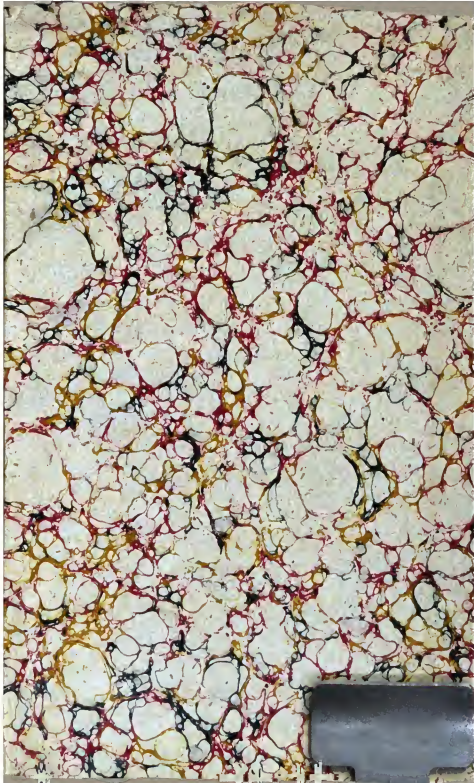
LE ROMAN DE MADEMOISELLE DE CAMARGO	1
I. La Fille du Gentilhomme	4
II. Les Philosophes de l'amour.....	40
III. Le roman de Mademoiselle de Camargo.....	23
IV. Parenthèse.....	39
V. La moralité.....	45
MADEMOISELLE PREVOST.....	47
MADAME FAYART.....	69
L'ALPHABET DE L'OPÉRA.....	97
A. B. C. Marie Antier.....	99
Mademoiselle Aurore	101
Marie Aubry.....	103
Mademoiselle Aillard.....	104
Mademoiselle Beauménard.....	105
Mademoiselle Beaumesnil.....	107
Mademoiselle Beaupré.....	109
Thérèse Biancoielli.....	111
Madame Belmont.....	112
Mademoiselle de la Barre.....	115
La Carton.....	116
Mademoiselle Cléophile.....	118
La Chanterie.....	122
Mademoiselle Cécile.....	123
Cifoletti et Catinon.....	125
Les deux Colombes.....	127
Mademoiselle Camille.....	129
La Baletti.....	131
Chameroy.....	136
Carline.....	137
La Châteaufort.....	139
LES QUATRE C.....	141
FLEUR D'ÉPINE.....	143
LA FEMME ET LA FILLE DE VADÉ.....	159
SUITE DE L'ALPHABET. Mademoiselle Délice.....	203

<u>Mademoiselle Derouville.....</u>	<u>204</u>
<u>Adèle Dervieux.....</u>	<u>205</u>
<u>Madame Desbrosses.....</u>	<u>207</u>
<u>Marie Deschamps.....</u>	<u>209</u>
<u>Caroline Desgarsins.....</u>	<u>217</u>
<u>Mademoiselle Dozon.....</u>	<u>219</u>
<u>Une opinion sur madame Favart.....</u>	<u>222</u>
<u>Mademoiselle Fel.....</u>	<u>224</u>
<u>Flaminia.....</u>	<u>226</u>
<u>La signora Galli.....</u>	<u>230</u>
<u>Mademoiselle Gasser.....</u>	<u>232</u>
<u>Madame Gardel.....</u>	<u>234</u>
<u>Madame Gavaudan.....</u>	<u>238</u>
<u>La Gazelle.....</u>	<u>239</u>
<u>Gertrude la belle tournoise.....</u>	<u>241</u>
<u>Mademoiselle Heinel.....</u>	<u>243</u>
<u>Madame de Saint-Huberti.....</u>	<u>244</u>
<u>La Journet.....</u>	<u>247</u>
<u>Mademoiselle Laguerre.....</u>	<u>249</u>
<u>Mademoiselle Lalande.....</u>	<u>253</u>
<u>Lani.....</u>	<u>255</u>
<u>Madame Laruelle.....</u>	<u>256</u>
<u>Mademoiselle Lemaure.....</u>	<u>257</u>
<u>Madame Lombard.....</u>	<u>258</u>
<u>SOPHIE ARNOULD.....</u>	<u>261</u>
<u>MADemoiselle GUIMARD.....</u>	<u>293</u>
<u>FIN DE L'ALPHABET. Mademoiselle Maillard.....</u>	<u>323</u>
<u>Madame Mandini et Mademoiselle Ménard.....</u>	<u>328</u>
<u>Mademoiselle de Nesle.....</u>	<u>329</u>
<u>Mademoiselle Pellissier.....</u>	<u>330</u>
<u>Mademoiselle Parisot.....</u>	<u>331</u>
<u>La Raffanelli.....</u>	<u>332</u>
<u>Rose Renaud.....</u>	<u>335</u>
<u>Marthe Rochois.....</u>	<u>339</u>
<u>Louise Rey.....</u>	<u>343</u>
<u>Mademoiselle Sallé et Madame Sallé.....</u>	<u>349</u>
<u>Mademoiselle Simonnet.....</u>	<u>351</u>
<u>Mademoiselle de Traisanne.....</u>	<u>353</u>
<u>Madame Trial.....</u>	<u>354</u>
<u>Mademoiselle Violette.....</u>	<u>357</u>
<u>Le bouquet.....</u>	<u>359</u>
<u>LES SÉVIGNÉS DES COULISSES. — Mademoiselle Fel. — Manon</u>	
<u>Le Cler. — Mademoiselle Miré.....</u>	<u>367</u>



19194





BI